



Philippe Laperrouse

Amour *et* algorithmes

Philippe Laperrouse

Amour et algorithmes

© Philippe Laperrouse, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4940-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Le 1^{er} juillet 2025, vers 10 heures du matin, Victor Tourdin se trouvait assis sur un banc public, sur le trottoir qui faisait face à l'immeuble où siégeait *Sport-news*, le seul hebdomadaire sportif de la région. À cette heure de la journée, la circulation sur l'avenue était fluide. Quelques personnes âgées promenaient leur animal préféré. Des gamins s'époumonaient en courant. Deux amoureux cheminaient en se regardant, main dans la main.

Le banc qu'il occupait se situait devant l'échoppe de la fleuriste Gina. Jadis, Victor s'y arrêtait souvent pour acheter des roses à sa mère avant d'aller dîner chez ses parents. Soudain, il sentit une présence dans son dos ; Gina déposa à ses côtés un petit bouquet de violettes, puis s'en retourna à son magasin à petits pas. Elle n'avait rien dit ; elle avait seulement adressé un sourire de compassion à Victor, comme si elle avait tout saisi de sa situation sans que personne ne lui explique.

Il avait entre les mains un carton qui contenait une plante verte, une photo de ses parents, un carnet de notes et un mug orné du logo de son ancien employeur. Il venait d'être licencié de son job de journaliste sportif par la direction. Dans ces conditions, rares sont les ex salariés qui ont pour préoccupation immédiate d'analyser les raisons de leur sort. Comme tous ceux qui perdaient leur gagne-pain, Victor flottait entre amertume et ressentiment à l'égard du reste du monde qui l'informait de son insignifiance.

Plongé dans une forme d'hébétude, il se trouvait dans l'incapacité momentanée de réfléchir aux motifs qui avaient conduit à son licenciement. Avec un peu de lucidité, il aurait pu comprendre que son éviction était due à plusieurs phénomènes funestes qui avaient convergé, jusqu'à lui faire perdre son boulot.

Ses collègues avaient déjà, eux, mené une analyse de sa situation.

Pour Mathieu, le concierge du bâtiment avec lequel Victor prenait le

temps de discuter tous les matins, tout était la faute des Jeux olympiques de Paris. Pendant plusieurs mois, la frénésie s'était emparée du monde du sport. Elle s'était calmée. Les citoyens qui n'avaient jamais touché la moindre chaussure de course et qui s'étaient soudainement découvert une âme de joggeurs s'étaient tournés vers d'autres occupations. Désormais, les journaux populaires délaissaient les compétitions et préféraient parler de choses plus prisées : guerres, scandales financiers, pollution, etc.

Jean, l'intellectuel de la rédaction de *Sport-news*, avait un avis différent. La marche en avant du capitalisme libéral se poursuivait triomphalement, y compris et surtout dans le domaine de la presse. Peu à peu, les derniers titres indépendants tombaient entre les mêmes mains cupides. *Sport-news* ne pouvait pas faire exception. Son obédience régionale en faisait un petit hebdomadaire qui ne pourrait pas résister longtemps à l'appétit d'un grand groupe national. Comme Jean avait fait de solides études, ce qui était rare dans le milieu des reporters sportifs, personne n'avait osé contredire son diagnostic économique.

Louisa, la plus ancienne de la maison, pensait détenir le vrai motif qui expliquait le licenciement de Victor Tourdin : son âge. À 22 ans, il avait décroché son premier emploi deux ans plus tôt dans les bureaux de *Sport-news*. La perspective des J.O. avait entraîné un renforcement des équipes. Malheureusement, un an plus tard, les nouveaux financiers du groupe avaient exigé un accroissement de la rentabilité du journal. Et qui dit plus de profit dit souvent compression de personnel. C'est à ce moment-là que quelqu'un dans la hiérarchie de l'entreprise avait remarqué que Victor Tourdin était le dernier reporter embauché.

Louisa, qui avait l'oreille fine, prétendait connaître parfaitement celui qui avait poussé Victor dehors. Elle n'avait rien voulu dire, craignant sans doute – sait-on jamais – quelques représailles susceptibles de lui faire perdre son poste.

En tout cas, avait dit Louisa, ce n'était pas cette pauvre Marion Poulard. La rédactrice en chef qui ne se doutait de rien avait appris le 30 juin qu'il était dans ses attributions d'annoncer son licenciement à Victor et de procéder sans délai à l'exécution de la sentence. Victor devait

reconnaître que, pour quelqu'un chargé de virer un employé qui n'avait pas démerité, Marion s'était comportée de manière honorable. Elle lui avait clairement expliqué la situation et les ordres de la direction, tout en l'assurant de sa compassion.

Mais le fait était là : Victor et son carton étaient plantés sur le trottoir en ce début juillet, à 10 heures du matin.

Sur son banc, Victor vivait un long moment de consternation que l'intervention de Gina ne calma pas. Puis il réussit à remettre un peu de sérénité dans son esprit. Il n'existait pas de traité sur l'attitude à adopter quand on se trouvait dans sa situation. Enfin... il n'en connaissait pas.

En sortant des bureaux, il avait opté spontanément pour un comportement le plus digne possible, même si, pour la première fois de sa jeune carrière, il s'était senti le jouet d'une injustice dégradante. Ce qui lui vint à l'esprit, sur ce trottoir mal pavé, c'est que ce premier abaissement dont était victime son amour-propre professionnel allait être suivi rapidement de deux autres humiliations tout aussi déshonorantes.

Son père, Vincent, serait le premier à ne pas supporter sa nouvelle situation. De sa vie, Vincent Tourdin n'avait jamais été évincé de quoi que ce soit. Victor l'entendait déjà le traiter de jeune crétin, de mollasson et de froussard incapable d'affronter l'adversité. Louiset, la mère de Victor, tenterait de rappeler à son mari que lui avait vécu dans un marché du travail particulièrement stable, ce qui n'était pas le cas de son fils. En réalité, Vincent n'écouterait pas cet argument, puisqu'il aurait claqué la porte d'entrée depuis longtemps pour aller se calmer dans le jardin. Victor était issu d'une famille dans laquelle le père avait toujours raison, pour la bonne raison que c'était lui, le père.

La deuxième personne qui allait l'accabler de reproches, c'était Odile, la jeune femme à laquelle il s'était lié depuis un an. Il faut dire que la fille était d'une beauté étincelante. Lorsque Victor se montrait avec elle à son bras, il se prenait pour le roi des hommes.

Odile était danseuse au cabaret *Sensuality* ; c'était une sorte de

succursale locale d'un grand établissement de la capitale. Victor savait parfaitement qu'il l'avait séduite grâce à son titre de journaliste. Dans son ignorance du milieu de la presse, Odile se voyait déjà aux côtés de celui qui présenterait bientôt les actualités télévisées nationales. Rien que ça ! Bien sûr, ils emménageraient à Paris. Nul doute que le couple écumerait toutes les soirées branchées. Leur villa provençale les accueillerait en été, leur chalet alpin cacherait leurs émois en hiver.

Bref... Odile attendait une vie idyllique. Tout événement contraire à son rêve déclenchait sa fureur volcanique. Elle avait abandonné ses études en troisième. Elle était consciente de ne pas être d'un haut niveau culturel, mais elle avait admis – une fois pour toutes – que sa beauté pétillante compenserait ses difficultés intellectuelles et qu'elle lui ouvrirait toutes les portes.

Lorsque Victor lui apprendrait son éviction du journal, il allait subir la tempête. Selon toute vraisemblance, il serait traité d'incapable et de lâche. Les femmes, surtout du tempérament d'Odile, savent parfaitement culpabiliser les hommes en jouant sur leur amour-propre masculin.

Ce tour d'horizon plongea Victor dans une immense tristesse. À part prendre immédiatement un avion pour partir vivre en solitaire en Patagonie, il ne connaissait aucun moyen d'échapper aux tornades qui s'annonçaient.

Au moment où Victor, assis à côté de son carton sur un banc public, se désolait de sa nouvelle situation et de ses conséquences prévisibles, Lucie Vernon, qui passait inopinément par là, s'arrêta devant lui. Au premier coup d'œil, elle vit un jeune homme qui semblait en détresse. Il était vêtu modestement, d'un ensemble en jean sur un simple tee-shirt blanc. De sa main, il lissait convulsivement ses longs cheveux noirs qui tombaient en mèches sur ses yeux sombres. Il ne pleurait pas, c'était pire, il s'écroulait intérieurement. Son carton témoignait d'une perte d'emploi de fraîche date.

Elle comprit immédiatement sa situation, pour l'avoir vécue plusieurs fois.

Elle s'approcha de Victor et se présenta sans préambule :

— Lucie Vernon ! J'ai une solution !

Victor redressa un regard vide vers cette femme qui venait de l'interpeler sans façon. Son premier réflexe fut de penser qu'elle allait lui vendre quelque chose. Qu'on puisse avoir une réponse à un problème qu'il n'avait pas exposé lui parut louche.

— Fichez-moi la paix, je n'ai besoin de rien.

Pour toute réaction, elle s'assit à côté de lui sans y être conviée. Il ne put s'empêcher de constater qu'elle n'avait pas l'allure d'une marchande des rues. Elle pouvait avoir la quarantaine, mais la quarantaine dynamique et bronzée. Son regard bleu le dévisageait de manière agréable et conviviale. Il était cerné de quelques rides qui lui conféraient un air de grande sagesse. Il avait déjà remarqué ce curieux phénomène : avoir des ridules au coin des yeux, ça donnait un abord sympathique.

La femme poursuivit :

— Je ne connais pas votre nom, jeune homme, mais d'après le carton qui est à vos côtés et tout ce qu'il contient, il est facile de déduire que vous venez de perdre votre emploi, et que la nouvelle va être difficile à annoncer autour de vous.

Victor tenta une touche d'ironie :

— Vous en savez, des choses...

— Écoutez, dites-vous bien que vous n'êtes pas tout seul dans votre cas et qu'il existe des solutions honorables. Je vous donne l'adresse d'un bar-restaurant, *L'aideur*. Le patron, c'est Gil. Vous pouvez venir de ma part, je m'appelle Lucie ; il vous aidera à traiter votre problème. Ne craignez rien, il n'y a rien d'immoral ni d'illégal.

Au milieu de cette funeste matinée et d'un trottoir non moins sordide, Victor se sentit seul, avec pour uniques compagnons son carton et ses doutes. Poussé par la nécessité d'aller quelque part, il ne put faire

autrement que de diriger ses pas vers *L'aideur*. Chemin faisant et malgré ses soucis, une idée saugrenue lui trottait dans la tête : comment un commerçant intelligent pouvait-il utiliser un jeu de mots aussi moche que « l'aideur » pour baptiser son bistrot ? Certes, c'était du second degré, mais les chalands étaient-ils en mesure de s'attarder sur une blague à double sens ?

Le maître des lieux, Gil, était un gars jovial et accueillant ; il reçut Victor en le mettant immédiatement à l'aise. Son établissement était richement décoré dans un style 1920 : mosaïques au sol, boiseries, marbres sur les tables et sur le bar d'une longueur interminable. Quand on n'avait rien d'autre à faire, on avait envie d'y passer la journée.

— C'est Lucie qui vous envoie, c'est parfait ! Elle s'y connaît en bonshommes !

Lorsque Victor pénétra dans la salle, Gil abandonna les verres qu'il était en train d'essuyer et se précipita sur son visiteur, comme s'il l'attendait avec impatience. Le cafetier lui tapota longuement l'épaule en se présentant :

— Gil Tourneur ! Ma famille est dans la limonade depuis cinq générations.

Victor ne put éviter d'écluser une bière pour faire part de sa joie d'entrer dans l'établissement. Ensuite, Gil l'invita à le suivre dans un escalier en bois. Victor était partagé entre curiosité et envie de fuir.

À l'étage, il découvrit un décor qui n'avait rien de commun avec celui du rez-de-chaussée. En voyant l'air hagard de son visiteur, Gil eut le grand sourire de celui qui aimait étonner les autres.

Un immense plateau s'étalait sous les yeux de Victor. De multiples tables peuplaient cette surface ; elles étaient disposées sans ordre, parfois accolées, parfois solitaires. Une dizaine de personnes les occupaient. Certaines étaient plongées derrière le capot d'un micro-ordinateur, d'autres avaient déployé un quotidien devant eux, d'autres enfin téléphonaient. Certains regardaient le plafond d'un air exaspéré.

Devant la stupéfaction de Victor, Gil éclaircit la situation, en tutoyant

d'entrée son visiteur :

— Je t'explique ! Toutes les personnes qui sont ici ont perdu leur emploi. Plutôt que de les voir dans l'arrière-salle passer toute la journée devant un café, j'ai décidé de les accueillir convenablement. Cet endroit, c'est une sorte d'entreprise où les gens font ce qu'ils veulent : chercher un autre job, lire, étudier, écrire des poèmes ou des chansons, ou ne rien faire... Tu vas pouvoir utiliser cet espace comme eux. Si tu as du mal à avouer ton chômage à ton entourage, tu pourras très bien annoncer que tu te rends au travail tous les matins, avant de venir t'installer ici. Tu pourras y rester jusqu'au soir, on ne te demandera rien. C'est en quelque sorte une entreprise virtuelle, qui permet au salarié de sauvegarder l'illusion de sa vie quotidienne : aller au boulot et en revenir. Le seul bémol, c'est évidemment que je ne peux pas te payer.

Victor s'avoua surpris, mais intrigué. À son âge, il ne savait pas encore que l'apparence des hommes avait plus de valeur qu'eux-mêmes. En l'occurrence, Gil lui proposait de revêtir les habits d'un employé modèle, et le marché qu'il lui offrait était gratuit.

Il s'installa aussitôt. Il venait de trouver le moyen d'échapper à court terme à la vindicte d'Odile et de son père.

2.

À l'heure à laquelle Victor s'installait dans une nouvelle et pauvre vie, Odile Lissenko se levait d'une courte nuit. Après sa dernière prestation au cabaret, elle s'était laissé entraîner dans l'appartement d'une danseuse pour fêter... elle ne savait plus quoi. Elle y avait croisé John, un artiste américain qui se trouvait en stage. Il était black, grand, athlétique... et beau. L'alcool les avait rapprochés. Il lui avait parlé dans un excellent français des deux choses qui intéressaient le plus la jeune femme : la danse et elle-même. Ils avaient terminé la soirée dans le lit d'Odile.

En se levant, elle eut un regard pour le long corps dénudé qui dormait encore. La même situation provoquait des conséquences identiques, chaque fois qu'elle trompait Victor. Elle n'avait pas vraiment de remords ; elle était plutôt déçue d'elle-même. Dès que l'on flattait son talent artistique, elle se laissait entraîner.

John allait retourner aux USA. Vis-à-vis de Victor, elle jugea donc que c'était un moindre mal. Il suffisait d'offrir un café à l'Américain, de lui dire « merci » et de le pousser dehors. Pour elle, c'était à la fois simple et gênant.

C'est exactement ainsi que la scène se déroula. L'Américain restait souriant et enjoué, mais il avait intégré que cette aventure n'était qu'un « coup d'un soir ». Ils se promirent de « rester en contact », puis elle referma la porte de son appartement sur sa longue silhouette.

Au réveil, elle se trouvait souvent dans un état physique déplorable. Ce jour-là, son miroir lui renvoya une image qu'elle jugea encore plus catastrophique qu'à l'ordinaire : échevelée, le teint terne, des cernes violacés et, en prime, quelques traces de son maquillage de scène qu'elle n'avait pas débarbouillé correctement.

Heureusement, Odile aimait son corps. C'était une sorte de consolation, surtout dans les moments difficiles. Très tôt, sa mère l'avait mise à la

gym ; ce qui lui avait beaucoup plu. Elle en avait conservé un corps puissant, souple et gracieux. Elle adorait ses jambes, à la fois fuselées et musclées. À l'école, puis au collège, elle avait été une élève médiocre, sauf en sport, bien sûr. Elle avait préféré abandonner toute prétention intellectuelle après le brevet, arraché de justesse. Elle avait admis que son seul atout était son physique et qu'il allait falloir « faire avec ». Aussi s'entretenait-elle activement dans un club de fitness.

Plus profondément, Odile était une anxieuse qui souffrait de son manque de références érudites. Parfois, elle tentait de masquer son incompetence. En fait, elle regrettait la brièveté de sa carrière scolaire. Lorsqu'elle se sentait dépassée par une conversation, elle s'agaçait. Plus généralement, elle se révélait vite impatiente, capricieuse et même insupportable lorsque les événements ne correspondaient pas à sa volonté.

Victor était un homme pondéré et cultivé. Il s'emportait rarement, préférant la discussion et le compromis au conflit. Il appréciait de sortir avec une femme lumineuse comme Odile. Souvent, il se disait qu'il ne pourrait jamais trouver une amante aussi brillante. En soupirant habile, Victor avait parfaitement compris l'intransigeance d'Odile. Chaque fois qu'il y avait une décision à prendre pour le couple, il prenait garde à s'enquérir de son avis. En plus, il enveloppait son discours de mille précautions, préférant par exemple employer le « nous » plutôt que le « je ». Il jugeait cette prudence indispensable, car il redoutait les crises de nerfs d'Odile. Lorsqu'elle était irritée, elle devenait arrogante, injuste, et même méprisante.

Néanmoins, le couple Odile-Victor fonctionnait. Ceux qui les connaissaient bien pensaient qu'il y avait entre eux une espèce d'inégalité créatrice.

Avec Victor, Odile avait conclu une sorte de pacte : chacun chez soi. Ils avaient 24 ans tous les deux, ce qui – d'après elle – facilitait leur bonne entente. Elle habitait sur les grands boulevards de la ville, dans un immeuble récent. Lui se cachait dans une petite rue d'aspect médiéval, telle qu'il en existe partout en France autour des églises. Odile et Victor n'étaient pas collés l'un à l'autre comme la plupart des couples, ce qui

intriguait leur entourage, très sceptique sur la solidité de leur union. Ils se voyaient pendant les jours de relâche du cabaret, ou à midi, quand Victor se libérait pour déjeuner. Ils aimaient aussi passer des après-midi ensemble, après qu'Odile ait transpiré dans ses exercices sportifs quotidiens. Ainsi, elle se sentait libre. Elle ne dépendait de personne.

Leur pacte était précis : non seulement ils ne vivaient pas sous le même toit, mais ils s'étaient accordé le droit de sortir seuls et de rencontrer qui leur plaisait sans en référer à l'autre. Ils estimaient ces clauses d'autonomie indispensables, puisque – sur certains points – leurs goûts et leurs tempéraments étaient très différents. Par exemple, il aimait lire et se cultiver ; elle, elle n'ouvrait jamais un livre et pensait perdre son temps dans les musées. Bref, le couple ne correspondait à aucun des critères qui auraient permis à l'opinion publique d'homologuer leur relation.

Sa liaison avec Victor contentait Odile, puisque son homme avait renoncé à la contrarier. Selon elle, nul autre que le patient Victor ne pourrait supporter ses sautes d'humeur. Aussi aimait-elle s'appuyer sur le sérieux de son compagnon pour toutes les nombreuses questions qui dépassaient sa compétence. Elle admirait son niveau intellectuel. Victor – lui avait-on dit – était un excellent journaliste et un brillant rédacteur. Pourtant, elle le félicitait rarement. De ses précédentes expériences, elle connaissait l'orgueil des mecs ; dès qu'on les vénérât, ils devenaient impossibles à gérer. Elle avait parfaitement intégré les discours féministes sur le caractère odieux de la domination masculine dans le couple. Lorsque Victor osait le moindre soupçon de critique à l'égard de la condition féminine, elle entamait un réquisitoire virulent contre celle des hommes, et de son compagnon en particulier.

Victor se satisfaisait de sa relation. Il lui semblait qu'un type comme lui, si commun, si ordinaire, n'aurait jamais pu prétendre attirer l'attention d'une copine aussi belle. Certes, elle se montrait parfois capricieuse, exaltée, inconséquente, voire cyclothymique, mais leur pacte lui permettait de se réfugier chez lui quand elle devenait insupportable.

Pour autant, Victor aimait-il Odile ? Odile aimait-elle Victor ? Les intéressés n'agitaient pas trop ces questions, par peur des réponses, positives ou négatives. Le duo s'était construit, grâce au « chacun chez

soi », dans une sorte d'équilibre dans le déséquilibre. Beaucoup enviaient la souplesse de leur relation et disaient qu'ils avaient adapté la sagesse du roseau : se courber par gros temps pour ne pas rompre sous l'orage.

Le couple Odile-Victor intriguait d'autant plus son entourage qu'il existait beaucoup de raisons pour qu'il coure à l'échec.

Un point opposait tout particulièrement les deux amants : la jalousie malade de Victor. Il ne supportait pas qu'un regard masculin se pose sur elle. C'était le seul moment où il pouvait devenir virulent. Odile se moquait de Victor chaque fois qu'il prenait ombrage du comportement d'un autre homme. Elle s'en amusait cruellement, ce qui l'irritait encore plus.

Cette difficulté caractérielle de Victor s'était aggravée lorsqu'il avait souhaité présenter à ses parents celle qu'il avait choisie pour compagne, il avait déclenché les foudres de « l'Empereur », surnom amical qu'il donnait à son papa. « Il n'est pas question, Victor, que je reçoive chez moi une dévergondée qui se dandine à poil tous les soirs devant des vieux pervers. »

Il va sans dire que les relations entre le père et le fils s'étaient sérieusement refroidies depuis cette altercation. Sans le vouloir, le patriarche avait mis l'accent sur le point le plus douloureux pour Victor. Pour le jeune homme, Odile suscitait sûrement l'envie des mâles de l'agglomération lorsqu'elle se produisait sur scène. Il avait préféré d'ailleurs ne jamais assister à ses spectacles, de façon à ne pas surprendre des regards libidineux sur le corps de sa copine.

Certes, il ne pouvait pas exiger d'Odile qu'elle quitte le métier qu'elle s'était choisi, mais il lui avait demandé de se retirer des tableaux dans lesquels les danseuses devaient se montrer quasiment nues. Odile avait fortement regimbé :

— Mais viens au cabaret, au moins ! Tu verras qu'il n'y a rien de salace ! Nos présentations sont artistiques !

— Artistiques, tu parles ! avait-il lancé. On sait où vous situez l'art.

Victor avait tenu bon. Elle avait dû jurer de se contenter de prestations « habillées ».

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les promesses d'Odile étaient affectées d'une certaine volatilité. Elle n'avait tenu aucun compte – ou alors, elle avait oublié – celle qu'elle avait faite à Victor, pour la bonne raison que la mise en scène des spectacles de sa troupe avait évolué. Désormais, la responsable avait bien compris la demande de la clientèle. La quasi-totalité des performances de ses danseuses se déroulaient dans des costumes de plumes, de fanfreluches et d'attirails divers, qui ne cachaient pas grand-chose de leur nudité. Odile n'avait donc pas suivi la « recommandation » de Victor en jouant sur le fait qu'il s'était juré de ne jamais venir voir ses représentations. Seule Manuela, une copine de sa troupe, était au courant de son parjure.

Il y avait pire.

Manuela connaissait aussi les infidélités à Victor que se permettait Odile de temps à autre. Celle-ci se défendait en s'abritant derrière le pacte de non-ingérence qu'elle avait avec son petit-ami. Elle affirmait que ces écarts étaient rares, qu'il s'agissait de sexe sans sentiments, et que, de toute façon, tant que Victor ne s'en doutait pas, il n'y avait pas de problème.

Pourtant, ces infidélités inquiétaient Odile plus qu'elle ne le concédait. Il ne faudrait pas, se disait-elle, que Victor vienne à en prendre ombrage. Elle n'ignorait pas que, chaque fois qu'elle sortait avec un soupirant de passage, elle prenait le risque de le croiser. Elle avait prévu des scénarios d'explications, et s'ils ne suffisaient pas, elle se savait capable de supplier et de pleurer longuement son amant pour obtenir son pardon. Alors, bien sûr, des scrupules l'atteignaient, mais elle les chassait vite.

Ce 1^{er} juillet, il était convenu qu'Odile déjeunerait d'une salade de bistro en compagnie de Manuela. Odile était d'humeur sombre. Deux questions l'agitaient furieusement.

La première était plutôt futile : dans la troupe du cabaret, un poste venait de se libérer : remplaçante de Marie, la meneuse de la revue. Lorsque Marie serait indisponible ou malade, l'élue occuperait sa place. C'était une occasion en or pour se faire remarquer. Odile brûlait de proposer sa candidature, mais elle savait être prudente quand il s'agissait de sa carrière : elle tenait à prendre l'avis de Manuela. Autour d'une salade César, la Sud-Américaine confirma à Odile qu'elle avait toutes les qualités pour accéder au poste qu'elle convoitait.

— Tu crois que je peux me lancer, Manu ?

— Évidemment, Odile, tu en meurs d'envie et, en plus, tu es la plus qualifiée d'entre nous.

Odile se sentit ragaillardie par cette réponse : elle venait d'entendre ce qu'elle voulait entendre. Son amie avait levé facilement les quelques doutes qui lui restaient. Elle exultait de fierté : décidément, elle pouvait toujours compter sur l'avis de Manuela.

Manuela le savait : sa copine souffrait parfois de fortes tendances narcissiques. Elle aimait se montrer, être la première, la plus belle, la plus brillante et qu'on le lui confirme, avec si possible un regard admiratif. Entre autres comportements futiles, et même infantiles, Odile jubilait de la situation professionnelle de Victor. Lorsqu'elle disait qu'il était journaliste, elle constatait que ce seul mot suscitait de la jalousie parmi les filles de la revue. Peu d'entre elles avaient des copains occupant des positions sociales aussi « sexy ». La plupart auraient aimé côtoyer un intellectuel qui écrivait dans les journaux.

Manuela sentait qu'Odile hésitait à aborder la seconde question qui la taraudait.

Odile prit le temps d'entamer son dessert. Certes, elle avait passé la nuit précédente avec un danseur américain, mais ce n'était pas ce qui la gênait le plus. Elle se pencha soudainement vers son amie pour pouvoir chuchoter :

— Manu, j'ai rencontré quelqu'un !

— Tu m'étonnes, ironisa la Sud-Américaine.

— Tu n'y es pas. Nous nous voyons régulièrement.

— Tu l'aimes ?

— Euh... je ne sais pas. Peut-être, je n'en sais rien. Il me parle, me rassure, mais j'ai l'impression qu'il me considère comme une décoration utile dans les soirées mondaines, pour mener ses affaires.

Odile pensait que Victor exécrait ce genre de manifestations ; c'était une raison supplémentaire pour ne pas se gêner. Elle adorait paraître dans des robes somptueuses au bras de son amant et jouir de regards jaloux ou égrillards.

Manuela, en bonne amie, l'avertit :

— Ces folies vont mal se finir pour toi, Odile.

Odile le savait.

3.

Victor Tourdin s'adaptait tant bien que mal à sa nouvelle vie de faux-vrai chômeur. S'installer dans le mensonge vis-à-vis d'Odile lui faisait mal, mais le pragmatisme commandait : ce n'était pas le moment de créer une tension avec elle, alors qu'il était en panne sur le plan professionnel.

Comme tous les salariés du monde, il se préparait chaque matin pour se rendre à son simili-bureau. Comme tous les « bons » chômeurs, il consacrait son temps à la recherche d'un nouveau job : rédaction de son CV, quelques coups de fil ou quelques mails, ou encore consultation de sites spécialisés sur Internet. Cette activité n'était pas intense : il lui restait la possibilité de voir les derniers films à la mode ou de lire un gros roman.

Le soir, il rentrait chez lui à une heure qui lui semblait celle de la majorité des salariés. Il observait attentivement les hommes et les femmes qui regagnaient leur foyer pour adopter leurs attitudes fatiguées. Il se félicitait de ne pas devoir raconter les « délices » de sa journée, comme étaient obligés de le faire les « employés modèles » lorsqu'ils étaient en couple, même ceux qui n'avaient aucune envie de parler de leur bureau.

Évidemment, lorsqu'il sortait avec Odile, il ressentait une certaine gêne d'avoir à inventer des anecdotes correspondant à une situation professionnelle qu'il n'occupait plus. Dans ce cas, il détournait la conversation : il suffisait d'inciter Odile à papoter à propos de son spectacle, elle ne demandait que ça. Elle le faisait avec une exaltation qui amusait son compagnon. Comme les photos étaient interdites dans son cabaret, elle ne craignait pas de raconter ses prestations, en les enjolivant de manière à ne pas choquer son amoureux.

Parfois, quand il était seul dans son studio et qu'il savait qu'il ne verrait pas Odile dans la soirée, Victor se reposait la question de son imposture. Il avait été éduqué dans une ambiance stricte. Sa mère, très introduite dans les milieux paroissiaux, lui avait répété qu'elle avait horreur du mensonge. Elle l'avait souvent puni pour des entorses enfantines à la réalité.

Mentait-il à Odile ? Le débat intérieur qu'il mena avec lui-même fut ardu, mais finalement, il trouva des arguments pour justifier son attitude.

S'il confessait son licenciement à sa « fiancée », il s'exposait à sa colère. Il savait que sa profession de journaliste était un élément du décorum dont elle aimait s'entourer. Elle ne supporterait pas d'être liée à un chômeur. Victor pensait qu'après avoir perdu son emploi, il perdrait sa femme.

Si, par miracle, il sauvait son couple après avoir avoué son inactivité, il pressentait que leur relation deviendrait pénible. Elle ne le lâcherait pas. Chaque soir, il serait obligé de rendre compte de ses recherches. Il devrait inventer des raisons d'espérer un nouveau travail pour qu'Odile, qui ne manquerait pas de s'impatienter, ne le regarde pas comme un miséreux. Il serait donc contraint de mentir. Dans tous les cas de figure, l'hypocrisie s'imposait.

La mystification qu'il avait choisie avait un grand avantage : elle sauvegardait sa relation. Victor n'était pas loin de penser que la vie était faite de tromperies et qu'il fallait savoir s'adapter à la loi du « moindre mensonge ». Tout le monde l'ignorait, y compris Odile, mais son couple tenait grâce à son pragmatisme.

Il n'était pas certain d'être vraiment amoureux. La passion, au sens absolu, était un luxe qu'il aurait bien voulu se payer, mais son esprit critique aiguisé ne lui permettait pas de s'abandonner. En d'autres termes, il vivait un amour de petite dimension, mais ça lui suffisait. Pour s'autojustifier, il se disait qu'il valait mieux circuler dans une berline milieu de gamme qui fonctionnait bien, plutôt que dans une limousine haut de gamme infestée d'ennuis mécaniques.

La difficulté qu'il pressentait concernait l'attitude à adopter vis-à-vis de ses parents. Au mois d'août, il eut l'obligation de déjeuner chez eux pour fêter l'anniversaire de sa mère. Il s'y rendit seul, puisque son père, Vincent, ne supportait pas Odile sous son toit. Heureusement, sa sœur et son beau-frère étaient présents ; ils occupèrent une large partie de la conversation en racontant leur récent voyage aux Baléares.

La prestation filiale de Victor fut ainsi réduite au minimum. Sa mère,

pourtant, le sentit gêné. Elle s'inquiéta pendant une absence momentanée de Vincent :

— Tu ne comptes donc pas prendre quelques jours de congé avec Odile ? Ça te ferait du bien !

Victor n'avait pas prévu sa perspicacité. Il plongea le nez dans son verre, ce qui lui offrit quelques secondes de répit. Il lui fallut improviser à la va-vite :

— Un week-end en Bretagne, peut-être, répondit-il évasivement.

Il se détesta. Après avoir menti à Odile, il venait de tromper sa mère. Il tenta de se justifier, ce qui le contraignit à s'enfoncer un peu plus dans son mensonge : s'il ne pouvait pas envisager plus de congés avec sonoureuse, c'était qu'au mois d'août il y avait beaucoup de boulot au journal. C'était la reprise du championnat de foot, et puis c'était aussi la période des transferts des joueurs : il lui fallait donc être sur le pont pour ne pas rater des informations essentielles. Il se rendit compte qu'il avait un besoin urgent d'autres boniments pour crédibiliser son pseudo-emploi.

L'idée d'un week-end en Bretagne avec Odile qu'il avait émise lui resta dans la tête. Il jugea que c'était une impulsion à creuser. Il se dit que – pendant trois jours – il n'aurait pas à jouer la comédie de celui qui part au bureau et en revient le soir après avoir accompli son devoir. C'était toujours ça de gagné.

Lucie Vernon, qui avait conduit Victor dans le bar de Gil, n'avait pas perdu son poulain de vue. Peu après le 15 août, Victor reçut un message. Lucie l'invitait à un « *drink* » chez elle, car elle avait une proposition à lui faire. Victor, pensant à un emploi potentiel, s'empressa d'accepter.

L'appartement de Lucie Vernon était vaste et lumineux. Il respirait le bon goût et l'argent. Il ouvrait sur un parc très fréquenté en été. Au loin, une mare agrémentée d'un jet d'eau en son milieu animait le paysage. Lucie Vernon avait fait ce qu'il fallait pour donner un tour chaleureux à la rencontre. Elle avait adopté une silhouette décontractée : jean et tee-shirt

à la gloire d'une université américaine. Elle reçut Victor sur ses fauteuils de cuir blanc. L'ex-journaliste admira son aisance mondaine. Il en déduisit qu'un peu de prudence s'imposait.

— Victor, je vous dois quelques explications. Vous avez sans doute été étonné d'être interpellé sur le trottoir. Sachez que ça fait partie de notre job. Vous seriez stupéfait du nombre de personnes qui battent le pavé alors qu'elles connaissent des difficultés sociales. Il suffit de les repérer.

Lucie Vernon trouvait que son visiteur était un peu sur la réserve, aussi jugea-t-elle nécessaire de se présenter. Avec un collègue, elle avait fondé une agence de renseignements qui – selon elle – fonctionnait bien.

— Vous êtes détective privée ? interrogea Victor.

— Pas tout à fait, mais nous en sommes proches, répondit-elle. C'est d'ailleurs ainsi que nous sommes déclarés à l'Urssaf et au fisc.

Lucie expliqua que son entreprise menait une activité particulière :

— Dans le monde d'aujourd'hui, Victor, vous avez sûrement constaté que chacun avait besoin de se montrer non pas tel qu'il était, mais selon des apparences et des conventions acceptables par son entourage. Et la manière dont vous apparaissez aux autres coïncide rarement avec ce que vous êtes. Il ne s'agit pas de mentir, il s'agit de survivre dans une société qui n'est guère accueillante pour ceux qui ne présentent pas les standards habituels : un emploi, une liaison, de l'argent, etc. Certains vous parleront de l'hypocrisie sociale ; nous, nous préférons aider les personnes à s'adapter à la vaste mascarade qui nous entoure.

Victor ne put rien faire d'autre qu'approuver cette introduction.

— Eh bien, nous, c'est-à-dire Marc et moi, nous avons décidé de fournir une réalité aux apparences dont les gens ont besoin. Par exemple, pour vous, nous allons faire en sorte que vous puissiez prétendre avoir le véritable emploi de reporter sportif que vous venez de perdre.

— Mais ne craignez-vous pas que quelqu'un découvre l'aspect fictif de cet emploi ?

— Non. Si vous coopérez activement avec nous, il n'y a pas de risque. Nous prévoyons des scénarios qui vous permettent de vous sortir de toutes les situations. Pour ça, nous nous reposons sur un logiciel d'intelligence artificielle dénommé Mia. Votre cas est fréquent, nous avons nourri l'ordinateur de millions de données enregistrées grâce à l'observation d'hommes qui se sont trouvés dans la même situation que vous, dans le monde entier. Ces données débouchent sur des modèles de comportement ; vous vous inscrirez forcément dans l'un d'eux, ce qui nous permettra de maîtriser au mieux votre avenir. Et puis, si, au bout du compte, votre vie virtuelle est découverte, vous êtes remboursé, c'est prévu dans notre contrat. Qu'en dites-vous ?

Victor resta bouche bée devant cette proposition. L'intelligence artificielle, il avait vaguement entendu parler. Pour lui, l'expression évoquait des robots, des sortes d'humanoïdes capables d'exécuter des tâches simples délégués par de vrais salariés. Comment pouvait-on se fier à des machines pour gérer des rapports humains ?

Pour toute réponse, Victor s'imposa un long moment de silence. La proposition était étrange, mais elle lui permettait de se sauver la face vis-à-vis d'Odile. C'était un argument prépondérant. Il se décida à être complètement transparent et confessa sa liaison à Lucie.

— Madame, votre projet m'intéresse, dans la mesure où il est impératif pour moi que ma compagne Odile continue à être persuadée que je suis journaliste. Elle a une vraie vénération pour cette profession ; si je la quitte, elle me quittera, c'est certain !

— Je comprends, Victor, mais nous avons la solution. Non seulement nous allons protéger l'apparence de votre emploi, mais nous allons aussi sauvegarder votre couple. Mon associé Marc Marcellin a étudié de très près l'évolution des couples qui sont proches de la rupture.

— Si je comprends bien, madame, vous proposez de sauvegarder mon apparence d'emploi et de protéger notre couple.

— Oui, votre situation est classique. Grâce aux machines à intelligence artificielle, nous savons comment faire !

— J'ai du mal à vous suivre, madame. Les relations sentimentales entre un homme et une femme ne peuvent pas être codifiées par des ordinateurs.

— Je comprends votre hésitation, Victor, répondit Lucie Vernon. Sachez que la palette des comportements humains est large, mais pas infinie. Quand on considère un très grand nombre d'observations, la statistique joue à plein : dans une situation donnée, on constate que les mêmes réactions reviennent souvent. Par exemple, au moment où une femme quitte un homme, les réflexes possibles de ce dernier sont connus et catalogués.

— Si je comprends bien, vous observez une situation, et vous prévoyez son évolution en vous appuyant sur des milliers de cas semblables ?

— Tout à fait, Victor. Ce n'est pas aussi étonnant que vous le pensez. La force des machines, c'est d'appuyer leurs pronostics sur des millions de données !

— Vous ne vous trompez donc jamais ?

— Nos projections sont fiables à 95 %. Il y a cinq chances sur cent de faire une erreur. Bien entendu, nous affinons les diagnostics de l'ordinateur en fonction de la situation personnelle de chacun. Notre rôle, c'est de nous assurer que, connaissant l'évolution probable d'un couple, celle-ci se déroule dans l'intérêt des deux parties.

Victor observait son interlocutrice avec scepticisme.

— Écoutez, Victor. Je vous invite à visiter avec moi notre salle des machines. Vous verrez qu'il n'y a rien de fantaisiste dans notre démarche. Nous vivons avec notre temps.

— Qu'est-ce que vous prévoyez, dans mon cas ?

— Parmi tous les scénarios que nous ont proposés les ordinateurs, nous avons choisi l'un des plus brillants. Voici votre seconde vie : vous avez trouvé un emploi séduisant de rédacteur en chef dans une revue hebdomadaire qui vient de se lancer. Son créneau éditorial est le lien entre le sport et la société. Que deviennent les anciens joueurs de foot ?

Quelle carrière espèrent les nouveaux ? Comment se préparent-ils ? On abordera tous ces aspects.

— Mais cette revue sera fictive, si j'ai bien compris ?

— Oui, mais on vous fournira tous les ingrédients pour lui donner une apparence de réalité. Internet et l'intelligence artificielle permettent aujourd'hui beaucoup de choses. Ça ne vous empêche pas de chercher un vrai travail par ailleurs.

— Et ma fiancée, qu'en faites-vous ?

— Ne vous inquiétez pas, on va faire le nécessaire. Elle ne saura rien pour le moment. Nous allons également la gérer. Notre contrat prévoit explicitement que vous aurez un espace vital parfaitement étanche. Nous proposerons le même contrat à votre fiancée. Chacun aura son jardin secret garanti.

— Super !

— J'ai parfaitement compris votre situation, Victor. Notre but ne sera pas seulement de vous fournir un emploi. Ce ne sera qu'un moyen au service d'un objectif : consolider votre relation avec Odile, qui pourrait se briser si elle apprenait votre chômage.

Le challenge paraissait insensé à Victor, mais il ne pouvait oublier ce qui le liait à Odile. Il se dit qu'il était peut-être sur le point de faire une immense connerie, mais il était dans la situation de l'homme au bord la noyade qui saisissait la première main tendue, sans se soucier de l'identité de celui ou celle à qui elle appartenait.

— C'est très tentant, mais...

— Nous vous proposons un petit contrat d'un an. Si tout marche bien, nous pourrions le prolonger.

— Et tout ça, ça me coûtera combien ?

— On va vous faire des facilités. Nous avons besoin d'exemples comme vous pour promouvoir notre entreprise. Vous travaillerez dans l'espace de coworking de Gil, c'est ce qu'il y a de plus simple. Nous vous

fournirons des collaborateurs fictifs.

Victor donna son accord. Au 31 décembre, un contrat d'un an fut signé entre lui et l'agence de Lucie et Marc. À l'échéance, il fut convenu que la convention pouvait être renouvelée pendant un an, autant de fois que les parties le souhaiteraient.

Certes, le mensonge de Victor prenait de l'ampleur ; mais cette fois, il s'agissait d'un mensonge sécurisé, un mensonge professionnel, en quelque sorte. En 2025, le marché du travail classique se recroquevillait comme peau de chagrin. Le numérique rôdait et chassait les salariés peu formés ou mal qualifiés. Les questions d'ordre moral n'étaient plus à l'ordre du jour. Il fallait se battre pour faire sa place ; tous les moyens étaient bons. Et qui sait ? Son hebdomadaire fictif ayant tous les aspects de la réalité, il lui serait peut-être facile de s'enorgueillir d'un emploi de directeur de publication.

4.

Marc Marcellin avait l'allure simple de monsieur « tout-le-monde » : silhouette enveloppée, tête ronde, moustache discrète. Modestement, il n'affichait jamais ses titres universitaires. Pourtant, il avait un passé de chercheur reconnu en sciences humaines. Vers 2020, il avait découvert la puissance de l'intelligence artificielle. Il s'était longuement interrogé sur les opportunités ouvertes par cette avancée scientifique.

Parallèlement, il avait développé une passion très rare : l'étude de la tectonique des couples. Il s'était spécialement penché sur le moment auquel les ménages risquaient de se dissoudre. La plupart du temps, les premières fissures avaient pour motif l'adultère, mais d'autres causes pouvaient aussi intervenir.

Ce qui l'avait frappé, c'était que les scénarios possibles étaient en nombre limité quand l'union était usée. Par exemple, lorsque l'un des deux intéressés avait trompé son partenaire, la question revenait systématiquement : faut-il avouer la faute à son conjoint ou le tenir dans l'ignorance ?

Marc avait établi une vraie théorie pour décrire ces difficultés et en sortir. Pour diffuser ses réflexions sur ce thème, il avait même obtenu une chaire de « relations amoureuses » en faculté de lettres, filière Sociologie contemporaine. Les étudiants et étudiantes se précipitaient à ses cours. Il y tenait le discours suivant, qui faisait autorité sur le sujet :

— Lorsqu'un des membres du couple a trompé l'autre, le responsable résiste rarement à la pression de ses scrupules. Il confesse sa faute. Alors, une explication douloureuse a lieu entre les intéressés. Personne n'en sort indemne. Le plus souvent, la relation se brise. Dites-vous bien qu'il n'existe qu'une seule option qui permette de la sauvegarder : le conjoint qui se livre à l'adultère ne doit PAS avouer son écart. Certes, il se peut qu'il pâtisse de sa malhonnêteté, mais ce sentiment s'estompera rapidement. Le temps fera son œuvre. De manière plus générale, chaque membre du couple a droit à un espace privatif sécurisé. C'est à cette condition seulement qu'un couple peut survivre.

À ce stade de son exposé, on se doute que l'attention de son public était à son paroxysme. Il pouvait poursuivre ainsi :

— Mon choix présente beaucoup d'avantages. D'abord, si la tromperie n'est pas dévoilée, il n'y aura pas d'affrontement dramatique à l'intérieur du couple, donc pas de risque de scission. Ensuite, le conjoint du fautif ne sera pas blessé dans son orgueil ou son amour-propre. Du coup, le duo s'offrira une chance de poursuivre paisiblement sa route.

Marc était souvent interrompu par cette question lancinante :

— Professeur, que faites-vous des scrupules du coupable ?

— Vous avez raison, ils ne disparaissent pas. Tout dépend de la capacité de l'intéressé à résister aux remords de sa conscience. S'il cède à cette pression, je prédis non seulement le malheur du fautif, mais encore le naufrage des deux couples : le légitime et l'illégitime.

Marc avait tiré de ses réflexions un projet concret : contribuer au sauvetage des unions au bord de la crise. Dans la plupart des cas, il avait constaté que les difficultés du couple avaient pour objet une trop grande promiscuité. Avec Lucie Vernon, il avait fondé une agence dont la principale activité était de conforter la solidité des duos en détresse. Son intérêt pour l'intelligence artificielle y avait trouvé son utilité.

Marc Marcellin agitait encore ses idées le soir où il se rendit au *Sensuality* pour assister au spectacle de danse auquel participait Odile Lissenko. La prestation lui parut sensuelle et brillante, mais là n'était pas la vraie raison de sa venue. Il approcha Odile dans les coulisses, ce qui ne fut pas simple. Pour qu'elle accepte de le recevoir, il dut se prétendre « ami » de Victor.

Odile sembla étonnée de voir apparaître ce personnage ventru, mais élégant dans le smoking qu'il avait jugé utile de passer pour la soirée. Elle n'était pas apeurée. Au contraire, le visage du nouveau venu l'amusa : il ressemblait à celui des Dupond-Dupont, dans *Les Aventures de Tintin*. Son petit sourire découvrait des fossettes avec lesquelles il charmait son public féminin.

Odile était de bonne humeur, car elle venait de réaliser un excellent remplacement de la meneuse de revue titulaire. Mais sa jubilation s'effaça d'un seul coup lorsque Marc Marcellin lui annonça tout de go qu'il savait tout de ses intrigues extra-conjugales.

— C'est Victor qui vous a payé pour me suivre ? demanda-t-elle d'un air rogue.

— Pas du tout, mademoiselle, votre compagnon ignore tout. J'ai enquêté de ma propre initiative. Mais, du coup, j'ai quelque chose à vous proposer.

Dans le peignoir blanc qu'elle avait revêtu en sortant de scène, Odile se figea :

— Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ?

— Pas du tout ! Laissez-moi m'expliquer. Vous savez qu'il existe des agences matrimoniales dont l'objet est de rapprocher hommes et femmes pour former des unions. Personnellement, j'ai fondé avec une collègue un autre type de service, dont le but est d'aider les couples à poursuivre paisiblement leur chemin.

— Vous êtes conseiller conjugal ?

— Pas vraiment ; nous avons les mêmes buts, mais pas les mêmes méthodes. Les conseillers s'interposent quand la communication est rompue entre partenaires, nous nous intervenons au contraire lorsque la relation est en sursis, mais toujours vivante.

— Pour vous, Victor et moi sommes dans ce cas.

— Oui ! Si vous nous faites confiance, Victor ne saura rien de vos histoires extra-conjugales, car nous allons tout mettre en œuvre pour les protéger.

Odile ne réalisait pas encore la proposition qui lui était faite.

— J'aime Victor et je ne veux pas le perdre.

— Justement, mademoiselle, nous vous offrons cette possibilité sans

déclencher le moindre conflit entre vous. Votre situation est très courante : vous aurez de la peine à imaginer le nombre d'épouses infidèles. Malheureusement, ce genre de scénario se termine le plus souvent très mal, car celui qui a trompé l'autre, accablé de remords, finit souvent par avouer sa faute.

Odile bredouilla :

— Vous n'en savez rien...

— Si, mademoiselle : j'ai étudié beaucoup de ces cas, je dispense même des cours à l'université sur le sujet. Ce que nous vous proposons, c'est l'assurance d'une poursuite paisible de votre vie avec Victor, sans le moindre incident. Concrètement, lorsque vous serez avec l'un de vos amis, nous localiserons Victor et ferons en sorte qu'il soit occupé ailleurs. Bien entendu, nous intercepterons tous les mails ou messages divers qui pourraient lui mettre la puce à l'oreille. Autrement dit, nous vous proposons une sphère privée dans laquelle personne ne pourra vous demander des comptes.

À 24 ans, Odile Lissenko avait des désirs qui se résumaient en un mot : « Tout » ! Tout pour son plaisir : un job qui lui plaisait, des amants à sa disposition, un homme paisible. De plus, par une espèce d'intervention divine, ou plutôt surnaturelle, elle était convaincue qu'elle avait un droit imprescriptible à l'existence dont elle rêvait.

Elle vit dans la proposition de Marc Marcellin le moyen de magnifier son quotidien. Elle signa après qu'il lui eût assuré qu'elle avait un délai de quinze jours pour se rétracter.

Au 15 décembre 2025, Victor et Odile bénéficiaient, chacun de leur côté, d'un contrat qui leur garantissait l'étanchéité de leur vie privée. Ils n'en parlèrent pas entre eux, puisqu'ils entendaient dissimuler ce qui se passait dans leur bulle individuelle.

Marc Marcellin et Lucie Vernon se félicitèrent. Ils voyaient dans le tandem Victor-Odile la concrétisation de leur axiome de base : pour qu'un couple fonctionne, il faut que chacun cultive son jardin secret, y

compris une relation extraconjugale. Leur prestation consistait à élever un mur inviolable entre les deux territoires de liberté. Chaque partenaire devait ignorer ce que faisait l'autre dans son aire privée, ce qui impliquait que les épisodes d'adultère devaient rester cachés. Moyennant l'acceptation de deux espaces de vie étanches, Lucie et Marc estimaient que le couple pouvait profiter des avantages du célibat en évitant les écueils d'une existence commune. Leur prestation de sauveurs de couples en difficulté ne pouvait pas froisser la morale couramment admise. Bien au contraire, ils participaient au renforcement des unions.

Pour Lucie et Marc, le cas d'Odile et Victor parut un champ particulièrement propice à leur commerce. Il allait leur permettre de déployer l'étendue de leurs services, à la satisfaction des deux intéressés. Ils commencèrent par appliquer leur stratégie : assurer à chacun de bénéficier d'un espace inviolable.

Lorsque Odile se rendrait chez ses amants ou sortirait avec eux, Marc avertirait Lucie, qui localiserait Victor. Lucie trouverait un subterfuge pour l'occuper, de manière qu'il ne parte pas à la recherche pas sa compagne.

Lorsque Odile s'interrogerait sur l'activité de son conjoint, ce dernier lui proposerait de visionner le journal qu'il gèrerait sur Internet. Victor s'était engagé à tenir à jour ses rubriques à l'aide d'articles complètement factices, mais qu'il savait peindre aux couleurs de la réalité grâce à son expérience rédactionnelle.

Lucie et Marc étaient d'autant plus confiants en leurs compétences qu'ils s'appuyaient sur les nouvelles technologies pour conforter leur projet. Ils avaient embauché un expert du monde numérique, Wladimir Oczek, dont les références en informatique les avaient convaincus. Wladimir surveillait attentivement les mails électroniques d'Odile et Victor, de manière à ne pas laisser filtrer d'informations qui auraient pu fissurer le mur que ses patrons entretenaient entre les deux amants. Certes, son travail d'investigation était à la limite de la légalité, mais les contrats signés par Odile et Victor prévoyaient une possibilité d'intrusion dans les messages de l'un ou de l'autre.

Par ailleurs, et c'était le joyau de l'agence, Lucie et Marc bénéficiaient du secours d'une machine à intelligence artificielle qu'ils avaient nommée

Mia. Wladimir était chargé de l'utilisation et du développement de Mia.

L'ordinateur devait fournir de manière anticipée le déroulement probable de la vie du couple, en s'appuyant sur des millions de données provenant d'enquêtes sur le comportement des unions dans le monde entier. Après avoir malaxé ces données, Mia avait construit des typologies de ménages et de leur trajectoire. Les vicissitudes de l'existence à deux ne présentaient pas une infinité de modalités. À partir de cet ensemble d'informations, il était simple pour Mia de formaliser le quotidien et le futur de n'importe quel ménage, et donc de prévoir son évolution. Mia avait aussi élaboré des solutions lorsque des difficultés inattendues dans les modèles s'élevaient dans la vie des intéressés.

Wladimir tenait Mia à jour de la manière la plus attentive.

Certains discutaient vivement la démarche. Selon ces critiques, Lucie et Marc endossaient le rôle des cartomanciennes qui prétendaient connaître l'avenir. Les concepteurs du projet le défendaient en montrant que les couples gardaient leur libre arbitre. Si leur trajectoire prévisible ne convenait pas, ils avaient la liberté totale de changer de modèle de fonctionnement.

Pour revenir à Odile et Victor, Mia avait averti qu'Odile allait éprouver le besoin de présenter Victor à sa copine Manuela, ce qui ne manqua pas de se produire, tant la jeune danseuse était fière d'être « fiancée » à un journaliste de renom. La confrontation se déroula dans un excellent climat, puisque Victor, prévenu par Lucie, avait eu le temps de s'y préparer.

Mia avait aussi prévu une circonstance malencontreuse : une rencontre inopinée entre Victor, d'une part, et Odile escortée de son amant du moment, d'autre part. Mia avait conçu des « éléments de langage » à transmettre à Odile. Il lui suffirait de prétendre que l'homme qui l'accompagnait était un agent professionnel. Celui-ci aurait repéré son talent pour l'intégrer dans une comédie musicale. Mia fournit même le nom et l'adresse d'une agence d'artistes authentique, au cas où Victor entreprendrait des vérifications, ce qui était un réflexe fréquent chez un conjoint soupçonneux.

La vie du couple Victor-Odile se poursuivait paisiblement sur ces nouvelles bases. Au début, le caractère « fabriqué » de leur relation inspirait quelques réticences à l'un et à l'autre. Mais le temps fit son œuvre. À Noël, ils n'y pensaient presque plus. Dans l'ombre, Lucie et Marc assuraient la solidité du mur qui séparait leurs jardins secrets.

Victor vivait à l'aise, dans une situation professionnelle qui ne s'appelait ni « chômage », ni « emploi ». Odile bénéficiait tranquillement de largesses de ses galants de passage.

5.

Ce qui devait se produire survint au mois de novembre 2025.

Il avait été convenu entre eux que Lucie et Marc surveilleraient les déplacements de Victor et Odile, de telle manière que la jeune femme ne soit pas surprise en compagnie de son amant. Mais l'ordinateur Mia n'était pas d'accord. D'après ses modèles, la relation des deux intéressés ne devait pas être trop aseptisée ; il était nécessaire de la mettre en danger de temps en temps. L'un des deux pourrait finir par trouver curieux de ne jamais tomber sur son conjoint, dans cette petite ville de province où l'on pouvait facilement croiser des connaissances. Certes, il fallait que les deux espaces de vie soient étanches, mais des failles devaient exister, à condition qu'elles soient maîtrisées.

Lucie et Marc s'inclinèrent devant l'avis de la machine. Ils saisirent la première opportunité qui se présentait pour gérer une rencontre gênante entre les deux amants.

Le 5 novembre, Victor proposa à Julien, un de ses copains, un déjeuner au *Mille Délices*, un restaurant qui venait d'ouvrir en plein centre-ville. Julien était l'une des relations avec lesquelles il partageait l'espace de coworking de Gil. C'était un ancien chargé de clientèle d'une banque qui, elle aussi, avait subi une restructuration sanglante pour le personnel. Au même moment, Émilien Chapart, un riche industriel qui possédait plusieurs entreprises de sous-traitance, avait décidé d'emmener Odile dans le même établissement pour tester sa carte. C'était un homme de grande taille, à la calvitie prononcée. Odile ne le trouvait pas beau : sa mine, projetée vers l'avant, faisait penser à un museau de rongeur. Ses conquêtes, il les devait à deux arguments indiscutables : la profondeur de son regard bleu, et l'épaisseur de son portefeuille. Mia le savait : ces deux avantages tournaient la tête de nombreuses femmes en couple.

Marc avait depuis longtemps averti Odile qu'il ne pouvait pas tout prévoir. Une rencontre inopinée et malencontreuse avec Victor était possible. À ce sujet, il avait anticipé en lui fournissant des éléments de langage.

L'ambiance du restaurant correspondait à une clientèle d'hommes d'affaires. Le rouge dominait, agrémenté de gris et de sable pour atténuer un effet trop agressif. Les tables étaient disposées de manière astucieuse : des sortes des petits « cocons » assuraient une saine discrétion entre les groupes. Odile et son amant en titre étaient arrivés et s'étaient installés les premiers.

La jeune femme souffrait d'un syndrome connu des restaurateurs. Il affectait les convives particulièrement anxieux, qui éprouvaient le besoin instinctif de garder un œil sur la porte de l'établissement. C'est ainsi qu'Odile vit entrer Victor et son ami, et que Victor ne put éviter le regard d'Odile.

Odile pâlit. Par chance, dans ses moments de gêne, elle affichait un sourire commercial accroché à son visage. Elle se paya même le luxe d'un petit signe de la main pour attirer l'attention de son amoureux, au cas où celui-ci ne l'aurait pas remarquée.

Victor vint à sa rencontre. Sa mâchoire se contracta, son rythme respiratoire se ralentit et ses yeux s'emplirent d'éclats furieux. Il sentit qu'une bouffée de jalousie lui torturait l'estomac. Émilien Chapart se leva cérémonieusement, prêt à tout. Odile se souvint à temps des instructions de Mia et de Marc pour déminer ce genre de circonstances :

— Victor ! s'écria-t-elle d'un ton faussement enchanté. Je te présente Germain Villeneuve. Figure-toi que Germain est venu voir notre revue, il est question de nous emmener en Suisse et en Belgique. Nous avons prévu ce déjeuner pour en parler.

En vieux renard des discussions tendues, Émilien Chapart ne s'étonnait de rien. Il ne marqua aucune gêne en entendant Odile l'affubler d'une nouvelle identité et d'une activité de producteur de spectacles. L'explication fournie par sa compagne troubla Victor. Il hésita un instant sur la marche à suivre. N'ayant pas suffisamment d'informations pour déclencher une bagarre en règle avec l'amant de sa femme, il choisit de croire Odile. Il salua le plus courtoisement possible le faux Germain Villeneuve, puis entraîna son ami Julien un peu plus loin.

Odile fut soulagée d'avoir esquivé un combat physique. Le contact entre

Victor et Émilien s'était passé sans incident. Tout avait été prévu pour qu'il ne dégénère pas en échauffourée. Mentalement, Odile s'était préparée à l'affronter. Néanmoins, elle n'avait pu éviter de ressentir de la gêne devant la froideur du regard de Victor. Elle avait prévenu son amant Chapart qu'une rencontre de ce type pouvait se produire. Il n'avait pas marqué de surprise particulière et avait fait preuve de sang-froid. Avec un peu plus de lucidité, Odile aurait pu en déduire qu'il était coutumier des situations malsaines, mais ce doute ne l'effleura pas, tant elle était ravie d'avoir sauvé les apparences.

Et puis, contents ou pas, Victor et le reste du monde devaient admettre son besoin lancinant de pouvoir compter sur l'attention de plusieurs hommes en même temps. Ce n'est pas difficile à comprendre, se disait-elle : elle voulait l'affection de Victor ET le confort matériel offert par Émilien ou d'autres partis richissimes.

Dans l'après-midi suivant, Victor vérifia une information sur Internet. Il existait bien une agence artistique du nom de Germain Villeneuve, dotée d'une adresse dans la capitale.

Lucie et Marc se félicitèrent : la rencontre entre les deux partenaires s'était déroulée sans problème, même s'il aurait été délicat de ne pas remarquer l'air soupçonneux de Victor.

Mia avait bien travaillé. La machine avait raison : un couple survivait à travers et grâce à des difficultés surmontées. Il était donc astucieux de prévoir d'autres écueils, pour éprouver la solidité de l'union entre Odile et Victor.

Les jours suivants, les deux amoureux oublièrent vite l'incident du restaurant. Leur relation resta « normale », c'est-à-dire épisodique. Victor et Odile se satisfaisaient de la situation. Lucie et Marc étaient convaincus qu'il leur suffirait de vérifier que rien ne pollue l'espace vital de chacun.

Mia n'était pas de cet avis.

Elle pensait que la liaison était beaucoup plus fragile que ce que les deux gérants du projet croyaient. Tout marchait grâce à la « couverture »

mensongère de Victor. Certes, le subterfuge élaboré par Lucie Vernon fonctionnait bien : Odile était convaincue que son amoureux avait trouvé un nouvel emploi de rédacteur en chef, puisqu'il partait chaque matin à son bureau et en revenait sagement, le soir venu. L'hebdomadaire fictif dont il dirigeait la rédaction paraissait chaque semaine sur Internet. D'après ses enquêtes, Mia pensait qu'il suffirait de peu de choses pour que la supercherie soit découverte. Victor deviendrait aux yeux d'Odile un misérable chômeur et, de plus, un fieffé menteur.

Mia lança cependant un avertissement. Il était impérieux qu'il se passe quelque chose de significatif dans la vie du couple. D'après de multiples expériences, elle savait que le calme plat générait de la routine, et que la routine gangrenait la relation.

Lucie eut alors l'idée d'une soirée donnée à l'occasion du vingtième numéro de la revue factice de Victor. On ferait d'une pierre deux coups. D'une part, la position de Victor serait confortée dans l'esprit d'Odile ; d'autre part, quelque chose « d'extraordinaire » se passerait dans la vie du couple.

La fête eut lieu dans le restaurant de Gil privatisé. La date du samedi 29 novembre fut retenue. Ainsi, les agapes ne s'entrechoqueraient pas avec celles de Noël.

Lucie se chargea de l'organisation. Elle engagea un bataillon de chômeurs qui devenaient le temps d'une soirée des figurants et tiendraient le rôle de convives. Certains devaient « interpréter » des collègues de travail de Victor, d'autres avaient pour tâche de se glisser dans la peau d'annonceurs ou d'anciens sportifs. Tous devaient manifester de grands gestes d'amitié à l'égard de Victor.

Le jour dit, la manifestation se déroula à la perfection. Odile, qui – fort heureusement – ne connaissait rien de ce milieu journalistique, parut dans une robe longue, bleu nuit, à large décolleté. Elle fit un effet éblouissant et non simulé parmi les faux convives qui s'égayaient dans l'établissement de Gil, savamment privatisé et sonorisé pour l'occasion.

La formule du cocktail dînatoire avait été choisie pour cette soirée d'entreprise. Le restaurateur avait aménagé son rez-de-chaussée pour

permettre l'évolution d'une cinquantaine de personnes. Les plateaux de toasts et de coupes de champagne circulaient entre les groupes « d'invités ». Bien cornaqués par Lucie, Victor et Odile passaient de l'un à l'autre avec aisance. Les conversations entre les convives avaient été prévues, de manière à générer un brouhaha agréable dans ce genre de manifestation.

Le moment du départ avait été également mis en scène. Sur un signe discret de Lucie, il fut déclenché vers 1 heure du matin. Victor fut encensé par les invités pour la qualité de la soirée et le professionnalisme de sa revue. Odile fut associée au succès de la rencontre, qu'elle avait illuminée – disait-on – de son élégante présence. On se quitta dans les compliments et les embrassades.

Les participants, ayant joué leur rôle à la perfection, furent chaudement et financièrement félicités par Lucie dès le lendemain de la fête.

Pendant ce temps, le journal conçu par le seul Victor prenait de l'ampleur. Lucie s'était chargée des formalités nécessaires à sa publication.

Le pseudo-rédacteur avait fort heureusement beaucoup d'imagination. Ses articles étaient un mélange astucieux de mensonges et de réalités. Ainsi, il inventait de nouveaux sports que personne ne connaissait, ou bien il relançait des coutumes d'autrefois. Victor imaginait aussi la vie de petits clubs qui avaient pour principale caractéristique de ne pas exister.

Il atteignait le sommet de ses supercheries lorsqu'il rapportait des matches auxquels il n'avait pas assisté, à l'aide de phrases creuses et transposables à n'importe quel évènement sportif.

En général, il racontait le déroulement d'une rencontre de championnat local qui n'intéressait pas les vrais spécialistes. Sachant qu'aucun d'entre eux ne se déplacerait, il pouvait laisser libre cours à son imagination. Son article débutait par l'évocation de la ferveur des tribunes. Il avait connu tellement de fois cette ambiance qu'il pouvait la décrire sans l'avoir vécue. Pour parler du temps qu'il faisait sur la pelouse, il lui suffisait de

consulter les sites météorologiques. Ensuite, il analysait le déroulement de la confrontation en termes assez généraux, pour « faire vrai ». Parfois, pour parfaire son récit, il élisait « le joueur du match ». Par expérience, il savait qu'un joueur démentait rarement un journaliste lorsque celui-ci écrivait que l'intéressé s'était brillamment distingué sur le terrain.

Victor adorait écrire. Il le faisait avec talent et se disait qu'il aimait ce métier. Il avait les moyens de devenir écrivain. Son site fictif rencontrait un succès grandissant. Ses « suiveurs » attendaient fiévreusement ses textes. Lors de la soirée anniversaire, certains lecteurs de ses articles bidonnés l'avaient longuement félicité : il était l'un des seuls supports médiatiques à valoriser le sport amateur. En d'autres lieux, on aurait pu dire qu'il était un excellent créateur de *fake news*.

Mia, qui prenait connaissance des textes de Victor grâce à ses connexions, était satisfaite. Elle savait que deux règles existaient dans le milieu journalistique : on pouvait mentir en s'y prenant habilement, et plus le mensonge était gros, plus l'audience était assurée.

Pendant ce temps, Victor négligeait sa recherche d'un véritable emploi, à tel point que son faux boulot avait tendance à devenir le vrai. Il s'aperçut qu'il avait du plaisir à faire vivre ce qui, aux yeux d'Odile, pouvait reposer sur une vaste duperie.

Après la fête d'anniversaire, Odile se montra particulièrement tendre et enjouée avec son partenaire. Dépassé par la mise en scène de Lucie et Marc, Victor était de plus en plus influençable. Submergé par l'affection d'Odile, il perdait toute lucidité. Peu lui importaient l'existence et les manipulations de Lucie et Marc – qu'il s'efforçait d'oublier –, puisque le résultat était là : son couple était plus amoureux que jamais.

Galvanisé par la tournure que prenait sa liaison avec Odile, il organisa une soirée de Noël idyllique. Pour, lui elle devait être le point d'orgue de leurs sentiments. Il avait privatisé une auberge campagnarde de conte de fées. Odile et Victor y arrivèrent emmitouflés de fourrures, dans une calèche d'autrefois. Des musiciens les accueillirent avec des airs de

circonstance. Le dîner fut traditionnel : caviar, homard, foie gras, etc., et bien entendu champagne à volonté. Victor avait insisté pour avoir un service de haute qualité. Après le repas, les violons s'éclipsèrent lorsque les amoureux cessèrent leur valse pour s'agenouiller devant la cheminée et la flambée que le personnel y avait discrètement entretenue.

Durant cette période des fêtes de fin d'année, Lucie et Marc considérèrent que leur bilan était très positif. Odile et Victor s'étaient gravement menti l'un à l'autre, mais ils étaient plus unis que jamais.

6.

Au début de 2026, un observateur impartial aurait pu constater que le couple Odile-Victor fonctionnait à la satisfaction des deux intéressés. Il aurait pu affirmer que, après la soirée organisée et réussie dans les locaux de Gil, Odile – toujours aussi infidèle – était encore plus fière de Victor. Celui-ci était chômeur, mais il avait fondé une revue numérique qui existait depuis six mois. Au prix d'une légère distorsion de la réalité, Victor avait sauvegardé son emploi de journaliste.

L'observateur du couple aurait pu conclure que c'était grâce aux mensonges de l'un et de l'autre que le tandem avait atteint un parfait équilibre.

Cependant, l'ordinateur Mia envoyait des messages inquiétant sur la vie matérielle, et donc la pérennité du duo Odile-Victor.

La vérité des chiffres s'imposait peu à peu. L'argent généré par le média de Victor couvrait les frais de l'agence *Lucie et Marc*. Pour le quotidien, Victor puisait dans ses économies. La jeune danseuse dépensait ses revenus sans hésitation et sans souci. Lorsqu'elle était à sec, elle savait qu'elle pouvait compter sur ses amants et sur Victor. Elle ne s'en privait pas.

Mia pensait que ce système ne pourrait durer plus de quelques semaines, tout au plus. Pour que le contrat de Lucie et Marc ne tombe pas à l'eau, il fallait donc mettre en place une stratégie qui permettrait d'assurer la poursuite de la stabilité du couple. La menace était réelle : le journal géré par Victor connaissait un petit succès, mais son audience restait de dimension locale. L'inspiration de son créateur s'étiolait ; Mia prévoyait son arrêt à court terme. Victor retournerait à un état de chômeur désargenté dont Odile ne voudrait pas entendre parler.

Mia conseilla à Lucie une solution que ses algorithmes lui suggérèrent : la polémique. Il fallait faire éclater une controverse autour du magazine numérique de Victor. L'opinion publique adorait les débats. Mia suggéra à Lucie d'allumer une discussion, si possible hargneuse, sur le thème : les

« petits » journaux s'éteignaient peu à peu, avant d'être dévorés sans vergogne par la « grande » presse, aux mains de quelques financiers rapaces et sans scrupules.

Lucie monta de toutes pièces cet artifice, après avoir convaincu Victor que sa vraie fausse entreprise ne pouvait pas durer. Interviews, conférences, interventions télévisuelles, tout fut organisé de manière à montrer que la revue de Victor se mourait et que le propriétaire d'un quotidien national se frottait les mains en attendant de se jeter sur le cadavre.

Avec l'aide de Mia, Lucie maîtrisa parfaitement cette phase. Elle se chargea de trouver un entrepreneur qui serait le « magnat financier » prêt à se jeter sur le média de Victor. Elle introduisit des actions en justice pour faire traîner l'affaire jusqu'au mois de juin, tout en prenant régulièrement à partie l'opinion publique sur le thème de la liberté de la presse.

La manœuvre déboucha sur l'objectif de Mia. Le blog disparut des réseaux à l'été 2026. Victor y mit fin lui-même, après avoir convaincu Odile qu'il avait envie de changer d'orientation professionnelle. Lucie mit en place une cagnotte sur Internet pour aider les salariés (fantômes) de sa pseudo-revue à survivre. Elle fit tant et si bien que le trépas de l'hebdomadaire de Victor rapporta plus que son existence.

Pour autant, Mia savait que rien n'était solutionné.

La mort de l'emploi de rédacteur en chef de Victor étant actée, ses caisses ayant été remplies grâce à la valorisation de son décès et des funérailles, il allait falloir organiser la suite. L'intérêt de disposer de l'activité d'une machine d'intelligence artificielle était que les règles du Code du travail ne s'appliquaient pas à son sujet, et encore moins quant à sa production. Mia fonctionnait donc sept jours sur sept. Sur la poursuite du projet « Victor-Odile », elle formula un avis un dimanche du mois d'octobre 2026.

Mia proposa que Victor investisse ses économies dans la technologie, au

profit de l'agence *Lucie et Marc*. Le jeune homme ne connaissait rien au domaine, mais Mia était parfaitement compétente – et pour cause. L'idée de celle-ci était de produire une nouvelle machine d'intelligence artificielle, qui serait, en quelque sorte, l'enfant qu'elle aurait avec Victor. Entre parenthèses, cette image l'amusa beaucoup. Lucie recruta donc les ingénieurs capables d'accoucher Mia d'un autre engin, qu'ils baptisèrent Maria.

Une start-up fut créée pour mener ce projet à bien. Mia conseilla de nommer Victor à la direction, malgré son incompetence crasse en matière scientifique. Il pourrait continuer à jouer la comédie de l'homme qui va au bureau le matin et qui en revient le soir. Il lui suffisait de laisser œuvrer des cadres de haut niveau, qui s'étaient mis au travail dans l'espace de coworking du restaurant de Gil. Cet endroit ressembla bientôt à une sorte de succursale de la Silicon Valley, par l'effervescence et le désordre qui y régnaient.

La gestation de Maria prit plusieurs mois, mais elle fut menée à terme. Pendant ce temps, Lucie pensa qu'il lui revenait d'occuper le terrain médiatique. Elle déploya, une fois de plus, la batterie des outils de la parfaite communicante autour de la personnalité de Victor. Bientôt, elle parla à son sujet de « l'Elon Musk des campagnes ». Elle laissait entendre qu'il révolutionnerait le quotidien des gens, même et surtout dans les villages les plus reculés. Les élites politiques commencèrent à s'intéresser à Maria. Un rapport sénatorial fut réalisé : il couvrait le projet de louanges.

Ce développement eut un autre effet positif un peu inattendu : Odile put s'enorgueillir de partager la vie d'un homme qui se trouvait à la pointe de la modernité scientifique. Elle frémissait d'aise chaque fois qu'elle pouvait montrer à sa troupe un article consacré à Victor. Il était loin, le « petit » reporter sportif de ses débuts.

Pendant dix-huit mois, Victor se laissa griser par la facilité de son existence. Après tout, son couple fonctionnait à merveille et sa situation professionnelle paraissait cohérente à son entourage. Il avait mis de côté ses recherches d'emploi. La position dont il bénéficiait ne le satisfaisait pas pleinement, mais en la comparant à son état de chômeur, il

considérerait qu'il n'avait pas à avoir honte. Certes, par moments, il sentait que cet édifice s'appuyait sur des bases très fragiles, mais il s'empressait de chasser cette idée de son esprit.

Odile, de son côté, avait démontré sa capacité à devenir meneuse de revue. Son succès grandissait, ses ambitions aussi. Ses admirateurs se multipliaient. La moindre de ses apparitions sur Instagram déclenchait des milliers de connexions. Il arriva, au mois d'avril 2026, que l'un de ses amants décroche pour elle une prestation dans une troupe qui se produisait dans un cabaret de la capitale. C'était une excellente opportunité de faire valoir sa virtuosité au niveau national. C'était une étape, mais la jeune femme, imbue de son talent, voyait encore plus loin. Victor la félicita longuement : la présence à son bras d'une danseuse, désormais vedette reconnue, le combla.

Mia veillait sur Odile et Victor. Chaque jour, elle délivrait un bulletin de « santé sentimentale » du couple. Elle commentait régulièrement l'évolution de leur relation. Elle tenait pour indispensable que la liaison ne retombe pas dans la monotonie. Selon elle, il fallait introduire dans la vie du ménage quelques obstacles à dépasser, pour que les deux intéressés se démènent pour les surmonter et solidifient ainsi leur union.

Lucie convint que quelque chose d'important devait survenir aux deux amoureux. L'opportunité de mettre le couple en difficulté se présenta quelques mois plus tard.

Le vendredi 25 juin 2027, le cabaret pour lequel travaillait Odile informa que la revue serait complètement rénovée à la rentrée suivante ; on promit plus de paillettes, plus de brillants, plus de plumes, plus de danses... Une grande soirée inaugurale fut programmée en septembre. De plus, on annonça la présence d'un producteur de niveau international, ce qui laissait entendre que le spectacle pourrait être délocalisé à l'étranger. La première de la nouvelle revue fut fixée au 8 septembre. Une horde de notables et de vedettes du show-biz y furent conviés. Lucie convainquit Victor de faire la surprise à sonoureuse d'y assister également. Victor fut ravi de cette idée. En cachette d'Odile, il prit ses dispositions pour retenir une place au jour dit.

Le soir venu, la salle se remplit rapidement de spectateurs. Bientôt, le public en habits de cérémonie se pressait autour de tables sur lesquelles les seaux à champagne trônaient, au milieu de couverts de prestige. L'observateur attentif de cette réunion mondaine ne pouvait pas se tromper : dans ce milieu, l'argent coulait à flots.

La troupe de jeunes filles produisit plusieurs ballets de haute tenue, sous les applaudissements nourris de l'assistance. Malheureusement, pendant plus d'une heure trente, elles se présentèrent dans le plus simple appareil sur scène. Certes, de nombreuses plumes et des maquillages astucieux dissimulaient parfois leurs atours. Certes, des jeux de lumière sur leurs corps donnaient à leurs prestations l'allure de tableaux de maîtres. Certes, parmi une vingtaine de ces silhouettes, il était difficile – pour ceux qui ne la connaissaient pas – de reconnaître celle d'Odile. Pour autant, Victor se fâcha, jusqu'à avaler sa coupe de champagne de travers. Au fur et à mesure de l'avancement du spectacle, le teint de son visage virait au rouge cramoisi ; son agitation impulsive sur son fauteuil commençait à inquiéter ses voisins.

Après le baisser de rideau, il se propulsa dans les coulisses en bousculant un ou deux agents de sécurité. Il dut se frayer un chemin entre les corps dénudés ; les hautes plumes multicolores gênaient sa vue. À plusieurs reprises, il demanda qu'on l'aiguille vers Odile. Malheureusement, les filles souvent étrangères ne le comprenaient pas ; certaines, trop occupées à babiller avec leur copines, ne lui répondaient même pas.

Enfin, il découvrit Odile, qui ne s'était pas encore changée, au fond d'un couloir. Il éclata de colère :

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ! Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu as trahi ma confiance, Odile !

— Victor, c'est mon métier ! Il n'y a rien de dégradant dans ce que je fais.

— Va t'habiller et rentrons. Je veux que tu arrêtes !

— Pas question, Victor !

Le ton de la discussion monta. Les autres membres du ballet

s'attroupèrent auprès de Victor. Elles comprirent rapidement l'enjeu du débat et prirent le parti d'Odile. Elles affolèrent Victor par tant de nudité féminine qui se pressait autour de lui. Les filles s'esclaffèrent de leurs rires moqueurs ou arrogants. Le jeune homme, entouré, bousculé par une horde de corps dévêtus, perdit pied. Il se dégagea avec peine de la mêlée et s'enfuit sous les quolibets.

Mia avait réussi à provoquer un très bel accroc dans la relation du couple. Il restait aux intéressés la tâche de le ravauder.

7.

La bouderie de Victor dura longtemps. Odile avait trahi sa confiance. De plus, et surtout, il s'était couvert de ridicule dans les coulisses du cabaret en poursuivant sa compagne de sa colère. Son amour-propre avait été sévèrement atteint. Au mois de janvier 2028, plus rien ne se passait entre Odile et Victor.

Marc s'inquiétait. Mia avait sciemment déclenché un différend pour provoquer des réactions positives de la part des deux intéressés. Si l'ordinateur s'était trompé, une rupture définitive du couple était possible, auquel cas les contrats avec Victor et Odile prévoyaient des remboursements importants de la part de l'agence. Mia tenta de rassurer Marc : d'après ses données, une telle fâcherie pouvait durer jusqu'à un an.

Pour autant, Marc Marcellin, pour la première fois de sa carrière, fut envahi de doutes. Il éprouva le besoin de provoquer une réunion « au sommet » avec Lucie, le 15 janvier 2028. Ce matin-là, l'universitaire arpentait son bureau avec fébrilité.

— Tu te rends compte, Lucie, que toute notre affaire repose sur un entrelacs de câbles et une suite de 0 et de 1, gérée par un processeur plus ou moins bienveillant ?

— Marc, ça s'appelle des ordinateurs, et tu sais très bien qu'on ne peut plus faire sans !

— Lucie, on parle aussi de relations entre êtres humains, il ne s'agit pas de machines à fabriquer des yaourts !

— Certes, mais Mia n'est qu'un assemblage de boîtiers, d'écrans et de disques qui fonctionnent 24 heures sur 24. Elle est programmée par les meilleurs codeurs et alimentée par des centaines de correspondants que nous avons dans le monde. Mia peut se tromper, mais sa marge d'erreur est faible et maîtrisée. Tu le sais mieux que personne, puisque tu l'enseignes : les lois de probabilités sont telles que les trajectoires possibles d'un couple sont en nombre fini.

— Peut-être, mais notre façon de travailler n'est pas assez sécurisée. Un ordinateur, ça peut tomber en panne, ou devenir fou !

— Pas de panique, Marc, nous payons assez cher une entreprise de maintenance.

— Ce qui me paraît plus grave, c'est une insuffisance dans la conception de notre service. Il faut remettre sur le métier notre modèle de base.

Pendant tout ce temps, Victor venait tous les matins, sans enthousiasme, à son travail fictif de directeur d'une start-up numérique. Il n'y faisait rien et s'ennuyait ferme. Plusieurs fois, il pensa abandonner son poste, mais cette option présentait deux inconvénients majeurs. D'après le contrat passé avec Lucie, il aurait été en faute ; il devrait verser des indemnités de rupture, dont il n'avait pas le moindre centime. La deuxième raison qui le liait à son fauteuil, c'était la peur de retourner au chômage, ce qui excluait toute remise en couple avec Odile. En effet, malgré son ressentiment à l'égard de la jeune femme, il conservait, au fond de lui-même, un mince espoir de reprendre sa vie amoureuse « comme avant ». Il renonça donc à l'idée de quitter son pseudo-emploi, qui avait au moins l'avantage de lui assurer le confort matériel.

Quant à Odile, elle poursuivait ses prestations artistiques. Depuis la soirée du cabaret qui avait été gâchée par Victor, plusieurs agents l'avaient contactée. On lui trouvait non seulement une plastique irréprochable, mais également un tempérament très « nature ». À son sujet, certains évoquaient la prestigieuse Arletty, d'autres la voyaient dans un rôle digne de Brigitte Bardot dans *Une Ravissante idiote*, par exemple. Elle prit des cours de comédie, car elle sentait qu'un destin de vedette cinématographique se dessinait peu à peu. On la pressentit pour plusieurs films de faible intérêt, mais les producteurs l'incitèrent à la patience. Les plus expérimentés d'entre eux lui prédisaient un grand avenir.

De leur côté, faisant suite aux réflexions de Lucie et de Marc, leurs ingénieurs mettaient la dernière main à Maria, leur deuxième engin à intelligence artificielle. Maria était positionnée sur le même créneau que

Mia. Elle travaillait toujours dans la perspective que leurs propriétaires s'étaient assignée dès le départ, c'est-à-dire la recherche des moyens capables de conforter des couples en voie de délitement. La nouvelle machine fut inaugurée à l'été 2028.

L'idée principale de ses concepteurs, c'était que Maria devait améliorer les performances quantitatives de Mia, c'est-à-dire faire en sorte que ses algorithmes soient en mesure d'analyser plus de situations, plus d'informations. Mais les ingénieurs avaient aussi un objectif plus qualitatif : Maria devait pallier les défauts conceptuels de Mia.

En effet, Lucie et Marc étaient tombés d'accord sur un point important : Mia n'avait en mémoire qu'un seul modèle de couple. Pour elle, il n'y avait, entre deux êtres, qu'un type de liaison possible, qu'ils appelèrent « sinusoïdale ». D'après les données dont elle disposait, Mia considérait que la vie réussie d'un duo était constituée de hauts et de bas, de succès et de revers. Une coexistence parfaitement linéaire était, selon elle, vouée à l'ennui, donc à l'échec et à la rupture définitive.

Les responsables du projet Maria pensèrent qu'il fallait revenir sur ce principe de base. En y regardant de près, ils déterminèrent que Victor et Odile formaient un ménage « en pointillé ». Ils s'aimaient, c'était indiscutable, mais ils étaient dans un moment de pause. La situation n'était pas analogue à un « bas » de la courbe en sinusoïde, car les deux intéressés vivaient de manière géographiquement séparée. Cette configuration rendait les chercheurs optimistes sur la durabilité du couple, puisqu'ils pensaient, que pour les personnes très éprises, l'éloignement renforçait l'affection.

Mia avoua qu'elle n'avait pas d'opinion sur ce point, qui avait été un peu négligé par ses concepteurs.

Les ingénieurs décidèrent de combler cette lacune : ils abreuvèrent donc Maria de milliers de données sur les couples « à distance », pour qu'elle les analyse et en tire des conclusions opérationnelles. Cet axe de travail dura plusieurs semaines. Il fallut faire venir de nouvelles enquêtes des États-Unis, où les cas de relations lointaines étaient nombreux, compte tenu de la superficie du pays.

Maria et ses algorithmes se mirent à l'œuvre. La tâche consistait à repérer les couples ayant un profil proche de celui d'Odile et de Victor, et qui s'étaient trouvés dans une situation de rupture temporaire. Maria devait lors d'une seconde étape analyser la façon dont s'était dessinée une réconciliation, si elle avait eu lieu.

Maria détermina que ce genre de querelles étaient le plus souvent suivies de trois périodes. Pendant la première, les amants rumaient leur amertume dans leur coin. Puis une deuxième phase intervenait, pendant laquelle ils entendaient prendre une sorte de « revanche » en s'acoquinant avec différents partenaires. Enfin, dans un troisième temps, les regrets apparaissaient pour l'un et l'autre : une réconciliation n'était pas certaine, mais envisageable.

Lucie et Marc s'emparèrent de ces constats. Ils étaient constructifs, mais une question essentielle n'était pas réglée : dans quel moment du cycle Odile et Victor se trouvaient-ils ?

Après une série d'interviews, Lucie et Marc confirmèrent les conclusions de Maria à la veille de l'hiver 2028. Odile et Victor étaient encore loin d'entrer dans la troisième époque, celle des regrets. Ils commençaient tout juste à accéder à la période « revancharde » : chacun des deux traversait des rencontres éphémères qui ne lui apportaient aucune joie, mais qui lui donnaient la fausse impression d'effacer l'échec de leur liaison.

La deuxième phase de la brouille entre Odile et Victor s'éternisait. À la fin du mois de mars 2029, rien n'avait bougé, chacun connaissait quelques aventures, mais en réalité se morfondait dans son coin. Lucie et Marc se trouvaient donc devant un potentiel fiasco de leur mission principale : conforter la relation fragilisée. Il devenait nécessaire que leur fâcherie prenne fin, et pour cela, il fallait les faire entrer dans le troisième temps, celui pendant lequel, pétris de sincères regrets, ils pouvaient envisager une réconciliation.

C'est à ce moment que Maria délivra une idée. Elle avait emmagasiné dans ses circuits plus de modèles de couples que Mia. Cependant, dans

ses analyses, elle n'avait intégré que les comportements les plus fréquents. En quelque sorte, elle s'était concentrée sur les moyennes des situations, sans tenir compte des cas qui s'en écartaient significativement. Autrement dit, elle n'avait pas pris en considération les duos « extra-ordinaires ». Or, avec Odile et Victor, n'était-on pas devant un dossier rare, mais possible, celui d'une association « explosive », qui se nourrissait de ses propres crises, mais que rien ne pouvait détruire, surtout pas la distance ? Chez les stars de cinéma, ce genre de tandem avait été repéré, ou existait peut-être encore. Il se pouvait que les deux intéressés connaissent la même situation.

Lucie et Marc convinrent alors que l'hypothèse soulevée par Maria était à prendre en considération, mais ils décidèrent d'agir avec prudence. D'après les statistiques concoctées par l'intelligence artificielle, le modèle « explosif » concernait une relation sur deux cent mille : n'était pas Yves Montand et Marilyn Monroe qui voulait ! Avant d'appliquer son fonctionnement à Odile et Victor, il était nécessaire d'examiner de plus près comment marchait un couple « explosif ».

Ils identifièrent trois facteurs : les deux intéressés devaient être des stars dans leur partie ; ils devaient accepter le principe du couple « en pointillé » (c'est-à-dire à distance à certains moments) ; enfin, leur liaison chaotique devait être fortement médiatisée. En fait, les couples « explosifs » se présentaient comme une sorte d'extension du couple « en pointillé ».

La relation ne pouvait concerner que des vedettes reconnues dans leur art : cinéma, chanson, peinture, etc. C'était une contrainte. Pour Odile, qui avait déjà joué dans quelques films, ce serait assez facile. Il « suffirait » de la confier à un imprésario capable de donner un coup de fouet à sa carrière. Pour Victor, il serait plus compliqué de construire une personnalité forte à partir de son tempérament assez effacé. Il faudrait donc passer par la case formation intensive.

Dans le modèle du couple « explosif », les deux intéressés ne devaient pas habiter sous le même toit, mais ils se rencontreraient de temps à autre pour vivre des moments exaltants. Lorsqu'il s'agissait de deux vedettes internationales, le terrain de jeu, c'était le monde entier. Ni plus

ni moins. On passait une nuit de rêve à San Francisco, avant de se revoir à Singapour. S'agissant d'Odile et Victor, on était encore loin de ce schéma.

Il fallait que des bagarres et des ruptures bruyantes, bien médiatisées, aient lieu entre les deux amoureux, à condition que des retrouvailles soient soigneusement prévues pour quelques semaines ou quelques mois plus tard. L'un et l'autre devaient proclamer en toutes circonstances que leur partenaire était « l'homme ou la femme de sa vie », en dépit des vicissitudes du quotidien.

Un programme de travail ardu se présentait donc face à Lucie et Marc. Pour commencer, il était nécessaire d'extraire Odile et Victor de la bulle dans laquelle ils se complaisaient dans une attitude de fâcherie. Ensuite, il faudrait faire en sorte que les deux amants soient en capacité de passer du stade « en pointillé » à celui du couple « explosif ». À ces conditions, leur liaison pouvait perdurer.

Lucie et Marc tentèrent une première démarche auprès des intéressés. Elle fut très décevante. Victor opposa un refus ferme à tout rapprochement avec Odile, qu'il accusa de trahison. La jeune femme considéra que ce n'était pas à elle de faire le premier pas, même si elle connaissait parfois des moments douloureux pendant lesquels elle pensait à Victor dans les termes les plus doux.

Lucie et Marc étaient donc dans une impasse. Une fois de plus, Mia et Maria allaient les en sortir.

8.

En compilant des millions d'histoires de couples, Mia et Maria avaient fini par dessiner quelques dizaines de modèles de vie à deux. Leur construction était documentée et précise. À partir de ces résultats, Lucie et Marc fondèrent un site Internet et écrivirent un livre sur le sujet. Le succès fut immédiat et très lucratif. Les gens qui les suivaient comprirent rapidement qu'il s'agissait de travaux scientifiques, appuyés sur l'intelligence artificielle, et non pas de commentaires ou de prédictions de pacotille émises par des astrologues improvisés, dont certains lecteurs de magazines raffolaient.

Il n'y avait pas une infinité de manières de vivre à deux. Mia et Maria avaient élaboré les schémas types d'évolution des couples, y compris au moment de leur dissolution. Toutes les situations connues de vie à deux avaient été répertoriées avec leur mode de fonctionnement. Le problème de la rupture était également étudié. Les séparations faisaient l'objet d'une analyse spécifique, reposant sur l'observation d'une multitude de cas.

Lucie et Marc étaient fiers de leur réussite. Les clients se précipitaient sur leur commerce. N'importe quel ménage pouvait les interroger pour identifier la trajectoire sur laquelle il se trouvait. Les intéressés pouvaient ainsi mieux maîtriser le fonctionnement de leur foyer. Il leur revenait de changer de modèle si celui qu'ils avaient adopté ne leur convenait plus.

Pour certains détracteurs de Lucie et Marc, la gestion d'un couple devenait proche de la conduite d'une automobile. Si l'on avait la notice du constructeur, il n'y avait aucune raison que la vie à deux se passe mal. En cas de défaillances répétées, on pouvait toujours acheter une autre voiture.

Le degré de sophistication des travaux était tel que la démarche était réflexive : les intéressés pouvaient consulter Mia et Maria, à condition que leur situation alimente leurs algorithmes en retour. Ces couples entraient de ce fait dans une nouvelle sous-catégorie : ceux qui avaient la lucidité de vouloir maîtriser les mécanismes de leur relation avec l'aide

de l'intelligence artificielle. Pour autant, ceux-ci n'étaient pas forcément assurés d'une vie maritale plus heureuse que les autres. Ils n'étaient pas à l'abri d'un élément de surprise.

Pour revenir à Odile et Victor, Mia et Maria émirent un avis d'alerte à l'été 2029. La période « post-brouille » de leur union avait beaucoup trop duré. Odile avait déménagé à la capitale. Son nom commençait à être connu dans le milieu du mannequinat et du cinéma. Désormais, elle menait une vie brillante. Quant à Victor, il était trop orgueilleux pour prendre l'initiative d'un rapprochement avec son amoureuse.

Si Lucie et Marc voulaient assumer leurs obligations contractuelles – les contrats avaient été reconduits à intervalles réguliers –, il était indispensable que les deux intéressés se rabibochent. Ayant consulté leurs algorithmes, Mia et Maria montrèrent que des situations de réconciliation étaient rares, mais existaient. Elles nécessitaient un élément incontournable : il fallait que quelque chose de dramatique se passe pour les membres du couple, pour que l'un s'inquiète pour l'autre.

À ce moment-là, Victor menait une vie morne et morose. Son quotidien baignait dans une atmosphère de lassitude et d'amertume. La sagesse aurait voulu qu'il comprenne que sa relation avec Odile était définitivement rompue. C'était le discours de ses rares amis. Malgré tout, son cœur et ses sentiments dominaient sa raison : chaque jour, un lieu, une silhouette, une réflexion suscitait le visage de son amoureuse dans sa tête. Certes, cette apparition s'éteignait rapidement, mais elle revenait avec insistance.

Lucie, suivant les recommandations de ses ordinateurs, décida de bousculer cette vie terne.

Un élément était sûr : ni Victor, ni Odile ne ferait le premier pas. Lucie n'ignorait pas que, pour sauver des couples en détresse, il leur était souvent nécessaire de faire intervenir un tiers. On ne pouvait pas demander ce service aux membres de la famille de l'un ou de l'autre. Victor était en froid avec son père, et les parents d'Odile étaient aux abonnés absents, exilés sur une île lointaine.

Il fallait donc compter sur une personne inconnue. Lucie et Marc savaient que la vie quotidienne était un vaste théâtre où s'agitaient des milliers d'individus, y compris les plus louches. Leurs scénarios exigeaient souvent des intervenants externes. Pour cela, ils entretenaient des relations dans tous les milieux et disposaient ainsi d'un vivier très large de profils, dans lequel ils puisaient en fonction des missions à assurer.

Léon était la figure idéale du mauvais garçon. À 22 ans, il avait la mine patibulaire qui convenait parfaitement à l'emploi que Lucie lui destinait. Sa tignasse, son regard noir, son visage infesté de pilosité inspiraient la crainte. Il vivotait de petits travaux plus ou moins avouables. C'était un ancien loubard que Lucie avait sauvé de la prison. Il serait un excellent perturbateur du couple Odile-Victor. Lorsque Lucie lui exposa le deal qu'elle avait en tête, il commença par refuser. L'univers de Léon, c'était la rue, le vol à la tire, la castagne. Quand Lucie lui parla d'une histoire d'amour, il ne sut pas qu'en penser, mais vu le salaire proposé, il n'était plus envisageable de faire la fine bouche.

Dans le scénario mijoté par Lucie, il fallait que Victor soit assez bousculé pour sortir de son confort quotidien. Il fut convenu de lui mettre la pression sous la forme d'un chantage qui l'obligerait à reprendre contact avec Odile.

Tout d'abord, Léon devait lui poster un mail anonyme et menaçant. Enfin... un message de la main de Lucie, puisque le niveau scolaire de Léon n'en faisait pas un bon rédacteur de textes.

Perdu dans sa morosité quotidienne, Victor se languissait. Odile lui manquait, il avait de plus en plus de mal à s'en tenir à sa résolution initiale : ne pas faire le premier pas. Imperceptiblement, insidieusement, des stratégies de réconciliation commençaient à se dessiner dans son esprit. C'est en rentrant dans son appartement, après un dîner chez ses parents, que Victor trouva le mail de Léon sur sa messagerie électronique. Le rédacteur affirmait qu'il savait tout de son histoire de chômeur et de sa liaison chaotique avec Odile. Il exigeait une somme de dix mille euros, faute de quoi il révélerait à son amoureuse la totalité de ses ruses. Le texte s'achevait ainsi :

« Tu es un imposteur, Victor. Tu diriges une start-up sans avoir la

moindre compétence dans le numérique. De plus, tu es un journaliste au chômage, ce que tu n'as jamais eu le courage d'annoncer à Odile. Tu dois payer pour tous tes mensonges. À défaut, je m'occuperai d'informer convenablement ta petite fiancée. »

Victor resta un instant médusé par sa lecture. Il avait tout envisagé, mais sûrement pas d'être espionné et de faire l'objet d'un chantage. Son état de « sans emploi », il l'avait un peu oublié ; voici qu'il lui revenait en pleine figure, assorti d'une menace, dans un message anonyme provocant ! À lui, un paisible citoyen ! Il eut du mal à digérer l'évènement. Un verre d'alcool s'imposait, voire plusieurs.

La situation était grave. Victor resta un long moment prostré sur le divan de son salon. Dehors, des milliers de lumières pullulaient dans la nuit tombée. Son esprit imaginait des hommes coulant des soirées agréables dans la chaleur de leur foyer, alors que lui – pourquoi lui ? – avait regagné son logis où l'attendait un odieux message.

Odile le lui avait souvent dit : il était comme un chat froussard, sursautant au moindre bruit anormal. Il n'aimait pas cette comparaison. Cette fois-ci, il allait faire front ! Il n'avait aucune raison d'être angoissé. À la réflexion, il n'avait pas de crainte, pour un bon motif : le « corbeau » n'avait pas tort. Sa vie reposait sur des mensonges, et pas n'importe lesquels. Des mensonges d'envergure.

Malgré sa peur, il décida de prendre le temps d'examiner les diverses pistes de réponses envisageables.

Laisser le rédacteur mettre sa menace à exécution, c'est-à-dire informer Odile de ses entourloupes, lui parut exclu. Il ne doutait pas que l'homme ou la femme passe à l'action, puisqu'il ou elle avait l'air de connaître parfaitement Odile. Cette éventualité présentait un inconvénient majeur pour Victor : elle réduisait à néant et définitivement la possibilité de se réconcilier avec celle qui n'admettrait jamais d'avoir été trompée, et par un chômeur, en plus. Au fond de lui-même, il n'avait jamais abandonné l'idée qu'ils puissent s'aimer à nouveau.

La deuxième façon de réagir au message anonyme, c'était de payer le rédacteur. Il ne pouvait en être question, puisqu'il ne disposait pas des

fonds nécessaires. Il n'était pas envisageable non plus de demander de l'aide à ses parents. Son père monterait sur ses grands chevaux, trop heureux de démontrer qu'il avait raison depuis longtemps : selon lui, la relation de son fils avec une danseuse nue ne pouvait que mal se finir.

Il restait à Victor la seule solution sensée. Elle se décomposait en deux temps : déposer plainte à la police contre le messenger mystérieux, et surtout informer lui-même Odile. Il y aurait sûrement une explication orageuse entre les deux anciens amants : Victor dirait qu'il avait été l'objet d'un chantage et avait donc été obligé d'avouer son motif. À partir de là, deux éventualités se présenteraient : Odile pardonnerait les mensonges et leur liaison pourrait reprendre comme avant, ou alors elle éclaterait de colère, et dans ce dernier cas, la suite devenait imprévisible.

Victor avait compté sur une bonne nuit de sommeil pour trancher, mais aux premières lueurs du jour, il était encore éveillé, et dans le même état d'esprit que la veille. Le souvenir de ses grands-parents lui revint en mémoire. Eux travaillaient la terre et vivaient de ses fruits. La nature ne leur mentait pas et ils ne lui mentaient pas non plus. La solution « raisonnable », c'était celle qu'ils auraient choisie s'ils avaient été à sa place. Elle comportait des risques, mais en finir avec ses mensonges, c'était l'option la plus honorable, donc la plus porteuse d'espoir.

Malgré ses réflexions, Victor restait tétanisé de peur par le message qu'il avait lu. Il remettait sans cesse l'action au lendemain, comptant sur une intervention divine – ou quelque chose comme ça – qui escamoterait les menaces qu'il avait reçues.

Devant ses atermoiements, Lucie enclencha la vitesse supérieure. Pour conforter la provocation, il fut décidé que Léon téléphonerait à Victor en utilisant une voix contrefaite. Ce ne fut pas tout. Léon, qui aimait le travail bien fait, poursuivit Victor alors qu'il rentrait chez lui, tout en faisant en sorte que la proie ait le sentiment oppressant d'être à la merci du chasseur.

Deux jours plus tard, Victor reçut un second message, dont les termes virulents confirmaient le premier. Cette fois-ci, c'en était trop pour Victor.

Cette atmosphère savamment entretenue par Léon le poussa à mettre en œuvre au plus vite la solution qu'il avait prévue. Lucie retira alors Léon du jeu à trois.

Victor fit donc la connaissance du commandant de police Roméo Saccage quand il vint déposer plainte contre l'auteur de lettres anonymes. Lorsqu'il franchit la porte du commissariat, il fut surpris par le fourmillement d'hommes et de femmes qui animait les travées de l'endroit. Il eut le pressentiment que sa « petite » affaire ne retiendrait pas l'attention des silhouettes qui déambulaient à grandes enjambées devant lui, revolver à la hanche.

Après plus d'une demi-heure d'attente, il fut enfin reçu par le commandant Saccage. Le fonctionnaire était un grand gaillard blond, qui n'afficha pas un intérêt palpitant pour l'exposé de Victor. Il lui répondit sur un ton presque paternel :

— Monsieur, nous enregistrons votre plainte, mais sachez qu'une lettre anonyme n'est pas un délit en soi. Dans votre cas, nous sommes plutôt près d'une tentative d'extorsion de fonds. Ceci étant, j'ai l'impression que toute cette histoire repose sur une dispute entre amoureux, que je vous conseille de surmonter au plus vite.

En clair, le commandant Saccage considérait qu'il avait des choses plus sérieuses à faire qu'intervenir dans des affaires sentimentales. Il dissuada ainsi Victor de poursuivre la piste policière pour retrouver son « corbeau ».

Il lui restait à activer le second volet de sa stratégie : affronter Odile. Il s'y résigna.

Il lui sembla habile de choisir avec soin le lieu où se déroulerait la conversation. Il se décida pour les bords romantiques d'un petit lac, où le couple aimait se promener dans les premiers temps de leur liaison.

Victor respira longuement avant de transmettre par mail sa proposition de rencontre à son « ex » (qu'il avait du mal à considérer ainsi). Dans son texte, il se fit humble, invoquant un évènement grave qui requerrait son aide. De son côté, Odile – sans se l'avouer – espérait un tel appel.

Alors que la situation lui semblait bloquée depuis plusieurs mois, une ouverture se présentait enfin. Elle s'empressa de répondre positivement, sans s'attarder sur les motivations de Victor.

En ce début d'automne, Victor et Odile se retrouvèrent sur un banc public le long des flots de « leur » lac, qui clapotaient gentiment à leurs pieds. Devant eux, le soleil illuminait des collines verdoyantes. Au loin, des animaux fermiers rumaient leur pitance à l'ombre des chênes. Des promeneurs, sac au dos, arpentaient la campagne.

9.

Il y avait, au fin fond des algorithmes de Mia et Maria, une règle incontournable qui s'imposait dans tous les cas de figure : un accommodement entre amants séparés était possible lorsque les deux intéressés avaient un « passif équivalent », c'est-à-dire des reproches à se faire d'importance à peu près égale.

Ce 28 septembre, Victor et Odile se faisaient face, devant un paysage lacustre où ils s'étaient si souvent réfugiés. L'atmosphère était encore humide, une légère nuée planait sur l'eau, des criaillements de volatiles déchiraient le silence.

Victor eut l'impression de s'être trompé : la quiétude d'un tel environnement n'était sans doute pas propice à la dispute de ménage qu'il pressentait. Odile, le cou entouré d'une vaste écharpe, frissonnait. L'un et l'autre, empruntés dans leurs gestes, étaient incapables d'ouvrir les bras à leur partenaire.

Victor, ayant initié la rencontre, se sentit en devoir de lancer le dialogue. Il avait longuement réfléchi à son entame, pour conclure qu'il fallait aller droit au but. Il dut faire un effort colossal sur lui-même pour fixer son regard sur celui d'Odile :

— Odile, je suis un journaliste au chômage.

Le premier pas – le plus rude – ayant été effectué, Victor avoua tout de ses mensonges à la jeune femme, depuis le moment où il avait été licencié de *Sport-news* jusqu'à l'odieux chantage dont il était l'objet. Il aurait voulu être convaincant, mais son débit maladroit hachait son discours. Ses épaules se crispaient, sa voix s'étranglait, ses bras s'agitaient dans le vide.

Un long silence prolongea son plaidoyer. Les dés étaient jetés. Il se sentait dans la peau du condamné attendant son verdict.

Odile le surprit par son calme. Elle se leva du banc, fit quelques pas, les mains enfoncées dans les poches de son caban, et se retourna

subitement pour faire face à son ex-amoureux :

— Tu m’as donc menti, Victor. Depuis le début.

— C’est vrai, Odile. Et crois-moi, je n’en suis pas très fier.

Alors, prise d’un éclair de lucidité, elle se livra à une longue confession. Elle ne lui avait jamais parlé comme elle allait le faire.

— Le mensonge fait partie de la vie, et de la nôtre en particulier, Victor. La vérité est souvent blessante, voire pire. Tous les amants qui se sont juré de tout se dire ne sont que des gamins qui ont joué avec une boîte d’allumettes. Un jour ou l’autre, ils se sont brûlés.

Il ne l’avait jamais entretendue s’exprimer avec une telle hauteur de vue.

— Je t’ai trompé, Victor. Plusieurs fois.

Elle reconnut avoir dansé, dans le plus simple appareil, alors qu’il le lui avait interdit. Plus grave, elle avait multiplié les liaisons. Cependant, à travers chaque rencontre, elle jura que c’était le visage de Victor qui resurgissait dans sa vie quotidienne. Par orgueil, elle n’avait fait aucun effort de rapprochement avec lui.

Les « amoureux » n’osaient plus se regarder. Une bataille de canards affamés brisa leur silence.

— Ce n’est pas tout, avoua Odile dans un souffle.

Après des hésitations, elle pensa que c’était le moment ou jamais de vider son sac. Elle ne pouvait plus garder de non-dits par-devers elle. Elle bafouilla sous le coup de l’émotion, mais elle finit par reconnaître qu’au moment où ils parlaient, elle était sous la coupe d’un autre homme, qui exigeait un mariage dont elle ne voulait pas. Victor accusa le coup :

— Odile ! Tu ne peux pas faire ça !

— Ne t’inquiète pas, je ne le ferai pas, mais je dois trouver un moyen pour que ce type me fiche la paix !

Victor agita l'idée d'une explication musclée avec le prétendant d'Odile, mais il n'en avait pas vraiment le courage ; en outre, elle lui aurait demandé de se mêler de ses affaires.

Finalement, Victor se sentait soulagé d'avoir reconnu ses propres torts : quoi qu'il arrive, il avait fait ce qu'il pensait devoir faire, en conscience. Néanmoins, si l'on pouvait considérer le passé comme soldé, le futur restait en suspens :

— Odile, qu'est-ce qu'on va faire de notre couple ?

Il se rendit tout de suite compte que faire porter sur elle le poids de cette décision était une maladresse. Il devait se ressaisir :

— Écoute, je te propose de réfléchir chacun de notre côté.

— Tu as raison, Victor. Laissons-nous un peu de temps.

Il la raccompagna jusqu'à sa Mini Cooper rouge. Il n'y eut aucun geste entre eux, juste un échange de regards anxieux.

Lucie crut détecter l'obstacle à leur réconciliation. Pour Odile, Victor n'était désormais qu'un chômeur dans une petite ville de province ; il gérait une existence médiocre, limitée par le manque de ressources. Au contraire, à la capitale, Odile menait un train de vie brillant, partagé entre un cabaret bien fréquenté, des séances photo pour des magazines de luxe et quelques apparitions cinématographiques. Certes, elle n'était pas une grande comédienne, mais dans les milieux du spectacle, elle commençait à se faire une place.

Malheureusement, Lucie dut déchanter. La petitesse de l'existence matérielle de Victor n'était pas le seul obstacle à la réunion des deux amoureux. La « menace » de mariage qui planait sur Odile était plus sérieuse que prévu.

L'homme en question s'appelait Roger Stepanov. C'était un jeune acteur brillant que l'on disait prometteur. Odile avait fait sa connaissance trois mois plutôt, au bord de la Méditerranée, dans une crique romantique. Le

soleil, le sable et les vagues avaient opéré leur magie. Entre deux scènes du film qu'ils tournaient à ce moment-là, les deux « néo-amoureux » ne s'étaient plus quittés. Leur enivrement avait atteint une telle intensité qu'ils s'étaient promis le mariage.

De retour chez elle, Odile était également revenue de son imprudence. Son engagement avec Roger Stepanov lui avait paru subitement être l'effet de son tempérament fantasque et d'un moment d'égarement. Elle était piégée, incapable de renier son accord.

Pendant son entrevue avec Victor, elle ne s'était pas sentie en mesure de lui reprocher quoi que ce soit, puisqu'elle lui avait dissimulé ses amants, et en particulier le beau Roger. C'est cette situation qu'elle exposa à Lucie et Marc, lorsqu'ils la rencontrèrent en espérant la pousser dans les bras de Victor.

Devant cet imbroglio, Marc décida d'un rendez-vous d'homme à homme. L'entretien eut lieu avec le futur ex-fiancé d'Odile dans les bureaux de l'imprésario de Roger Stepanov. L'acteur parut d'emblée fortement antipathique à Marc : il avait tout du prétentieux, fier de ses capacités de séduction. Son profil sportif, son regard métallique déchaînaient des bataillons de starlettes qui se pressaient autour de lui à chacun de ses déplacements. Marc trouva qu'il se démenait comme un damné pour rappeler l'allure d'Alain Delon au meilleur de sa forme.

— Monsieur Stepanov, je suis venu vous parler d'Odile, la jeune femme que vous avez charmée, il a quelques semaines.

L'homme se tordit d'un rire sardonique :

— Ha ! Ha ! Ha ! Elle a sûrement évité de vous dire qu'elle s'est donné beaucoup de mal pour me séduire !

— Monsieur Stepanov, dans un moment de faiblesse, elle vous a laissé entendre que...

— Qu'elle voulait se marier avec moi... Figurez-vous, mon ami, que je suis tout à fait d'accord. Je suis désolé, mais vous arrivez un peu tard.

Roger Stepanov regardait Marc d'un air hautement méprisant. Comment

cet individu bedonnant avec un look de Français moyen pouvait-il avoir des vues sur une fille aussi brillante qu'Odile ?

— Vous vous méprenez. Je ne viens pas plaider ma cause, monsieur Stepanov, mais celle d'un homme dont elle est sincèrement éprise !

— Donc... pour vous, Odile et moi nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre !

— Je ne le pense pas, monsieur ! Odile est une jeune femme influençable...

— Et vous imaginez que je l'ai influencée ! Vous êtes impayable, mon brave.

Roger Stepanov se redressa soudainement sur son siège. Ses traits se durcirent ; il quitta le ton railleur qu'il avait cru bon d'adopter au début de l'entretien.

— 50 000 euros !

Un silence lourd suivit son exigence :

— Je suis d'accord, répliqua Marc, à condition que personne n'apprenne votre projet de mariage bidon !

Odile fut tenue au courant du résultat de la négociation, qu'elle attendait fiévreusement.

Elle en fut soulagée, mais elle était aussi honteuse, consciente de s'être mise dans une situation impossible avec Stepanov. Pour ne pas accroître son sentiment de culpabilité, Marc ne jugea pas bon de lui communiquer le montant du rachat de sa promesse. La somme exigée était rondelette et difficile à assumer par le couple de Lucie et Marc. Néanmoins, la reprise de la relation entre Odile et Victor était à ce prix.

Malheureusement, un autre obstacle s'éleva encore pour s'opposer à la relance de leur liaison. Victor n'avait plus un sou vaillant. Comme directeur fictif de la start-up *Mia-Maria*, Lucie et Marc lui versaient un

salaire symbolique. Il était exclu qu'il demande de l'aide à son père, qu'il ne voyait plus. Et pour parfaire le tableau, il avait abandonné toute recherche sérieuse d'un emploi de journaliste sportif. En un mot, Victor était au bord de la mendicité.

Odile n'accepterait jamais de reconstituer un couple dans ces conditions. Elle bénéficiait d'un train de vie aisé à la capitale et n'avait aucune intention d'y renoncer. Dépensière, insouciante, elle ne se satisferait pas d'être la compagne d'un traine-savate.

L'avis de Maria confirma ce diagnostic. Lorsque les membres d'un ménage à deux avaient des revenus très inégaux, la relation durait peu, surtout si la femme était plus riche que l'homme. Les préjugés avaient la vie dure. Quand une brouille intervenait dans un tel couple, il était très rare d'assister à une renaissance de la passion. D'après les fichiers de la machine à intelligence artificielle, on pouvait même dire que c'était exceptionnel. C'est ce qu'affirmait Maria. Avec un cynisme né de l'expérience, l'ordinateur avait parfaitement intégré la corrélation entre ampleur des revenus ou du patrimoine, d'une part, et liaison amoureuse, d'autre part.

Lucie en conclut que la seule solution était de transformer Victor pour en faire l'être éblouissant et fortuné qu'attendait Odile. A priori, Marc jugea cette solution impossible, mais il savait que Lucie n'accepterait jamais l'échec de leur mission. Elle avait encore une cartouche à tirer, ce dont elle ne se priva pas.

Dans une autre vie, elle avait fait la connaissance de John Coldwater aux États-Unis. Il avait littéralement « fabriqué » des hommes politiques en transformant de modestes Américains. Son accord ne fut pas long à obtenir pour s'occuper du « cas Victor ». Il s'engagea à faire de l'intéressé un reporter télévisuel populaire, moyennant un stage d'un an dont le coût fit souffrir un peu plus les finances de l'agence *Lucie et Marc*.

Il ne restait plus qu'à convaincre Victor de s'exiler un an à New York, avec au bout de ce délai l'éventualité de retrouver Odile.

La jeune femme avait douché l'espoir né de la conversation autour du lac. Elle s'était laissée influencer par l'ambiance romantique du rendez-

vous accordé à Victor, mais elle était revenue à des ambitions cruellement réalistes en rentrant chez elle. Comme souvent, elle regrettait la spontanéité de son premier geste. Certes, elle aimait Victor, son regard malheureux lors de leur rencontre l'avait peinée. Elle avait eu envie de le réconforter, mais elle n'avait aucune appétence pour sa petite vie médiocre, au fond d'une province anonyme dont elle avait eu beaucoup de mal à s'extraire.

Les mails d'Odile devinrent rares et de plus en plus refroidissant. Victor comprit vite qu'elle avait changé d'attitude et qu'un retour auprès de lui paraissait invraisemblable. Il se réfugia de nouveau dans une existence léthargique.

À ce moment-là, une seule sortie honorable lui sembla possible. Il lui fallait, une bonne fois pour toutes, finir cette histoire avec Odile, qui ne lui avait apporté que des désillusions. C'est dans cet état d'esprit qu'il reprit contact avec Lucie dans le luxueux appartement de la jeune femme.

Engoncé dans un fauteuil de cuir blanc, un verre entre les mains, il hésitait encore une fois sur le message qu'il était venu délivrer :

— Vos ordinateurs ont raison, Lucie, une liaison aussi chaotique et déséquilibrée que la nôtre ne peut pas bien se terminer !

— N'abandonnez pas, Victor, il y a encore un espoir, répliqua Lucie. J'ai une proposition à vous faire. Je vous la fais courte : vous partez un an aux États-Unis, vous serez confié à mon ami Coldwater, qui fera de vous un homme neuf. À votre retour, vous revoyez Odile. Je ne peux pas vous assurer le succès, mais croyez-moi, Coldwater a fait des miracles.

— Un homme neuf ? Vous rigolez, Lucie ! Pourquoi pas Superman, pendant que vous y êtes !

— Victor ! John Coldwater l'a déjà fait à New York ! C'est possible.

Cette avalanche de grandes décisions à prendre, c'était beaucoup pour le tempérament pusillanime de Victor. Objectivement, il sentit qu'il n'avait aucun argument à opposer à la proposition de Lucie. Après tout, mettre plus de distance avec Odile ne pouvait que faciliter la cicatrisation de sa blessure. Loin de ses bases, il pourrait aussi se déconnecter de ses

obsessions.

L'analyse des séparations de couples par Maria jetait un doute sur cette conclusion, mais Lucie préféra garder pour elle l'avis de sa machine.

Le 1^{er} décembre 2029, Victor embarqua pour les États-Unis.

10.

Un an plus tard, Lucie attendait Victor à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Elle eut du mal à l'identifier. L'homme avait visiblement pris des cours de musculation, sa silhouette s'était redressée, ses épaules s'étaient élargies, sa démarche était assurée. Sur son visage hâlé et viril, Lucie reconnut le regard bleu pâle de l'ancien Victor, mais ils avaient changé d'expression. L'air ahuri qu'il arborait autrefois s'était effacé ; désormais, ses prunelles étaient devenues des fusils impitoyables pour ses interlocuteurs. Il accueillit Lucie d'un sourire vaste, franc et d'une blancheur lumineuse. Elle pensa qu'il avait dû faire longuement connaissance avec le fauteuil d'un dentiste new-yorkais.

— Salut, Lucie, clama-t-il.

Elle sut immédiatement que son poulain s'était métamorphosé. Un an plus tôt, il se serait incliné cérémonieusement devant elle. Au mieux, il lui aurait serré la main.

— Tu me parais en pleine forme, Victor.

Elle ne trouva pas plus original pour saluer le nouveau Victor. Elle se retint de lui dire qu'il avait changé, pour ne pas prendre risque qu'il se souvienne de l'ancien Victor. Elle se sentit soulagée de la situation : John Coldwater avait fait un excellent travail. À partir d'un employé modeste et effacé, il avait fabriqué un combattant qui allait s'imposer dans n'importe quelle circonstance.

Victor discourut avec enthousiasme sur le plaisir qu'il avait à retrouver son sol natal. Cet homme plutôt taiseux avait appris à exprimer ses émotions, il était presque volubile. Lorsqu'il parlait, il passait souvent ses doigts sur son front pour remettre en place une mèche invisible. Lucie pensa que c'était son seul geste qui trahissait encore une certaine nervosité.

Fière de son poulain, elle prit rendez-vous dans les jours suivants avec un producteur de télévision qui cherchait une nouvelle tête pour présenter un divertissement pendant la tranche de midi. Le jeu était

débile, trouvait-elle, mais là n'était pas la question. Elle avait bien vendu son candidat ; il n'était pas Tom Cruise, mais pas loin. À son arrivée dans les studios de la chaîne, Victor causa un certain émoi parmi la population des assistantes présentes. Il avait été convenu que le nouveau venu passerait plusieurs tests avant qu'une décision soit prise.

Aux États-Unis, il avait suivi des cours de maintien en public. Le coach américain l'avait longuement entraîné à affronter des caméras. Victor avait tout compris de la prestance à adopter : attitude souple, mais ferme, visage souriant et détendu, débit oratoire fluide et facile, sang-froid inébranlable en toutes circonstances. Bref, il débordait de convivialité et de sensualité masculine. Devant les objectifs, il se montra décontracté, brillant et éloquent. Son parler hésitant d'autrefois, haché de « euh... », avait disparu.

Pendant ses tests, les mines admiratives des responsables et personnels techniques en disaient long sur ses capacités. On avait l'impression qu'il était né devant une caméra. Son aisance convainquit facilement la production. La chaîne tenait enfin une nouvelle vedette. Lucie s'empressa d'activer les prestations accessoires : interviews, photos dans les journaux spécialisés, dédicaces... Sa « marchandise » était au point avant Noël.

Victor vivait cette expérience avec curiosité. Il regardait Lucie s'agiter avec fascination, et même une certaine admiration. Contrairement à elle, il ne se sentait pas différent de l'homme qu'il avait été. Il pensait que personne ne pouvait changer une personne en modifiant son apparence. Lucie s'en fichait. Elle se contentait de valoriser l'image qu'il avait acquise aux États-Unis. L'essentiel, pour elle, c'était que son poulain obéisse passivement à ses injonctions.

Victor s'inclinait et acceptait le jeu de Lucie. Pour autant, il n'avait pas perdu de vue son objectif : retrouver Odile.

Lucie programma la rencontre ; elle eut lieu le 31 décembre 2030, pendant la nuit de la Saint-Sylvestre. En ces temps où le capitalisme libéral triomphait plus que jamais, la pauvreté s'était étendue dans le

pays. Plusieurs chaînes de télé, notamment celle qui employait Victor, s'étaient liguées pour organiser un énorme repas caritatif. Les vedettes de tous horizons qui avaient accepté de participer s'acquittèrent d'un « ticket d'entrée » conséquent.

La manifestation fut un grand succès. Des smokings brillants et des robes endiamantées et somptueuses se retrouvèrent autour de nappes blanches richement ornées. Des ventes d'objets rares égayèrent la soirée : on vit même surgir de nulle part des poteries attribuées à Picasso. Les bénéfices furent remis aux principales associations de secours aux nécessiteux. Dans la salle, on applaudit chaleureusement les donateurs. Les discours et les formalités étant achevés, le ballet des serveurs et serveuses, chargés de plateaux et naviguant entre les tables, put débiter.

Il avait été prévu que Victor soit assis aux côtés d'Odile. Lucie avait intrigué auprès des organisateurs pour qu'il en soit ainsi.

Odile était désormais une vedette de cinéma incontournable. Elle apparut éblouissante dans une robe de bal en tulle bleu, au large décolleté. Ses cheveux blonds étaient très longs. Elle avait adopté une coiffure de style bohème, deux mèches torsadées se rejoignaient derrière sa tête. Encadrée par le service d'ordre qui tentait de contenir une horde de photographes empressés, elle eut du mal à parvenir jusqu'à la table où l'attendait Victor.

Quand Odile s'avança vers lui, Victor encaissa un véritable coup de poing en pleine poitrine. Elle était d'une beauté lumineuse, à couper le souffle. Il eut l'impression de ne plus savoir respirer lorsqu'il se leva pour l'accueillir. À partir de cet instant précis, on put dire que les deux ex-amants qui allaient le redevenir ne se quittèrent plus des yeux.

Les premiers mots furent difficiles à échanger. Indifférents à l'agitation qui les entourait, ils se regardaient avec fascination. Victor qui avait tant rêvé de ce moment fit un effort considérable pour lui adresser la parole :

— Odile, tu es merveilleuse !

La réplique la troubla. En une seconde, elle oublia toutes ses réticences

envers l'ancien Victor. L'homme qui la dévorait des yeux avait une classe folle. Sa réussite à la télévision lui conférait une aura supplémentaire. L'épreuve de l'éloignement qu'ils avaient subi rendait compliqués et délicieux les premiers échanges : ils se redécouvraient. C'est Odile qui déverrouilla la conversation :

— Victor ! Je te propose de laisser le passé là où il est. Raconte-moi plutôt tes projets.

Victor se sentit libéré : il put expliquer sa nouvelle situation et les espoirs qu'elle suscitait. Comme il avait en tête de ne pas trop parler de lui, il s'empressa d'interroger Odile sur ses ambitions. De fil en aiguille, les deux amoureux s'émerveillèrent. En fin de soirée, le moment de la séparation ne fut pas douloureux. Victor se montra galant. Il fut convenu d'un autre rendez-vous, plus discret.

Odile vivait dans une villa somptueuse, dans un quartier de banlieue où se regroupait le monde des privilégiés. Elle avait pour voisins des vedettes de la finance, de la politique, et bien entendu du show-business... Victor venait y passer la plupart de ses soirées avec elle, lorsqu'ils ne sortaient pas dans quelque manifestation officielle.

Après tant de jours et de nuit pendant lesquels le destin de sa liaison l'avait torturé, Victor se laissait griser par ces moments de bonheur. Odile était partagée entre l'attrait pour sa vie d'artiste, qui la comblait, et le soulagement d'avoir retrouvé l'homme qu'elle aimait vraiment.

Très vite, il fut question de l'installation de Victor sous le toit d'Odile. Au 1^{er} avril 2031, Victor posa ses valises dans le hall d'entrée, tout en marqueterie de marbre. Un vaste miroir le surprit ; il y vit un type de bonne allure, mais étonné d'être là. Il n'aurait jamais imaginé vivre dans un tel luxe. Lorsqu'un domestique s'empara de ses bagages, il crut jouer une scène de feuilleton californien.

— Victor, enfin ! clama la maîtresse de maison qui s'empressa à sa rencontre.

Odile l'accueillit dans un déshabillé de satin mauve orné de dentelles,

dans lequel elle se sentait craquante.

Pendant les premières semaines, Lucie suivait les évolutions du couple avec attention. D'expérience, elle savait que le bonheur conjugal était une denrée qui se consommait et se consumait vite, plus vite qu'on ne le voulait. Une première alerte fut la dégradation de l'audience de l'émission animée par Victor. Le public, lassé des mêmes décors, des mêmes têtes, des mêmes questions, se détourna de ce jeu au profit d'autres divertissements. Dans le monde des médias, une telle désaffection n'était pas tolérable. Le programme fut arrêté au mois de juin par la direction de la chaîne.

11.

Victor se trouvait désormais privé de vedettariat, mais il ne se sentait pas puni pour autant, puisqu'il vivait enfin auprès d'Odile.

Les premières semaines furent idylliques. Lorsque Odile sortait pour honorer ses obligations médiatiques, Victor retrouvait Fred. Ce dernier était l'un des techniciens attachés à l'émission qu'animait Victor. Ils s'étaient liés d'amitié dans les couloirs des studios. Fred était un type simple, un peu baba cool, qui ne prenait rien au sérieux. On avait l'impression qu'il vivait au jour le jour sans que rien ni personne ne l'inquiète. Victor appréciait sa placidité, et sa façon de dire à tout propos :

— Laisse couler, Victor !

Après une période d'euphorie, ce dernier dut affronter les premières manifestations d'impatience d'Odile. Elle était réclamée de toutes parts : cinéma, télévision, photos... Pamela, la fidèle secrétaire d'Odile, jonglait avec les dates et les rendez-vous qui offraient peu de place aux soirées à deux. Celles-ci devenaient de moins en moins nombreuses. Victor commençait à s'agacer du manque d'attention de sa compagne. Il lui arrivait d'entrer dans des bouderies d'adolescent, qu'Odile savait soulager. Parfois, Victor consentait à une brève apparition publique au bras d'Odile. Alors, la *jet-society* louait le brio du couple.

Victor n'avait pas d'occupation précise, si ce n'était de servir les demandes, voire les caprices, de sa bien-aimée. Fasciné par l'opulence qui l'entourait, il se distingua bientôt par son aptitude à ne rien faire de constructif et à se laisser vivre. Il fit mine de s'accommoder de la fin de l'émission qui l'avait rendu célèbre :

— Ils ne me veulent plus, ça tombe bien : moi non plus, je ne les veux plus.

Au mois d'octobre 2031, il avait perdu toute lucidité. Il était passé à une satisfaction béate, se pavanant dans la vie de luxe qui lui était offerte. Il sombrait avec jubilation dans une oisiveté paresseuse. Jamais il n'avait connu un tel plaisir de vivre. Parfois, Lucie lui rendait visite. Certes, elle

était fière d'avoir rempli son contrat : la liaison entre les deux amants perdurait. Toutefois, après avoir consulté Maria, elle savait que les couples dont les membres s'étaient hissés au faîte de la société étaient particulièrement fragiles. Maria pronostiquait une fin tragique.

Victor oublia peu à peu ses origines. Lorsqu'il sortait avec Odile, il était reconnu par les admirateurs de son ancienne émission. Le succès de ses apparitions publiques lui monta à la tête. Ses longues périodes d'oisiveté se multipliaient. La plupart de ses soirées furent bientôt consacrées à des parties de poker. Ses partenaires de jeu se recrutaient dans l'entourage d'Odile, qui ne manquait pas de pique-assiettes. Il se laissa étourdir par l'argent facile.

Odile, submergée par ses occupations de star, ne prêta pas attention à l'évolution de son amant. Il arriva même qu'elle se félicite de le voir se distraire. Elle ne suivait pas les dépenses inconsidérées de Victor, qui s'était approprié sa carte bancaire. Elle ne s'inquiétait pas, puisqu'elle-même achetait sans compter. Vers le mois de juillet 2031, Pamela réussit à attirer la vigilance de la vedette sur l'extravagant découvert financier de Victor, ainsi que sur son train de vie imprudent.

L'explication incontournable eut lieu dans la villa d'été dont Odile avait fait l'acquisition, sur les hauteurs de l'Estérel. Victor avait racheté un voilier vainqueur d'une course en solitaire, avec un argent qui ne lui appartenait pas. Comme d'habitude. Ce jour-là, le 14 août 2031, Odile, qui venait de laisser échapper un rôle à sa mesure, se trouvait d'une humeur particulièrement hargneuse.

La canicule et la sécheresse dévastaient les paysages provençaux. Odile maudissait son amant ; il lui avait conseillé ce lieu qu'il avait jugé « idyllique » pour construire leur havre de repos. Il n'avait rien compris. En 2031, quand on avait les moyens, c'était en Bretagne qu'il fallait se réfugier. Des îles étaient à vendre dans le golfe du Morbihan. Pourquoi s'était-elle laissée convaincre de bâtir dans le Midi ? En plus, voilà qu'il s'était entiché d'un vieux rafiot qu'il serait bien incapable de maîtriser sur les flots.

— Victor, ça suffit ! Tu te rends compte de ce que tu fais ? Ça s'appelle « n'importe quoi » ! Tu fais n'importe quoi, c'est-à-dire rien, à part jeter

mon argent par les fenêtres ! Ça ne peut plus durer !

Victor resta ébahi devant la virulence de l'attaque. Il avait oublié depuis longtemps qu'Odile en était capable ! Il ne comprit pas tout de suite que le vase venait de déborder d'une goutte superflue. Deux mois plus tôt, l'actrice avait achevé la tournée de promotion d'un film considéré comme un navrant navet, ce qui l'agaçait au plus haut point.

Pour tout dire, Odile, couverte de louanges par les *people*, n'avait plus l'habitude que la vie se permette de la contrarier. À ce moment-là, elle eut l'impression irritante qu'elle était éjectée de son confort par une main malveillante. Les problèmes s'accumulaient : la chaleur, l'inconséquence de son amant, la nullité de ses dernières prestations... le monde entier se liguaient contre elle, ce qui ne fit qu'activer un peu plus sa rage contre son Victor.

— Victor ! Désormais, tes achats seront gérés par Pamela. C'est elle qui te donnera ton argent de poche et réglera tes factures. Tu devras te conformer à son autorisation avant toute nouvelle dépense !

Victor, stupéfait, n'avait plus de réaction, plus de défense, plus de ligne de conduite honorable. Le pognon facile, l'alcool, la drogue lui avaient mis la tête à l'envers. Il n'écoutait plus personne. Il regarda son amante d'un air béat. On pouvait même se demander s'il avait entendu et intégré les remontrances d'Odile. Il esquissa un geste misérable envers elle, comme s'il voulait la prendre dans ses bras. La belle esquiva l'étreinte et se réfugia dans sa chambre.

Dans les jours suivants, la jeune femme eut l'impression que sa mise au point avait produit de l'effet. Victor se fit plus discret. Il se montra plus mesuré qu'à l'ordinaire. On aurait pu croire qu'il avait été effleuré par un soupçon de remords. Un soupçon qui s'estompa vite. Il savait que, à la fin du mois d'août, Odile devait rejoindre la capitale pour honorer un nouveau contrat, et qu'il aurait la maison pour lui seul.

Vautré dans ce qu'il considérait comme « sa » villa de vacances, il attendit patiemment le départ de son amoureuse pour convier une bande d'ivrognes braillards qui lui servaient de copains. À partir de ce moment-là, ce fut le démon des cartes qui occupa ses soirées. Les nuits de poker

se terminaient aux petits matins. Bientôt, perdu dans son addiction au jeu, mais lassé de son entourage immédiat, il prit contact avec des flambeurs professionnels. Ceux-ci, pressentant la bonne affaire, s'invitèrent avec avidité dans les parties qu'il organisait.

Au 15 septembre 2031, il devait une somme colossale à Yvan Borgo. Borgo était un malfrat qui écumait la Côte d'Azur pendant toute la saison estivale, à la recherche d'imbéciles argentés dont il vidait la fortune avec habileté et jouissance. Dans un sursaut de lucidité, Victor commença à considérer la profondeur de l'abîme dans lequel il s'était laissé tomber. Il tenta de plaider un délai de grâce pour le remboursement de sa dette auprès de Borgo. Pamela refusa de payer le truand ; elle se montra inflexible. Cette fois-ci, la fortune d'Odile ne colmaterait pas les brèches. Les nuits folles de la bande s'interrompirent brusquement.

Le 28 septembre au matin, Odile fut réveillée par un coup de téléphone de Pamela. Victor avait été conduit à l'hôpital avec les deux tibias brisés. La jeune femme connut un instant de sidération, ces quelques secondes pendant lesquelles on se demande si l'on a bien entendu ce que l'on vient d'entendre. Lorsqu'elle se reprit, elle oscilla entre colère et inquiétude. Victor pouvait certes se comporter comme un gamin, mais c'était Victor.

La nouvelle fut vite relayée dans la presse à scandales. Les bien-pensants se déchaînèrent contre le mode de vie immoral du couple et le vice dans lequel se complaisait Victor.

Lucie s'attendait à la fin du duo, mais pas de manière aussi brutale. À ce moment-là, espérer une réconciliation lui sembla impossible, même si Maria lui délivra un oracle bizarre : « Ces deux-là ne se quitteront jamais ! »

12.

Dans le monde du cinéma, Odile était devenue une star. Elle s'était imposée dans tous les genres, dans le drame comme dans la comédie. Elle avait trouvé un style en gommant les extravagances de ses débuts. Elle jouait désormais avec une intériorité étonnante pour une femme de trente ans.

Victor n'avait rien compris. Certes, la vie de vedette d'Odile paraissait construite dans le luxe, la facilité, l'oisiveté, la fête permanente. Aux États-Unis, il avait été préparé et motivé pour y participer. Le résultat fut qu'il y avait si bien coopéré qu'il s'y était noyé. Odile, tout en jouissant de cette vie débridée, avait conservé assez de lucidité pour savoir qu'elle la devait à son travail. C'était une bosseuse acharnée. Comme au temps où elle se démenait dans un cabaret de province, elle restait exigeante avec elle-même. Dans de longues séances matinales de musculation et de cardio, elle entretenait son corps, qu'elle considérait comme son instrument. Elle, qui avait quitté l'école trop tôt, avait découvert la lecture et l'art plastique. Contrairement à certaines de ses consœurs, elle revoyait ses propres films avec un esprit critique, cherchant tous les moyens d'améliorer son jeu. Désormais, elle avait assez de recul pour refuser tous les scénarii imbuables qu'on lui présentait parfois.

Après « l'accident » de Victor, les voraces du monde médiatique guettèrent l'effondrement d'Odile, dont ils auraient pu faire leur pitance. Elle fit l'admiration de son entourage en restant stoïque : malgré la pression, la vedette ne se sépara pas officiellement de Victor. Le diagnostic de Maria se trouva confirmé. Odile et Victor venaient d'entrer dans la catégorie des couples mythiques dont le lien résistait au gros temps. Pour le commun des unions maritales, cette relation semblait exister dans un autre monde, faite d'un métal rare ici-bas.

Le tempérament de la jeune femme changea, ou plutôt se révéla. Ils étaient peu nombreux, ceux qui la connaissaient à ce point déterminée. On la savait volage, capricieuse, mais elle avait au fond un réel attachement à Victor, et peut-être plus que ça : une sorte d'identification. Les gens comprirent vite que Victor était une partie cachée d'elle-même.

Les journaux parlèrent de Victor comme d'un négatif masculin d'Odile, c'est-à-dire un être aussi terne qu'elle était brillante.

Quand elle vint voir Victor sur son lit d'hôpital, elle se trouva partagée entre compassion et colère. Les médias avaient tous parié sur la fin du couple entre l'animateur de télé déchu et la vedette de cinéma en pleine gloire. Au moment où elle pénétra dans la chambre de Victor, elle était plutôt prête à leur donner raison. Mais lorsqu'elle croisa le regard hâve et perdu de Victor, elle sentit que leur relation ne pouvait pas en rester là. Il l'accueillit d'un souffle :

— Odile, c'est toi...

Elle eut l'impression que, vaincu par ses propres turpitudes, il avait de lui-même fait une croix sur leur couple. Cette lucidité émut Odile : elle décida de ne pas le quitter. Pour autant, il ne devait pas s'imaginer qu'elle oubliait son comportement.

— Oui, je suis venue, Victor... Comment as-tu pu te mettre dans un état pareil ?

— Je sais, je sais... J'ai commis beaucoup d'erreurs, Odile !

Devant cet homme qui s'était autotransformé en épave alcoolique, elle eut cette phrase qui aurait pu rester célèbre :

— Je te garde, mais je ne peux plus te voir.

Ils eurent une longue conversation. La jeune femme avait encore des sentiments pour Victor. Elle s'escria à ne pas prononcer des mots qui auraient pu faire croire à une envie de rupture, tout en mettant en garde son amant sur les conséquences de ses excès.

À la fin, il fut convenu que Victor vivrait sa convalescence et sa rééducation dans leur villa du Midi qu'il aimait tant. Elle prit à sa charge tous les frais nécessaires. Les médias, déçus de ne pas pouvoir commenter leur séparation, se rattrapèrent en insistant sur la générosité d'Odile. Elle devint l'héroïne, capable de toutes les solidarités malgré les dégénérescences de son compagnon.

Ce qu'Odile n'avait pas jugé bon de dire à Victor, c'est que les soupirants potentiels se pressaient à sa porte. Cependant, elle avait pris ses distances avec sa vie tumultueuse d'avant. Désormais, le seul qui comptait vraiment, c'était Andy. Elle l'avait rencontré dans un festival, en juin 2031. En fait, il s'appelait André, mais il n'aimait pas son prénom et avait éprouvé le besoin de l'américaniser. Andy avait 58 ans, un physique athlétique et charmant, et un job de banquier d'affaires qui le conduisait à parcourir le monde.

Odile ne supportait plus la présence permanente d'un homme. Les nombreux voyages d'Andy l'arrangeaient bien. Maria déclara qu'ils avaient adopté une vie de couple « en pointillé ». Odile appréciait la conversation d'Andy, pleine d'élégance et d'esprit. Malgré ou à cause de son métier, Andy prétendait avoir pris du recul par rapport à l'argent. Il disait, au grand amusement d'Odile, que certains débitaient du jambon, et que lui vendait du fric, ce qui n'était pas fondamentalement différent. Son détachement envers les choses matérielles convenait bien à sa maîtresse. Ils pouvaient avoir une relation paisible, basée sur leurs sentiments, leurs projets, leurs réussites ou leurs échecs.

Odile se sentit un peu coupable d'avoir dissimulé l'existence d'Andy à Victor. Victor ou Andy ? Elle renvoya la résolution de ce dilemme à plus tard. De toute façon, Victor allait partir pour de longues semaines, elle pensait avoir le temps d'éclaircir sa situation amoureuse.

Victor vécut tout l'hiver 2031-2032 couché dans leur propriété de l'Estérel. Dans la région, le climat resta serein pendant plusieurs mois. Tous les jours, l'infirmière poussait son fauteuil sur la terrasse, d'où il passait des après-midi entiers à observer les collines verdoyantes et à réfléchir sur lui-même.

Pendant ces séances d'introspection, le « Victor de jadis », cet homme médiocre, étriqué, insignifiant, se rappelait à lui. Mais il effaçait vite cette vision, il pensait que cette existence minable, il l'avait subie : ce n'était pas lui, c'était un autre individu sans ambition. S'il avait vivoté dans le fond d'une province figée, ce ne pouvait être qu'une erreur due à sa famille engoncée dans un mode de vie traditionnelle sans intérêt.

Le « nouveau Victor » qui avait débarqué dans les bras d'Odile, il ne l'aimait pas beaucoup non plus. Certes, il s'était beaucoup amusé. Il avait bu, fumé, joué... mais ce n'était pas lui non plus. Il se convainquit que ce personnage excessif ne pouvait lui correspondre. Il se trouva même détestable et détesté. La preuve, c'est que tous ses compagnons de débauche avaient disparu. Depuis son « accident », plus personne ne lui rendait visite. Victor en conclut qu'il devait être haï et qu'il l'avait bien mérité.

Et le vrai Victor ? Il s'interrogea et questionna Julia, l'infirmière martiniquaise qui s'était installée à demeure, dans une des chambres de la villa.

— Julia ! Avez-vous toujours voulu être soignante à domicile ?

— J'ai surtout cherché un métier où j'étais utile aux autres, monsieur.

« Utile aux autres »... Il avait déjà repéré ce genre de réponse, il ne savait plus où. Il aimait bien Julia, mais quelle prétention ! Il lui semblait que se sentir utile était le summum de l'arrogance. Une manière de se prendre pour le bon Dieu ou la Sainte Vierge.

« Les autres »... Chaque fois qu'il entendait cette expression, Victor imaginait une sorte de foule aux visages indistincts qui défilait devant lui, avec des mines graves et impersonnelles. Comment pouvait-on avoir envie d'être utile à ces gens qui n'attendaient rien de personne, tout en se dirigeant au pas cadencé vers un but inconnu : la mort ?

Ces réflexions n'aidaient pas beaucoup sa guérison.

Peu à peu, sans avoir l'air d'y toucher, Julia restreignit sa consommation d'alcool, de tabac et de toutes substances nuisibles. Victor retrouvait ainsi un semblant de stabilité mentale avant de se redresser sur ses jambes. Il conçut pour la première fois depuis longtemps l'idée qu'il devait envisager l'avenir. Il était désormais trentenaire, rien n'était fini.

Le positif, pour lui, c'était qu'Odile avait dit qu'elle le « gardait ». Il ne savait pas trop ce qu'il fallait entendre par là, mais elle ne l'avait pas rejeté, ce n'était pas si mal que ça. Le point négatif, c'était qu'il n'avait aucune idée de l'activité à caractère professionnel qui pourrait l'occuper

après sa guérison. Aucune chaîne de télé ne voudrait plus se charger d'un soudard comme lui, c'était évident.

Quant à sa relation amoureuse avec Odile, il n'osait même plus y penser. Depuis sa visite à l'hôpital, elle n'était jamais descendue dans le Midi. Elle ne le prenait plus au téléphone. Seule Julia pouvait, de temps à autre, lui communiquer un bulletin de santé. Victor se décida à lui écrire un long message. Il reconnut tous ses torts et sollicita une nouvelle chance, sans y croire vraiment. Il pensa qu'à la place d'Odile il ne se serait accordé aucun pardon. Son courrier resta sans réponse.

Odile fit néanmoins parvenir à Julia la somme nécessaire pour éponger les dettes de Victor.

En août 2032, Victor recommença à marcher. Les premiers pas furent pénibles, mais il montra de la volonté. Au début du mois de septembre, il se déplaçait lentement, mais de manière autonome, à l'aide d'une canne.

Au moment où Victor se levait enfin de son lit de douleur, Lucie et Marc s'interrogeaient. En décembre 2032, les contrats qu'ils avaient avec Odile et Victor allaient s'achever. Si le tandem n'était pas recomposé à ce moment-là, Victor mettrait certainement fin à la convention. Il était donc de la plus haute importance qu'à cette date le bilan soit positif, c'est-à-dire qu'Odile et Victor constituent toujours un duo bien vivant.

Maria fut de nouveau sollicitée, et elle les rassura. Certes, Odile et Victor étaient devenus le modèle des couples « explosifs », mais pour autant, leur union n'allait pas éclater. Victor étant allé au bout de ses excès, l'ordinateur pronostiquait qu'il reviendrait à la raison. Quant à Odile, elle n'avait pas encore pris position, il semblait à Maria qu'elle attendrait la guérison complète de Victor pour se questionner sur la poursuite du couple. La machine penchait pour un rafistolage des deux. Elle avait analysé pour cela le devenir de plusieurs centaines de cas, à travers le monde, dans lesquels les membres avaient été durement séparés.

Lucie trouvait les conclusions de Maria bien trop optimistes. Un nouveau rabibochage entre Odile et Victor se heurterait à beaucoup de difficultés.

Odile romprait-elle sa relation avec Andy pour reprendre une liaison avec Victor ? C'était peu vraisemblable : comment abandonner un couple brillant pour une histoire avec un homme instable, fragile et à tendance alcoolique ? Depuis l'accident de Victor, Odile avait refusé de lui parler ! Comment espérer une réouverture du dialogue ?

Du côté de Victor, il y avait peu de signes annonçant une intention de rapprochement. Certes, il avait plaidé sa cause dans un long courrier resté sans réponse. Mais Lucie pensait qu'il s'accrochait à Odile à défaut d'un autre avenir. Il avait gâché sa carrière télévisuelle, il n'avait plus d'amis, alors que faire ? Continuer à vivre aux crochets de sa belle semblait le seul chemin envisageable pour lui.

Lucie remuait des idées noires. Si, le 30 décembre, les deux intéressés n'étaient pas officiellement réconciliés, la mission de l'agence Lucie-Marc serait considérée comme un échec et donnerait lieu à des indemnités en faveur des deux ex-amoureux.

Lucie et Marc disposaient encore de trois mois pour trouver une solution. Maria insistait : elle, elle croyait à un avenir pour le duo, mais elle rappelait que les couples « explosifs » ne pouvaient pas fonctionner dans le calme plat. Il leur fallait des drames, des coups, et sans doute des pleurs. En un mot, il était nécessaire quelque chose de grave survienne.

13.

Les deux amants passèrent les fêtes de fin d'année 2032 chacun de leur côté. Victor avait accepté l'offre de Lucie et Marc visant à prolonger leur contrat. Odile avait hésité : elle pensait que leurs services n'avaient plus d'objet, mais elle avait fini par se laisser convaincre par les prestataires.

Victor se sentait perdu. Il n'était pas fier de sa conduite. Certes, Odile était venue à l'hôpital pour s'enquérir de sa santé, mais l'élan amoureux de la jeune femme semblait s'être éteint.

Odile savait que la question de la poursuite de sa liaison avec Victor se posait, mais elle tirait parti de ses obligations de star pour l'esquiver. D'autant plus qu'elle n'avait aucune idée de la réponse à apporter. Victor avait agi comme un gamin idiot, et pourtant, au fond d'elle-même, elle avait encore un véritable attachement pour lui. Sa relation avec Andy lui permettait de ne pas trancher sur l'attitude à adopter, ou plus exactement de se tromper elle-même en feignant d'oublier Victor.

Lorsqu'elle était à Paris, elle vivait dans une villa cossue de banlieue, entretenue par une nombreuse domesticité. Jadis légère et insouciante, elle se préoccupait désormais de ceux qui travaillaient chez elle. L'été 2033 s'annonçait une nouvelle fois particulièrement chaud. Le matin, elle aimait discuter avec son jardinier Georges des plantes qui résisteraient le mieux aux dérèglements du climat. Plus tard, elle élaborait ses menus avec la cuisinière.

De son côté, Victor poursuivait sa rééducation dans leur propriété du Midi. Sa démarche était encore hésitante, mais il se déplaçait sans maintien. Son immobilité forcée l'avait secoué. Il avait mesuré l'ampleur de ses excès passés et en avait conçu une profonde honte. Il disait souvent à son infirmière qu'elle avait affaire au « nouveau Victor ».

Malgré ce calme plat chez les humains, les ordinateurs continuaient à fonctionner. Maria restait obstinément optimiste. Elle avait reçu et intégré de récentes enquêtes américaines. Les données sur l'évolution des couples montraient une modification. Désormais, la probabilité pour

qu'une union « explosive » retrouve vie après une séparation brutale était plus élevée que l'éventualité d'une rupture définitive. Maria attribuait ce changement à l'incertitude de l'avenir économique. Elle émettait l'idée que les membres de ces couples préféraient affronter les crises successives à deux plutôt qu'en solitaires.

Un autre élément incitait Maria à miser sur une reprise du tandem Odile-Victor. D'après ses analyses, le duo Andy-Odile avait peu de chance de durer. Il appartenait certes à la catégorie des couples « en pointillé », mais l'ordinateur avait parfaitement perçu que les périodes d'absence d'Andy s'allongeaient. Tout se passait comme ses moments de présence s'espaçaient.

En août, Odile travaillait chez elle sur un nouveau scénario. Depuis plus de neuf mois, sa relation avec Victor était au point mort. Andy était souvent en voyage, leur histoire était chaotique, mais elle voulait encore y croire.

Le 8 août, elle attendait Andy à l'aéroport ; il revenait d'un long séjour d'affaires à Tokyo. C'est du moins ce qu'il avait annoncé à son amoureuse. Odile, par son expérience et son tempérament extraverti, avait des « antennes sentimentales » très développées, qui l'avaient alertée. Dès ses retrouvailles avec Andy, elle sentit que ses craintes étaient confirmées. Andy avait changé d'attitude.

Une explication orageuse était inévitable. Elle eut lieu dans le grand salon d'Odile, décoré de tableaux d'inspiration maritime. La jeune femme reprocha à Andy ses trop nombreuses absences. L'homme d'affaires s'abrita derrière la morosité économique : il devait « se battre » plus qu'avant pour enlever des marchés à ses féroces concurrents.

— Andy, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu ne me regardes pas comme au début.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que je te regarde !

— Je veux la vérité, Andy ! Est-ce que tu m'aimes encore ? Tu n'es jamais là !

— Odile, tu savais ce qui t'attendait : mes affaires m'appellent aux quatre

coins de la planète !

Odile objecta qu'il avait des salariés à sa disposition, qu'il n'était pas forcément obligé de se déplacer lui-même, ce qui eut pour résultat d'agacer son partenaire :

— Tu ne peux donc pas déléguer ces voyages ?

— Non, mais qu'est-ce que tu crois ? Selon toi, je dois envoyer mon concierge pour négocier au bout du monde !

— Je n'ai pas dit ça, Andy ! Ne me prends pas pour une idiote !

— J'en ai plein le dos de tes soupçons !

— Je ne te soupçonne de rien. Je dis simplement que j'aimerais te voir plus souvent.

— Eh bien, pas moi ! J'en ai marre, de tes reproches ! Arrête de me coller !

À ce moment-là, Odile, qui avait réfréné son tempérament musclé, se laissa déborder par son amertume refoulée et son énergie contenue.

— Arrête de te conduire comme un imbécile, Andy, dis-moi ce qui t'arrive !

— Comment ? Qu'est-ce que t'as dit ?

— Parfaitement, tu te conduis comme le dernier des imbéciles !

Deux heures après cette algarade, Andy avoua à la police que c'était à cet instant précis qu'une claque bruyante était partie de sa main gauche pour envoyer Odile à terre. Sa tête avait frappé un coin de table au passage.

Odile fut hospitalisée grâce à la diligence de ses domestiques. Elle reprit ses esprits trois heures plus tard. Les médecins la rassurèrent sur son état. Malgré tout, elle avait eu peur. Elle n'avait jamais connu la violence physique, ni dans sa famille, ni avec Victor.

Ce dernier, que son infirmière dorlotait toujours dans la villa du Midi, fut alerté par les journaux et les réseaux qu'il consultait après l'heure du petit déjeuner.

Le nouveau Victor était sobre et tenait désormais sur ses deux jambes. Il encaissa la nouvelle comme un rude coup. Il était encore amoureux, mais l'indifférence qu'Odile avait montrée lors de son immobilisation lui faisait craindre que ses sentiments ne soient pas partagés. Quoi qu'il en soit, que l'on touche à Odile au point de l'expédier à l'hôpital lui parut intolérable. C'était une agression contre lui-même.

Il prit la seule décision envisageable en attrapant le premier train pour Paris.

Sur son lit, Odile savait qu'elle avait échappé au pire. Les hommes violents en couple, elle en avait entendu parler, mais elle n'avait jamais imaginé qu'Andy soit l'un d'entre eux. Elle avait eu la peur de sa vie, mais après quelques jours de repos, elle conclut que le geste d'Andy avait au moins un mérite : celui de clore définitivement sa relation avec lui.

L'agresseur vint à son chevet pour s'excuser, bouquet en main. Odile le reçut froidement :

— Maintenant, il faut me dire la vérité, Andy.

— Mais la vérité, c'est que je tiens à toi !

— Au point de m'envoyer à l'hôpital !

— C'est un accident, Odile...

— J'ai dit : la vérité, Andy !

L'homme prit le temps de regarder le ciel d'été qui éclairait la chambre, puis il s'absorba dans la contemplation du parking en contrebas : des ambulances et des camions de pompiers s'emmêlaient, des blouses blanches s'empressaient auprès de formes humaines agrippées à des brancards branlants... Décidément, la vraie vie était compliquée.

Odile s'était tue. Dans le silence de la chambre, il n'entendait que la

respiration oppressée de la jeune femme. Sans se retourner face à elle, il lui asséna ce qu'elle attendait :

— Odile, j'ai rencontré quelqu'un à Tokyo !

Dans l'après-midi, ce fut Victor qui toqua timidement à la porte de la pièce. Avant de prononcer la moindre phrase, les deux ex-amants s'observèrent. Ils ne s'étaient pas adressé la parole depuis de longs mois. Victor était stressé comme à son premier rendez-vous. Les sentiments qu'il croyait enfouis l'assaillaient. Dans sa tête, les mots qu'il avait pourtant préparés se bouscullaient pêle-mêle. C'est Odile qui osa la première réplique :

— Entre, Victor !

— Odile ! Qu'est-ce qui s'est passé !

Odile avait mis de l'ordre dans ses relations amoureuses. Le « grand ménage » auquel elle avait procédé lui avait permis de retrouver un calme qu'elle avait rarement connu.

Elle le rassura Victor sur son état de santé, ce qui constitua une entrée confortable au débat. Victor avait décidé d'une stratégie faite de modestie et de regrets :

— Je me suis conduit comme un crétin, Odile.

Elle confirma. Elle avait devant elle un Victor amaigri, voûté et claudiquant. Elle eut envie de croire que son repentir était sincère. Pour autant, pouvait-elle le reprendre à ses côtés, après avoir jeté son amant le matin même ? Elle n'en savait rien. Elle avait l'impression d'en avoir plus qu'assez de ses problèmes de cœur. Elle voulait que, tous autant qu'ils étaient, les hommes lui foutent la paix, mais à Victor, elle ne pouvait pas dire les choses comme ça.

— J'ai besoin d'un peu de temps, Victor.

— Je comprends, Odile. Je veillerai sur toi.

Compte tenu de son comportement passé, Victor savait qu'il avait tout intérêt à se montrer discret s'il tenait à la récupérer. Le mieux, c'était qu'il se trouve un studio à Paris pour rester en contact, en espérant une amélioration de sa position. Le nouveau Victor avait besoin d'un boulot. S'il ambitionnait de reconstruire son couple, il devait retrouver une situation stable. Odile ne supporterait pas qu'il retombe dans une vie de dépravé oisif et alcoolique.

La presse à scandale avait largement daubé sur ses excès et ses soirées de dévergondé dans le Midi. Il était donc exclu qu'il réapparaisse à la télé, mais il avait conservé un beau talent d'écrivain. Grâce à un copain d'autrefois, il rédigea quelques articles pour les journaux spécialisés. La Coupe du monde de foot de 2034 était dans tous les esprits sportifs. Pendant sa convalescence, il avait eu le loisir de se faire une idée sur la sélection des joueurs français. Son avis était très attendu sur la question.

Le 22 septembre, l'automne était déjà là sur les quais de la Seine. Le début du mois avait été marqué par une canicule à retardement qui avait duré quelques jours. Un orage tempétueux avait clos cet épisode, puis le temps s'était apaisé. La végétation avait souffert du manque d'eau, mais elle s'endormait doucement.

C'est ce jour que choisit Odile pour inviter Victor à la rejoindre chez elle.

Les derniers événements avaient changé la jeune femme. Elle n'avait plus rien de la danseuse de cabaret écervelée et légère qu'elle avait été. Elle avait poursuivi sa réflexion jusqu'au bout : si elle n'avait plus apprécié Victor, elle l'aurait écarté de sa vie depuis longtemps. Puisqu'elle ne l'avait pas fait, c'était qu'elle l'aimait. C'était aussi simple que ça.

Victor n'attendait qu'un signe. Il se propulsa au rendez-vous comme un adolescent amoureux. Avec la même appréhension. Odile lui trouva mauvaise mine et le lui dit : perte de poids, teint bilieux, manque d'assurance... Elle lui conseilla de revoir son alimentation, de se mettre au sport, et de sourire. Victor sentit que le moment n'était plus aux atermoiements : il promit tout et le reste, pourvu qu'elle le garde !

Le 30 septembre, les deux amoureux reçurent Lucie. Ils accueillirent la

love-manager, comme elle se faisait désormais appeler, au mieux de leur forme. Il sembla à Lucie qu'elle avait devant elle un couple heureux qui avait résisté à tous les accrocs de la vie. Ses ordinateurs avaient eu raison de l'inciter à patienter. Elle penserait à les féliciter, non pas parce que les machines étaient sensibles aux honneurs, mais parce que, pour elles, il était important de savoir ce qui marchait et ce qui ne fonctionnait pas, de manière à améliorer leurs algorithmes. Outre Odile et Victor, elles prenaient en charge de plus en plus de cas.

Odile et Victor s'étaient entendus sur un point : ils avaient envie de reconduire le contrat qui les liait à l'agence *Lucie et Marc*. Leurs ordinateurs avaient travaillé à la perfection : ils les avaient parfaitement décrits comme un couple « explosif », c'est-à-dire ce genre d'unions qui résistaient à tout. À ce moment-là, grâce au soutien des machines, ils se sentaient quasiment invincibles.

La convention fut prolongée d'un an, à la satisfaction des parties. Pour autant, leur histoire n'était pas finie.

Le 3 octobre, Odile « convoqua » Victor dans le salon de sa demeure : « Victor, j'ai une proposition d'Hollywood que je ne peux refuser, mais je dois partir aux États-Unis pour un an. »

Victor plongea la tête entre ses mains. À peine s'étaient-ils retrouvés qu'ils allaient être séparés. Un an, c'était une éternité. Il ne l'interrogea même pas sur son projet. Pourtant, le scénario avait plu à Odile : c'était une histoire d'intelligence artificielle qui sauvait l'humanité, dans une ambiance de fin du monde. Le réalisateur avait réuni un casting prestigieux, ce qui avait fini de la motiver.

14.

Victor savait qu'il était inutile d'insister : Odile ne renoncerait pas à son séjour aux États-Unis. Il n'avait pas envie de se disputer avec elle, au risque de rendre leur rupture irréversible. Il caressa un instant l'espoir de l'accompagner.

« Victor, ce ne serait pas raisonnable ! À New York, je travaillerai toute la journée, j'aurai de nombreux déplacements, en un mot : tu seras seul. Plus seul que seul. »

Odile souffrait de s'opposer encore une fois à Victor, mais elle ne pouvait pas laisser s'enfuir l'opportunité de tourner qui lui était offerte. De plus, après toutes les secousses que leur couple avait subies, un an de séparation permettrait d'évaluer la solidité de leur réconciliation.

Victor encaissa durement sa décision, mais il se souvint qu'Odile avait passé l'éponge sur ses excès. Il lui devait bien de s'incliner devant ses envies.

Lucie se pensait tranquille après la prolongation de son contrat avec Odile et Victor. Le départ d'Odile la prit de court. Elle se retourna vers Maria, qui se montra rassurante : Victor et Odile formaient un duo rare. Leur couple fonctionnait de crise en crise et se nourrissait de ces périodes de tension. Selon les informations des machines, peu de personnes pouvaient avancer ainsi, mais c'était possible.

Parfois, Lucie s'interrogeait sur sa propre démarche : n'était-ce pas une folie que d'accorder toute sa confiance à un assemblage de métaux et de matériaux synthétiques qu'on appelait un « ordinateur » ? Pourtant, cet objet avait la vertu de compiler un volume de données qu'aucun esprit humain ne pourrait jamais appréhender. En plus, ses analyses reposaient sur le calcul des probabilités, validé par des générations de mathématiciens, à commencer par le grand Blaise Pascal.

Décidément, il n'y avait aucune raison de mettre en doute les oracles que Mia et Maria délivraient sur leurs écrans.

Pendant l'hiver 2033-2034, Victor resta en hibernation dans la villa parisienne que lui avait laissée Odile. Le notaire de celle-ci continuait à payer les domestiques et l'entretien des murs et des alentours. Une nouvelle fois, Victor se retrouva sans souci matériel, mais seul. Il pensa que, à New York comme à Paris, il serait seul de toute façon. Il errait de pièce en pièce en croisant par moments la femme de chambre ou la gouvernante, qui le regardaient comme on dévisageait une apparition surnaturelle. De nouveau, il avait perdu du poids. Son teint grisonnait. Ses cheveux s'allongeaient sur son cou malingre. Il ne se rasait plus.

Les messages échangés avec Odile étaient assez secs. Il se disait que, pour avoir une chance de la récupérer encore une fois, il ne fallait rien lui reprocher, bien qu'il en mourût d'envie. Il se contentait de lui recommander de prendre soin d'elle. Parfois, il pensait habile de poser quelques jalons pour l'avenir, en l'assurant qu'elle lui manquait. De son côté, Odile sentait qu'il était inutile de lui conter de nombreuses anecdotes, sachant qu'il ne partagerait pas son plaisir.

Ce qui devait arriver survint. Toutes les conditions étaient réunies pour que Victor reprenne la vie de dépravé qui avait été la sienne deux ans plus tôt, dans la villa du Midi. Pendant un temps, il essaya de résister à la tentation. Puis il craqua : il reconstitua des nuits de jeu, de sexe et de saoulerie, avec de nouveaux partenaires. Il recrutait ses invités dans les bas-fonds des fêtes parisiennes, parmi les plus glauques. Au petit matin, la domestique Antonella retrouvait souvent des corps emmêlés sur les fauteuils du salon, au milieu d'un tapis de canettes de bière ou de verres de vin renversés. Victor passait de lit en lit, trahissant sans vergogne les unes et les autres. Parfois, il oubliait qu'il avait promis le même rendez-vous à plusieurs de ses conquêtes, et se trouvait devant une sorte de rencart à plusieurs têtes, ce qui ne lui déplaisait nullement.

Il avait perdu l'envie d'écrire, et donc toutes ses collaborations journalistiques. La Coupe du monde de foot, au mois de juillet, ne l'intéressa pas.

Devant cette situation, Lucie s'inquiéta. Son associé, Marc, suivait d'autres projets, il l'avait laissée seule pour s'occuper d'Odile et Victor.

Du coup, elle se sentait un peu moins efficace dans son travail. Odile avait pardonné l'épisode de vie déréglée que Victor avait menée dans le Midi, mais, cette fois-ci, Lucie pensa que la starlette n'admettrait pas qu'il retombe dans ses erreurs. Maria la rassura encore. D'après l'expérience qu'elle avait tirée de la trajectoire d'autres tandems exceptionnels, Odile et Victor se dirigeaient vers une nouvelle crise qu'il ne fallait surtout pas leur éviter. Pour eux, ces périodes étaient consubstantiellement liées à leurs sentiments réciproques. Des couples célèbres s'étaient trouvés pris dans le même engrenage infernal.

Maria conseilla d'attendre patiemment l'évènement qui allait déclencher une sévère explication entre les deux amants. Les algorithmes prévoient sa survenance imminente.

Le drame se produisit le 6 juillet 2034. Au lever du jour, après une longue nuit de débauche dans la villa, un cri strident s'éleva dans le salon. Victor, qui avait difficilement regagné sa chambre, ne se déplaça pas. Son physique alcoolisé ne répondait plus à sa volonté. Il avait la sensation que sa tête restait solidement enfouie dans son oreiller, au point qu'il lui était impossible de la soulever.

Son esprit embrumé enregistra pourtant l'impression que quelque chose d'anormal venait de se produire. À dix heures, il fut secoué par Antonella, qui lui fit part de l'arrivée de deux policiers qu'elle avait alertés pour une bonne raison : elle avait découvert dans le salon le corps sans vie et ensanglanté d'un homme nu.

Victor se remua laborieusement et accéda au lieu du crime en traînant la savate. Une femme longiligne, au visage sévère, se présenta à lui alors qu'il était encore en recherche d'un peu de lucidité :

— Commissaire Jeanne Jugon ! Je suis accompagnée du lieutenant Nollot, annonça-t-elle en désignant un jeune rouquin qui se cachait derrière la haute taille de sa supérieure.

Victor s'apprêtait à demander à ce couple improbable ce qu'il faisait chez lui, quand son regard tomba sur le corps affalé sur le tapis du salon.

Déjà, un homme en gants bleus s'activait auprès du cadavre, tandis qu'un autre virevoltait autour de lui pour prendre des photos sous tous les angles.

— Vous le connaissez ? interrogea la commissaire.

— Non, pas du tout !

— Si je comprends bien, monsieur, on assassine chez vous des gens que vous ne connaissez pas.

La bouche balbutiante de Victor avait du mal à enchaîner des répliques.

— Euh... monsieur... madame le... la commissaire... Évidemment, dit comme ça, ça peut sembler bizarre, mais je peux tout vous expliquer, monsieur... madame... le... la commissaire.

— J'espère bien ! Je vous attends dans mon bureau, demain, à 11 heures.

Après quelques minutes d'effarement, puis de consternation, l'esprit de Victor parvint à se concentrer sur la réalité, et celle-ci était particulièrement déplaisante : un homme avait été assassiné en pleine nuit, chez lui. Enfin... dans la villa d'Odile, ce qui allait compliquer sérieusement les choses.

Odile fut alertée par les domestiques. La propriétaire des lieux atterrit à Roissy le 7 juillet au matin. Le salon avait été nettoyé avant son arrivée. Odile préféra se réfugier dans la bibliothèque, où elle convoqua Victor d'un ton sans réplique. Elle faisait les cent pas devant son amant, assis, hébété, et complètement débordé par la situation. Fatiguée par son voyage, elle contenait sa colère avec peine :

— Victor ! Je pars travailler un an, je te laisse tout en bon ordre : la villa, le jardin, les domestiques... et huit mois plus tard... JE RETROUVE UN BORDEL INNOMABLE, et accessoirement un mort !

— Odile, je vais t'expliquer !

— Il n'y a rien à expliquer, j'ai tout compris, figure-toi.

— Odile...

— Qui était-ce ?

— Qui...

— Victor ! Je te demande qui était l'homme qui s'est fait assassiner dans ma maison !

Victor remua longuement le peu de pensées claires qui lui restaient encore à l'esprit. En fait, dans ses nuits de débauche, il avait admis que les invités pouvaient convier des copains ou des copines, si bien que les « invités d'invités » étaient souvent plus nombreux que les invités proprement dits.

— Odile... je ne le connaissais pas...

— Tu ne connais pas les gens que tu introduis chez moi ?

— Enfin... je l'ai à peine vu la veille... Je crois qu'il s'appelait Henri quelque chose... Je crois que c'est Jo qui l'a amené...

— Qui est Jo, Victor ?

Jo Hulin était le principal pilier des festivités nocturnes de Victor. Son père était un richissime agent immobilier, spécialisé dans les propriétés de luxe. L'homme assassiné était un cousin de Jo Hulin. Le futur mort avait pris la fâcheuse initiative de courtiser une fille qui ne comptait plus ses amants parmi les invités du soir, au nombre desquels figurait un certain Louis.

La commissaire Jugon comprit rapidement la situation : l'étau se resserra vite autour du dénommé Louis, que chacun décrivait comme un jaloux violent et impulsif. Louis craqua. Il n'avait pas supporté que la jeune femme qu'il convoitait accorde ses sourires et ses faveurs à d'autres. Le sort tomba sur le malheureux cousin de Jo, qui n'était même pas parmi les plus pressés dans l'entourage de l'intéressée. Au début, ça n'avait été qu'une bagarre d'ivrognes, mais Louis avait propulsé à terre son adversaire, qui avait eu la malchance de sentir sa tête heurter un coin de

meuble.

Pendant le temps de l'enquête, Victor resta prostré dans sa chambre comme un gamin pris en faute, mais, cette fois, la bévue était un peu lourde, puisqu'il y avait mort d'homme.

Au milieu de ces événements, Odile était tiraillée par de multiples hésitations. Victor était un irresponsable, ça ne faisait aucun doute. Néanmoins, son tempérament sauvage lui inspirait encore un attrait qu'elle avait du mal à maîtriser. Elle faisait face à une espèce de facétie de ses sentiments : parfois, la détestation côtoyait l'amour. Elle considéra qu'il y avait une priorité : extirper Victor de sa misère physique. Elle l'obligea à se raser, à se coiffer, et même à se laver. Quelques jours plus tard, il avait retrouvé un aspect abordable, mais sûrement pas ses facultés intellectuelles et ses ressources en énergie.

Le matin du 8 août, la porte de la chambre de Victor s'ouvrit à la volée devant une furie : son amoureuse, qui ne l'était plus vraiment à cet instant :

— Victor, je repars ! Tes conneries m'ont fait perdre un mois de travail ! Je reviens en décembre : si Antonella me raconte le moindre écart, c'est fini entre nous.

Pris de vitesse par cette irruption, Victor parut tétanisé, incapable de répliquer. Tout se liguaient contre lui, encore et toujours.

— Odile...

Son prénom, ce fut tout ce qu'il fut en mesure d'expirer.

Odile eut l'impression qu'il n'avait pas intégré ce qu'elle venait de lui asséner, ou bien que la nouvelle était trop douloureuse pour susciter une réaction de sa part. Victor regarda sans un mot son amoureuse le quitter une nouvelle fois.

Lucie s'inquiéta derechef. Elle sentait Odile au bord de la rupture définitive, ce qu'elle comprenait parfaitement. Elle pouvait même se demander, légitimement, comment ce couple avait maintenu son existence jusqu'alors.

Maria restait obstinément positive à travers les écrans de la salle d'ordinateurs. Elle considérait qu'un duo comme celui d'Odile et Victor ne pouvait pas perdurer dans l'eau tiède : un couple hors norme devait vivre des aventures hors norme.

Par ailleurs, après une période de torpeur, Victor retrouva suffisamment de bon sens pour se rendre compte qu'il avait franchi la ligne rouge. Pour Maria, c'était une raison supplémentaire pour pronostiquer la survie du tandem. Pour tous, il ne restait plus qu'à attendre la fin de l'année.

15.

À la rentrée de septembre 2034, Victor décida de remonter la pente. Grâce aux quelques copains qui lui adressaient encore la parole, il trouva quelques piges dans des revues sportives. Il fut même question de lui confier un interview de Zidane. Peu avant Noël, il prit contact avec l'attachée de presse du grand champion.

Les soirées étaient désormais calmes dans la villa d'Odile. La bande de parasites qui s'y était incrustée et enivrée tous les jours s'était évaporée. De toute façon, aucun fêtard ne voulait plus honorer de sa présence une maison où avait eu lieu un crime. Victor, lui-même, évitait de marcher sur le tapis où l'on avait trouvé le corps.

La relation entre Odile et Victor sembla retrouver un peu d'apaisement. Les mails échangés étaient remplis de mots doux et encourageants. Pourtant, Maria ne cessait d'alerter Lucie : « Il va se passer quelque chose, ça devient nécessaire. » L'intelligence artificielle avait théorisé le déroulement de l'existence du couple. Les deux intéressés étaient assis sur une faille tellurique : des secousses périodiques étaient inévitables.

Il était convenu qu'Odile rentre en France le 16 janvier 2035. Victor s'était multiplié, avec l'aide d'Antonella, pour rendre sa maison accueillante. Il l'avait transformée en jardin de roses. Les tapis, les tentures et les décorations des chambres et du salon qui pouvaient rappeler de mauvais souvenirs avaient été changés. Tout respirait le confort et la gaieté, dans l'attente de la nouvelle propriétaire.

Elle revint effectivement à la date prévue, mais pas toute seule. Elle était accompagnée d'un jeune avocat franco-américain, Richard Page, qui venait d'achever ses études à Harvard. Il avait dix ans de moins qu'Odile et en était devenu éperdument amoureux.

Au moment où Victor ouvrit la porte de sa villa à son ex-compagne, le sourire d'accueil qu'il avait préparé s'éteint instantanément. Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre la situation. Derrière Odile suivait la silhouette carrée du nouvel avocat. Odile, mal à l'aise, fit des

présentations embarrassées.

— Victor, Richard ! Richard, Victor !

Victor ne serra pas la main que le nouveau venu lui tendait. Ce dernier le dépassait d'une bonne tête, son visage s'illuminait d'un sourire éclatant et d'un regard bleu ciel enchanteur.

Devant cette vision d'horreur, Victor s'enfuit en courant dans sa chambre, laissant Antonella se débrouiller avec les formalités d'accueil. Une heure plus tard, Odile le rejoignit. Elle retrouva un enfant roulé en boule sur ses couvertures, un coussin serré entre ses bras. Elle, elle avait passé une tenue décontractée pour se reposer des affres du voyage : chemisier rose, jean écorché aux genoux. Bien qu'elle eût pris une mine compassée, ses yeux rayonnaient de bonheur sur son visage bronzé par un séjour récent en Floride. Sa beauté rendait la séparation qui s'annonçait encore plus douloureuse pour Victor, qui n'osait même plus la regarder :

— Écoute, Victor, je suis désolée. Toi et moi, nous resterons liés pour la vie. Mais le temps passe et, aujourd'hui, j'aime Richard !

— Tu comptes le mener au jardin d'enfants ?

— Ne sois pas vulgaire, Victor ! Richard est jeune, ce qui n'empêche pas que nous nous aimions.

Victor se redressa sur ses pieds, un rictus de dégoût aux lèvres. Secouant la tête de dépit, il se dirigea vers un placard, duquel il sortit une vaste valise à roulettes, et commença à la remplir. Odile s'inquiéta de son calme :

— Victor, ne le prends pas comme ça. Tu n'es pas obligé de partir tout de suite.

— Comment faut-il que je le prenne ? Vous attendez mes félicitations ?

— Où vas-tu aller ?

Odile se sentait à la fois déterminée et mal à l'aise. Elle souhaitait mettre un point final à sa liaison avec Victor, une bonne fois pour toutes, mais,

en même temps, elle était en contradiction avec elle-même. Au moment de sa rupture avec Andy, elle s'était promis d'en finir avec les relations superficielles... Mais elle avait rencontré Richard.

Victor n'avait aucune idée quant à son futur abri. À cet instant, la seule chose de sûre dans son esprit, c'était qu'il ne pouvait rester une minute de plus dans cette maison.

Victor se considéra comme viré par Odile et son soupirant – ou, plus exactement, il eut la lucidité de se mettre lui-même à la porte pour ne pas avoir à subir de nouvelles humiliations. Il estimait qu'il en avait encaissé assez. Il se trouva donc de nouveau sur le pavé, avec un petit problème à régler : il n'avait pas un sou en poche. Pendant quelques mois, il avait vécu comme un roi – un roi désargenté, mais un roi, tout de même.

Il se tourna vers le dernier être capable de compatir à son désarroi : Fred Moresco. Depuis leur rencontre sur les plateaux de télévision, Fred avait fidèlement suivi Victor dans ses moments d'ivresse et de jeux et, plus généralement, dans toutes ses extravagances. Lorsqu'il ouvrit sa porte à son ami, il ne lui fallut qu'un instant pour saisir la situation :

— Elle t'a viré, hein ? Ne t'inquiète pas, elles sont toutes pareilles ! Entre et installe-toi !

— Ce sera pour quelques nuits seulement, Fred ! Le temps de me retourner !

— Oui, bien sûr, Victor !

Fred comprenait les choses à demi-mot. C'était une qualité que Victor appréciait, tant il était fatigué de toujours avoir à s'expliquer ou à se justifier. Fred vivait dans un studio exigu à la limite de l'insalubrité. Chez lui, des placards au lavabo, rien ne tenait debout. Victor dut se contenter de son divan en voie de reconstruction.

La question se posait de remonter une nouvelle pente. La décontraction de Fred l'aida à remettre sa vie en ordre. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'il touchait le fond, et il avait toujours réussi à émerger.

En priorité, il devait se rétablir sur le plan financier. Dans le domaine sentimental, on verrait plus tard.

Victor décréta qu'un nouveau point s'imposait. En supposant, ce qui n'était pas gagné, qu'il puisse encore produire quelques articles journalistiques, il ne serait pas tiré d'affaire. Sa situation ne dérangeait pas Fred, qui vivait au jour le jour. Le soir, ce dernier ramenait de nombreuses conquêtes féminines chez lui. L'une d'elles conseilla à Victor d'aller voir « les Suédois ». Selon elle, ils étaient les seuls à pouvoir prêter l'argent dont Victor avait besoin pour s'établir.

Les Suédois ne l'étaient pas tant que ça. C'était un groupe de truands qui se ressemblaient comme des frères : épaules massives, barbes volumineuses, crânes rasés et l'air de féroces vikings affamés. Victor les rencontra dans l'un de leurs QG, un garage désaffecté dans une lointaine banlieue.

Il craignait de s'engager dans une nouvelle aventure. D'après la copine de Fred, les Suédois étaient des types d'abord un peu rugueux, mais ils étaient pacifiques, lorsqu'on ne les menaçait pas. Victor en conclut qu'ils avaient là un trait commun avec les bêtes sauvages.

Victor se présenta dans un hangar proche du délabrement. Il aperçut une demi-douzaine d'olibrius qui s'affairaient autour de leur seul Dieu : leur moto. Il fit un effort surhumain pour affermir sa voix :

— Bonjour, je cherche un responsable !

Dans ce contexte, le mot « responsable » sonna bizarrement à ses oreilles.

Quelqu'un lui désigna leur chef, Gustav, agenouillé devant sa Honda Gold Wing. Il astiquait avec une religiosité appliquée une pièce de son engin qui semblait lui causer souci. Victor dut tousser fortement pour que le motard prenne sa présence en considération. Ses petits yeux, dissimulés derrière la pilosité de son visage, se levèrent en direction de Victor, lequel ne brillait pas par un comportement particulièrement désinvolte. La conversation en vint rapidement aux questions d'argent. D'après la copine de Fred, les Suédois étaient pourris de fric. Ils avaient

pour source de profit la terreur qu'ils faisaient régner dans les bandes du milieu, en choisissant les plus faibles. Avec les grosses pointures, ils se « contentaient » de passer des accords financiers.

Lorsque Victor exprima son besoin de ressources, le regard de Gustav, accroché aux cylindres de son engin, ne cilla pas. Il répondit d'une voix douce :

— 50 000 euros pour deux mois à 20 %. Et il n'y aura pas de pénalités de retard, pour une bonne raison : si tu ne rembourses pas en temps voulu, tu seras incapable de payer quoi que ce soit à qui que ce soit.

Victor fit un pas en arrière. Il sentit que les Suédois avaient une faible considération pour la vie humaine, la sienne en particulier, à laquelle il était attaché.

Il réussit à dire qu'il allait y penser, ce qui eut pour conséquence de faire rire le chef des Suédois :

— Ha ! ha ! ha ! C'est ça, réfléchis, connard !

En quittant le Suédois, Victor conclut que, pour Gustav, le monde se divisait en trois entités : sa bande de gangsters, leurs motos, et les connards. Ça avait l'avantage d'être simple.

Victor se sentait près de la désolation absolue, mais une nouvelle idée lui vint alors qu'il revenait de son expédition chez les Suédois. Un autre moyen de faire rentrer de l'argent existait, et il était à portée de mains. Tous ceux qu'il avait côtoyés reconnaissaient à Victor un talent de chroniqueur séduisant. Par ailleurs, il connaissait Odile depuis leur adolescence. Ces deux faits, apparemment éloignés, il les rapprocha. Le projet se forma vite dans son esprit. Victor s'étonna de ne pas l'avoir conçu plus tôt : Odile était aujourd'hui une star internationale, et il avait tous les éléments en tête pour rédiger sa biographie.

La société occidentale était entrée dans une période de « peoplisation ». Dès qu'une personnalité, de quelque domaine que ce fût, mettait deux sucres dans son café, il fallait que ses supporters soient au courant. Les

réseaux sociaux jouaient un rôle considérable dans cette nouvelle religion. Victor s'en convainquit définitivement : écrire la vie d'Odile Lissenko, c'était sa solution. L'existence de l'icône des médias ne pouvait pas ne pas intéresser le monde de l'édition.

Victor prit le temps de façonner son projet. Les éditeurs se jetteraient sur son manuscrit, c'était une quasi-certitude. Si ça ne marchait pas, il emprunterait la voie et la voix des réseaux sociaux : un site payant consacré à la vedette pourrait lui rapporter des milliers d'euros. Bien sûr, il faudrait l'accord d'Odile – ou pas.

Fred soutint à fond l'initiative de Victor. Il lui fournit des arguments supplémentaires pour l'inciter à s'investir dans l'écriture. Dans le milieu sportif, il était fréquent qu'un type qui n'avait pas percé sur les stades se mette à raconter la vie des champions qu'il n'avait pas été. Par exemple, les remplaçants de l'équipe de France de foot avaient décrit la façon dont les stars du terrain enfilaient leurs chaussettes, et se faisaient payer très cher ce genre d'anecdotes. Dans ces conditions, les petits à-côtés de l'existence d'Odile Lissenko allaient faire un tabac. Tous les producteurs de cinéma qui s'arrachaient la vedette s'empareraient du livre de Victor. L'un d'eux, peut-être, en tirerait un film à la gloire de la célébrité.

Fred conseilla à Victor de ne pas lésiner sur les anecdotes croustillantes, dont le public était friand. Pour que Victor puisse écrire au calme, il soudoya Luigi, le patron de son bistrot préféré, pour qu'il lui trouve un coin tranquille où il pourrait travailler en toute quiétude.

Le projet n'emballa pas les premières maisons d'édition que Victor contacta. La mode était plutôt à la vie des hommes politiques. Il aurait fallu que l'on compte au moins un ministre célèbre parmi les soupirants de passage d'Odile. Finalement, alors qu'il voyait s'effondrer son idée, Victor obtint un contrat avec une nouvelle société franco-suisse : les éditions Olga Capuchet. Après avoir promis de ne rien cacher des amours d'Odile, il reçut un à-valoir qui allait lui permettre de vivoter pendant le temps de l'écriture de la biographie de l'actrice.

Tout bien considéré, Victor était décidé à se passer de l'accord d'Odile. Il pourrait raconter ce qu'il voulait. Après tout, elle l'avait évincé sans ménagement.

Dès les premières pages, il se heurta à une difficulté : il ne pouvait pas parler de la vie d'Odile sans évoquer longuement sa relation avec elle, et donc se mettre lui-même en scène. Par conséquent, il était en train d'écrire son autobiographie aussi bien que celle de la vedette. Il allait devoir rappeler les périodes heureuses du couple Odile-Victor, mais aussi s'expliquer sur des épisodes qui n'étaient pas valorisants pour lui. Pris d'une rage subite, il décida de jouer la carte de la vérité : il raconterait tout. Vraiment tout. Et il arriverait ce qu'il arriverait.

16.

Pendant ce temps, dans l'atelier de Lucie et Marc, les ingénieurs mettaient au point une nouvelle machine à intelligence artificielle, nommée Iago. Iago était le frère de Maria et le fils de Mia. Il avait été conçu dans le même objectif que sa sœur, Maria, et que sa mère, Mia. Le but que poursuivaient Lucie et Marc était toujours d'assurer la survie des unions en voie de cessation.

Iago avait été construit en s'inspirant des deux expériences précédentes. Il apportait une amélioration notable : Mia et Maria avaient opéré une classification des couples, mais, dans leurs schémas, les ruptures temporaires étaient considérées comme des « anomalies de parcours » qu'il convenait de surmonter au plus vite. La probabilité de sortie de ces épisodes de crise était la même quelle que soit la catégorie de couple.

La plus-value de Iago était de fournir une typologie des épisodes de dissolution et de reconstruction éventuelle. Toutes les ruptures n'avaient pas la même chance de déboucher sur une réconciliation. La sociologie des désunions avait donc fait l'objet d'une réflexion. Dans une minorité de cas, les deux intéressés optaient d'un commun accord pour une séparation, momentanée ou définitive. La plupart du temps, ce genre de décision était prise par un seul membre du duo – le quittant –, et subie par l'autre – le quitté. Les chercheurs et concepteurs de Iago estimèrent que le type de scission était fortement déterminé par l'attitude du quitté au moment de la cassure.

Pour être plus précis, ils distinguaient les couples se séparant dans les pleurs du quitté, ceux qui rompaient dans la colère de celui qui restait sur le carreau, et ceux qui mettaient fin à leur relation dans une indifférence glacée. D'après les nombreuses données collectées par Iago, les deux premières catégories de scission étaient celles qui avaient une faible probabilité de conduire à une réconciliation. Le plus souvent, la fragilité morale du quitté était un obstacle rédhibitoire à un nouveau rapprochement.

Iago considéra que la rupture d'Odile et Victor appartenait à la troisième

classe. Le désintéressement soudain dont avait fait preuve Victor avait créé un choc et une incertitude dans l'esprit d'Odile. On aurait dit qu'il était résolu à oublier Odile, qui ne ferait rien pour retrouver son ex-amant.

L'écriture de la bio-auto-graphie du couple Odile-Victor avançait bien. Dans son manuscrit, Victor voulait montrer l'immoralité du comportement d'Odile, mais aussi la faiblesse du sien. Il se reprochait de s'être laissé manœuvrer par la belle, qui avait largement abusé de son affection. Le coup de grâce lui avait été donné par cet Américain à qui il avait ouvert la porte, dans tous les sens de l'expression.

Dès le mois de janvier 2036, la société Olga Capulet disposait d'une première version. La réponse de la spécialiste, après sa première lecture, fut un peu décevante. Victor pensait ne pas avoir épargné Odile, mais l'éditrice n'était pas de cet avis : « Vous êtes beaucoup trop gentil, Victor. C'est de l'eau de rose... »

Pourtant, tout y était : la jeunesse des deux intéressés dans une modeste ville de province, les mensonges et les trahisons de l'un et de l'autre, les périodes de séparation, leurs dépravations respectives, etc. Devant les réticences de madame Capulet, il se remit au travail. Il considéra que l'éditrice avait raison : il avait un peu trop retenu sa plume. C'était comme si le souvenir d'Odile avait triomphé de lui une nouvelle fois.

Au mois d'avril 2036, une seconde version était prête. Certes, il y reconnaissait ses faiblesses et ses défaites, mais, cette fois, il se montrait sans pitié avec son ex-amante : sa frivolité, sa cupidité, son narcissisme, son égoïsme... Tout y passa. Olga Capulet sauta d'enthousiasme sur sa chaise. Elle tenait un scandale, et donc un succès commercial. *Le Couple de l'enfer* fut le titre choisi.

Odile n'avait toujours pas été informée de la parution du livre. Victor savait que cette publication créerait une explosion dans le monde médiatique et littéraire.

Pourtant, au fond de lui, il espérait encore une réconciliation. Il estimait avoir été patient, compréhensif, plutôt bonne pâte, et tous ses efforts

avaient été tournés en dérision. Cette fois, il était décidé à frapper un grand coup. Certes, le roman provoquerait un éclat d'Odile, mais elle arrêterait de le prendre pour un « mou » incapable de combattre les affres de la vie.

Mentalement, il s'était déjà préparé à l'hypothèse qu'Odile, penaude, accepterait la réconciliation après la lecture du livre. Pour Victor, celle-ci aurait lieu sur des bases nouvelles. Il n'était plus question qu'il se mette en quatre pour satisfaire les moindres désirs d'Odile. De « dominé », il deviendrait « dominant ». Dans ce couple, il y avait un rééquilibrage à opérer. Après une phase pendant laquelle son ex-amante s'estimerait outragée, elle réfléchirait, elle comprendrait que les vérités étaient bonnes à dire. Les abcès étant tous crevés, Victor pouvait légitimement penser à un nouveau rapprochement.

Pendant ce temps-là, le tandem Odile-Richard Page ne coulait pas des jours heureux. Pour les adolescents européens, la vie aux États-Unis avait une espèce de pouvoir euphorisant. La vastitude du pays, la géographie pittoresque, la décontraction de ses habitants, l'histoire héroïque de la conquête de l'Ouest... Tout concourait à provoquer dans de jeunes esprits un sentiment de plénitude et d'aventures. Odile s'était laissé bercer par l'illusion d'une liaison brillante, intense et luxueuse. Elle admirait Richard, un avocat doué qui allait de succès en succès vers un grand avenir.

Chez lui, l'argent était une affaire de famille ; son père était un riche pétrolier du Texas. En janvier, le couple Odile-Richard avait fêté le Nouvel An dans la propriété des parents du jeune homme. Elle avait été suffoquée par l'immensité de leur domaine agricole. Elle avait passé des journées entières à le parcourir à cheval en suivant son soupirant.

Quelques mois après son retour en France, Odile avait été atteinte d'une sorte de spleen. Son amant l'avait conquise, puis éblouie. Dans un second temps, elle subissait un phénomène classique : après l'émerveillement, on se frottait les yeux et on se réveillait. Continuellement en voyage entre les États-Unis et la France, l'avocat semblait se prendre pour le roi du monde, et il ne la considérait pas comme une reine du même rang. Dans toutes leurs sorties, il l'utilisait en

tant que décoration. Dans les festivités, il se retirait pour parler de choses sérieuses avec des hommes d'affaires, tandis qu'elle était priée d'amuser les femmes de ces messieurs. Pour Odile, il était surtout le roi des machistes.

Mentalement, dans le creux de ses connexions électroniques, Iago semblait se féliciter. Un couple qui devenait aussi déséquilibré au profit de l'homme ne pouvait qu'échouer ; c'était ce qui arrivait dans des milliers de données dont on l'avait gavé.

La séance de rupture se déroula au mois d'avril 2036. Richard Page revenait fatigué de Londres. Avec une ruse un peu sournoise, elle sentit que le moment du déballage était venu. La conversation fatale eut lieu dans le salon de la villa d'Odile, à l'abri de tous les regards et photographes indiscrets. Comme toutes les discussions douloureuses du monde, elle débuta l'entretien par la tristement célèbre phrase :

— Richard, il faut que je te parle !

L'homme prit un air exaspéré qu'elle n'aimait pas :

— Ah, nous y voilà !

— Oui, nous y voilà, et j'en suis navrée ! J'ai passé avec toi des moments merveilleux, mais je sens que j'arrive au bout du chemin.

Ella avait décidé d'annoncer son verdict d'entrée de jeu, pour être sûre de ne pas reculer.

— Aux États-Unis, tu m'as fait découvrir une nouvelle vie, mais j'ai eu le temps de réaliser que je suis avant tout française. Je sais... ce n'est pas très glamour, mais c'est comme ça !

— Odile ! Les petites Françaises sont très aimées, chez nous...

— Il n'y a pas que ça !

Ses vrais reproches étaient beaucoup plus graves. Dans sa relation avec Richard, elle se sentait progressivement passer au second plan. Au fond d'elle, elle avait envie de rester une femme admirée, classe dans toutes les situations. Elle lui fit savoir qu'elle n'acceptait plus de jouer le rôle

d'un bel ornement.

Richard avait oublié que la vedette de cinéma que le monde des spécialistes adulait, c'était elle. C'était Odile qui donnait de l'éclat et de l'intérêt au couple. Sur les photos, il devait se tenir en retrait.

La réaction de son amant fut assez arrogante :

— Non, mais pour qui tu te prends, Odile ? J'ai tout sacrifié pour toi. Tu as eu ton heure de gloire, mais maintenant, tes films ne font plus un euro d'entrée. Tu n'es plus une vedette, Odile, il va falloir t'y faire !

Qu'on s'attaque à ses prestations professionnelles, c'était la ligne rouge à ne pas franchir, ce que Richard Page venait précisément de faire. Le calme qu'Odile avait cru bon d'adopter en début d'entretien céda d'un seul coup. L'orage qu'elle aurait aimé éviter éclata :

— Espèce de connard ! Tu ne connais rien à ma carrière. Je t'interdis d'en parler. Tu peux faire tes valises.

— Fais attention à ce que tu dis, personne ne m'a jamais traité comme ça ! Tu le regretteras, « chérie »... Après tout, tu as raison, je te laisse avec les gens de ta génération. Enfin, si tu peux encore en séduire quelques-uns...

L'allusion à son âge acheva de la rendre furieuse. Un vase de tulipes vola dans la pièce. En grand sportif, Richard Page l'évita de peu.

Iago l'annonça : lorsque l'un des membres d'un couple prenait l'initiative de rompre avec l'autre, le comportement le plus fréquent du responsable de la scission était de se replier sur lui-même.

C'est exactement ce qui arriva à Odile. Elle rumina longuement sa séparation avec Richard Page. Elle était capable de reconnaître ses torts, mais souvent avec un temps de retard. Ainsi, elle se convainquit que Richard n'était pas loin d'avoir raison. Ses derniers films n'étaient pas de vrais succès. Elle jouait toujours le même type de rôles ; elle ne variait pas beaucoup ses interprétations.

Au début de l'été, elle se résolut à rendre visite à son agent artistique dans les bureaux de celui-ci :

— Charles ! Dis-le moi franchement : je suis finie ?

Charles Blanchard adorait se donner des airs d'autrefois. Il était réputé comme le meilleur connaisseur de l'histoire du cinéma. Ses cheveux blancs frisaient sur son front, il avait tenu à conserver des favoris touffus, comme son père. En soupirant, il assit sa lourde silhouette sur le fauteuil qui faisait face à Odile. Il épousseta la manche de son vêtement pour s'offrir un temps de réflexion supplémentaire. Il était l'un des derniers notables du monde des affaires à porter une redingote, c'était une sorte de marque de fabrique à laquelle il s'accrochait :

— Odile, il va falloir te réinventer !

— Qu'est-ce que ça signifie, Charles ?

— Ça veut dire que tu ne peux plus être la jeune femme charmante qui part bras dessus bras dessous avec un nouvel amant à la fin de chaque film.

— Trouve-moi un rôle plus complexe, Charles !

En sortant de l'entretien, Odile convint que Richard s'était comporté de manière déplaisante, mais qu'il l'avait poussée à se remettre en question. La vérité lui éclatait au visage : il était possible qu'on l'ait trop vue dans les mêmes rôles, ce qui, selon elle, ne justifiait en rien l'attitude méprisante de l'avocat américain. Sur tous les plans, il fallait qu'une nouvelle page se tourne.

Le bouquin de Victor parut au mois de juin. Au début, Odile, que l'actualité littéraire laissait royalement indifférente, ne prêta aucune attention à la publication du *Couple en enfer*. C'est le 1^{er} juillet que, avec d'infinies précautions oratoires, sa chargée de presse, Charlotte, lui apporta l'un des premiers exemplaires du livre de Victor.

17.

Mia et Maria furent d'accord sur un point : lorsqu'une vedette faisait l'objet d'attaques personnelles dans un livre à grande diffusion, sa réaction la plus fréquente était la colère. C'est exactement ce que vécut Odile après la lecture d'*Un Couple en enfer*. Elle y était décrite comme une femme frivole, instable, sournoise, inculte, immature... Poussé par son editrice, Victor avait déversé tout ce qu'il avait sur le cœur, et plus encore. Son ex-amoureuse était littéralement traînée dans la boue.

Dans un premier temps, comme prévu, Odile piqua une colère monumentale. Puis, comme toujours, elle se calma. Elle envisagea de répondre par écrit à Victor pour lui signifier son indignation et son dégoût, mais elle y renonça, d'abord parce qu'elle savait qu'elle aurait le dessous dans une joute épistolaire ; ensuite, parce qu'elle ne voulait pas donner à son « ex » le plaisir d'apprendre qu'il l'avait touchée.

En revanche, elle se souciait des dégâts provoqués par les révélations de Victor auprès de son public. Elle confia donc ses intérêts à un avocat, avec pour mission première de faire censurer le livre, et si possible de rétablir son image. Elle exigea le retrait du document des magasins ; malheureusement, elle intervint beaucoup trop tard. La biographie relatant l'existence « agitée » d'une star de cinéma ne pouvait pas passer inaperçue. Elle arrivait déjà dans les premières places du classement des ventes. Odile obtint seulement l'interdiction de l'impression de nouveaux exemplaires. Le tribunal reconnut la violation de sa vie privée, tout en rappelant que le vedettariat impliquait ce genre de désagrément.

Non seulement l'ouvrage s'arracha en librairie, mais en plus il circula à grande vitesse, sous le manteau, dans tous les cercles de la population. La popularité d'Odile fut sérieusement atteinte. Elle passait désormais pour une femme facile, prête à toutes les compromissions pour assurer sa carrière. Du coup, les critiques rejaillirent sur ses performances cinématographiques. Beaucoup de commentateurs trouvèrent sa réputation d'actrice surfaite.

Odile avait le sentiment d'une injustice colossale. Son attaché de presse conseilla une intervention télévisuelle pour qu'elle puisse se justifier. Les discussions avec les chaînes furent compliquées, mais son équipe finit par décrocher un interview sur la 5^e. Il fallut encore batailler pour obtenir un passage à une heure d'écoute maximale.

Le journaliste littéraire qui l'interrogea ne fit rien pour la mettre à l'aise. Visiblement, ces bisbilles entre stars l'indisposaient. Odile fit un long rappel de ses rôles. Elle avait été couronnée récemment par un film aux États-Unis, avec les grands du septième art. Selon elle, face à un tel palmarès, les racontars d'un écrivillon minable ne tenaient pas la route.

— Tout au long de ma carrière, j'ai suscité beaucoup de jalousie, monsieur. Dans ce livre, il ne faut voir que l'amertume et la petitesse d'un médiocre qui n'a pas supporté que la femme qu'il avait choisie ait plus d'envergure et de succès que lui.

— Ce document vous accuse de jouer avec les sentiments des autres, de faire preuve d'avarice, de frivolité, d'infidélité.

— J'ai connu peu d'hommes, monsieur... En tout cas, beaucoup moins que ce que l'on dit. Les quelques amoureux qui m'ont accompagnée m'ont beaucoup déçue. Les inconstants, ce sont les hommes. J'ai ma conscience pour moi.

Malheureusement, son ton agressif ne plut pas. Elle se cantonna dans l'indignation et une attitude strictement défensive, si bien qu'elle se déconsidéra encore un peu plus aux yeux du public. Pour achever de l'abattre, les journalistes mirent en évidence son incapacité à démentir les faits précis rapportés dans le livre de Victor.

Depuis son retour des États-Unis, elle n'avait pas reçu le moindre coup de fil pour un nouveau rôle. Le manuscrit qu'elle étudiait à ce moment-là lui offrait un personnage qui lui plaisait bien, mais, au dernier moment, la production lui fit comprendre que, « tout compte fait », on n'avait pas besoin d'elle.

Iago avait des dossiers dans sa base de données qui étaient très proches de la situation du couple Odile-Victor. Selon ses chiffres,

l'ordinateur considérait que la rupture définitive était plus que probable. Il estimait qu'il y avait 95 chances sur 100 pour qu'il en soit ainsi.

C'est dans les moments les plus déplaisants de sa vie qu'Odile savait être la plus lucide. Lâchée par les producteurs et le public, elle était consciente qu'elle était désormais engagée sur une pente glissante. On lui avait déjà raconté l'histoire d'anciennes actrices qui vivaient dans leur voiture.

Odile décida de mettre tout en œuvre pour ne pas en arriver là. Connue pour sa prétention et son narcissisme, elle aborda alors un tournant qui en surprit plus d'un. Elle retourna s'installer dans sa ville de naissance, dont elle était partie quelques années plus tôt avec l'ambition de conquérir le monde.

Pendant les premières semaines, elle vécut ravagée par l'amertume et une colère rentrée vis-à-vis de son ancien amant. Dans un second temps, elle se secoua et prit l'heureuse initiative de reprendre contact avec le cabaret de ses débuts. Le directeur fut enchanté de produire sur scène une star, certes déclinante, mais qui avait fait vibrer des millions d'hommes sur la planète. Odile retrouva ses amies, notamment Manuela, qui lui conseilla de retravailler sa forme physique, qu'elle avait négligée dans ses longs mois de galère.

À la fin de 2036, Odile était une petite danseuse de cabaret de province. Elle avait peu à peu récupéré une certaine stabilité. Elle ne s'attardait plus sur les aventuriers qui la courtoisaient assidûment. Elle envoyait promener même les plus riches d'entre eux. Elle était redevenue Odile, dotée d'expérience et, plus précisément, de la volonté de ne plus se laisser piéger par les mirages de la vie.

Pendant ce temps, la carrière de Victor prenait de l'ampleur. Il avait été repéré par Jo Lemond, une lointaine relation de Fred. Deux ans plutôt, Victor avait connu un premier essai télévisuel, qui s'était achevé en queue de poisson. L'opinion des spécialistes avait été qu'il manquait de présence à l'écran. Ce n'était pas l'avis de Jo Lemond. En outre, celui-ci prétendait que de nombreux téléspectateurs lui demandaient ce que

Victor était devenu. Pour Jo Lemond, le succès de son livre, *Un Couple en enfer*, rendait encore plus impérieux son retour à l'antenne.

Lemond s'attela à un nouveau et profond relookage de la personnalité de Victor. Un mois de stage de remise en forme physique auprès d'un coach compétent fut nécessaire. Un coiffeur, un tailleur, un dentiste furent mobilisés pour redonner à Victor une stature brillante, indispensable à l'écran. Finalement, l'homme de télé vécut une véritable renaissance : allure souple, débit fluide, visage souriant, gestes décontractés... Ses tests surpassèrent de loin ses modestes prestations précédentes.

Ensuite, le problème se posa de décider du type de programme dont on pouvait confier la présentation à Victor. Les émissions sportives furent écartées : beaucoup trop de reporters y ramaient pour faire leur place. Jo Lemond pensa qu'il fallait viser les divertissements aux heures de grande écoute. C'étaient des moments simples à gérer : il y avait des candidats d'une culture médiocre, des questions du même niveau, et une assistance qui applaudissait au moindre commandement du chauffeur de salle.

Le succès fut immédiat. À midi, on délaissait son déjeuner pour suivre assidûment le jeu animé par Victor. Le présentateur avait le sourire facile et le geste aisé. Quelques bonnes astuces drôles étaient préparées, qu'il devait disséminer tout au long de l'émission. Souvent, le public chantait son nom : « Vic-tor ! Vic-tor ! » On savait qu'il était l'auteur d'un livre à succès, ce qui ne faisait qu'amplifier son capital de sympathie, même auprès des personnes qui ne l'avaient pas lu.

Jo Lemond se frottait les mains, mais il devait conforter ce triomphe. Il développa une floraison de produits dérivés. Bientôt, il fut impératif pour les adolescents d'arborer des tee-shirts à l'effigie de Victor.

Les animateurs de télévision formaient une sorte de coterie ou de tribu dans laquelle il était important d'être admis. Pour s'entraider, ils imaginaient des jeux ou des interviews entre eux, qui connaissaient un immense succès. Lemond intrigua pour introduire Victor dans cette clique. Cette opération ne pouvait que renforcer la stature de son protégé. Un dicton célèbre disait : « L'argent va à l'argent. » On pouvait dire aussi que, si l'on s'y prenait bien, le succès allait au succès.

C'est au moment où Victor atteignait le faîte de sa renommée que Jo Lemond conçut une nouvelle idée qui devait ancrer son poulain dans le panthéon des gloires télévisuelles. Il convainquit l'une des chaînes principales de produire une émission spéciale qui pourrait s'intituler *Sur les traces de Victor*.

Il s'agissait de raconter le parcours de Victor, depuis son limogeage de *Sport-news*. La popularité de l'intéressé, notamment auprès des jeunes filles, était telle que les responsables n'hésitèrent pas un instant à monter ce qui était une sorte de biographie artistique.

Le clou du reportage devait être le retour de Victor dans sa commune d'origine. Une mise en scène fut élaborée avec les autorités locales. Victor serait accueilli à la gare par le maire et son conseil au grand complet. On trouverait un bataillon de journalistes plus ou moins authentiques pour se presser autour de la vedette. Ensuite, il y aurait un vin d'honneur dans les salons de l'hôtel de ville, avant que Victor apparaisse au balcon, devant la population enthousiaste.

L'après-midi, il fut convenu qu'une séance de dédicaces de son livre, *Un Couple en enfer*, aurait lieu à la bibliothèque municipale.

Le moment venu, la file de ses admirateurs s'étirait jusque sur l'avenue adjacente. Jo Lemond fit en sorte que l'intéressé arrive quelques minutes en retard, pour faire monter la pression. Victor fut installé à la place prévue. Instantanément, il fut mitraillé par les flashes et scruté par les caméras.

Les premiers habitants, livre en main, commencèrent à s'avancer. Les plus timides déclinaient leur nom et le félicitaient pour sa carrière. Victor, bien chapitré par Jo Lemond, répondait avec grâce et élégance. Ses ex-concitoyens le trouvaient beau et modeste malgré sa réussite. Certains tentaient de rappeler qu'ils l'avaient rencontré dans sa vie d'avant – le garagiste Fleurot, par exemple, qui lui avait vendu sa première voiture, ou alors madame Julian, son institutrice du CM2 qui, au bord des larmes, tint à prendre Victor dans ses bras. À l'écart, Jo Lemond était ravi : tout se déroulait parfaitement. L'image de Victor sortirait confortée de cette

journée. C'était la saga d'un homme parti de rien, arrivé au sommet par la seule force de sa volonté. Certes, c'était du déjà-vu, mais, d'après les sondages, ça marchait toujours dans les chaumières.

Vers 16 heures, la file des fans se raccourcissait. Personne n'avait remarqué une femme qui attendait parmi les derniers admirateurs. Elle portait un manteau gris, des lunettes noires qui lui mangeaient le visage, et un fichu rouge qui descendait sur son front.

18.

Ce n'était plus l'Odile d'autrefois, volage, futile, inconsciente. Elle se complaisait désormais dans une forme de sagesse : elle avait connu la gloire et l'argent, mais elle savait que ce n'était pas la vraie vie. Elle était rentrée dans le rang des petites gens, sans amertume, avec un certain soulagement. Dans sa troupe de danseuses anonymes, elle se sentait bien. Elle n'avait plus à se soucier de ses mots ou de ses gestes. Son père était décédé. Elle passait de longues heures de silence en face de sa mère. Celle-ci était au crépuscule de son existence, mais semblait apaisée. En la contemplant, Odile se détendait enfin : les bagarres du quotidien se finissaient donc ainsi, dans l'attente de la mort.

Elle n'avait que trente quatre ans, mais elle pensait en avoir terminé avec les agressions de l'existence. Elle avait résolu d'accueillir avec joie les petites satisfactions qui s'offraient à elle. Parfois, elle écumait les magasins lors de longues séances de shopping avec sa copine Manuela. Elle s'était fait couper les cheveux et portait des lunettes noires dans la rue. Néanmoins, il arrivait qu'elle soit reconnue. Elle répondait avec amabilité, signait un autographe, puis se laissait prendre en selfie. Ensuite, son interlocuteur lui fichait la paix, car il sentait qu'elle n'était pas disposée à entamer une vraie conversation. Quand on lui faisait part du regret de ne plus la voir sur grand écran, elle répliquait que c'était sympa, mais qu'elle avait choisi une autre vie. On la trouvait pleine de modestie.

Quand elle avait appris que Victor allait être fêté dans sa ville et qu'il dédicacerait son bouquin, elle avait hésité sur l'attitude à adopter. Ses premières intentions n'avaient pas été très pacifiques. Son ex-amant faisait preuve d'une arrogance insoutenable, en revenant sur le lieu de leur passé ! Comme d'habitude, elle s'en était ouverte à Manuela :

— J'ai le choix entre rester chez moi, organiser une contre-manifestation, ou lui flanquer la tarte qu'il mérite !

— Tu ne peux pas éviter d'aller le voir, Odile. Il ne peut pas être ici sans espérer te rencontrer et, qui sait ? Il y a peut-être un espace pour une réconciliation. Ce serait dommage de rater cette occasion.

Au début du printemps 2037, Odile se sentait loin d'un rapprochement. Cependant, le jour venu, elle s'était installée résolument dans la file d'attente des lecteurs qui patientaient devant la bibliothèque municipale, avec le livre de Victor entre les mains. Pour tout dire, elle était aussi animée d'une certaine curiosité : quelle tête ferait Victor quand elle se tiendrait devant lui ? Et elle, que lui dirait-elle ? Elle ne pouvait tout de même pas le féliciter pour le torchon qu'il avait écrit sur elle.

Lorsqu'elle avait pris sa place dans la foule des admirateurs de son ex-amant, elle n'avait pas encore vraiment choisi l'attitude qu'elle adopterait. Au moment où elle se présenta face à la table de Victor, celui-ci saisit mécaniquement l'exemplaire du livre qu'elle lui tendit, sans lui jeter le moindre regard, et l'ouvrit à la page de garde :

— C'est pour qui ? demanda-t-il d'un ton sec.

— C'est pour Odile.

C'est à cet instant qu'il leva des yeux effarés et apeurés, comme s'il venait d'apercevoir le diable.

— ODILE ?

— Eh oui, Odile, connard !

Elle avait hésité sur l'emploi de l'insulte, mais elle avait décidé que c'était largement justifié, d'une part, et que ça pouvait passer pour une interjection cordiale, d'autre part. Une sorte de bienvenue de la part de la nouvelle Odile. Victor, très mal à l'aise, commençait à balbutier :

— Écoute, Odile, je suis...

Elle n'écouta pas ce qu'il était. Elle venait de voir un gobelet d'eau rempli sur la table. Plus tard, elle penserait qu'à cet instant précis elle avait été victime de dédoublement de personnalité. L'ancienne Odile, vindicative, revancharde, surgit d'on ne savait où. À cause d'elle, elle ressentit une bouffée d'animosité qu'elle aurait préféré éviter. L'Odile d'autrefois se saisit du verre et projeta son contenu au visage de Victor. Autour d'eux, les admirateurs furent comme transis d'épouvante : on venait d'agresser le grand homme de la ville. Alors que toute la journée s'était

merveilleusement déroulée, dans une atmosphère festive, une folle inattendue avait détruit cette belle image !

Victor eut un instant d'hésitation sur la conduite à tenir. Elle venait de l'humilier publiquement. Il ne connaissait qu'une seule réponse à la situation. Avant que son agent ne s'interpose, la paire de claques sonna, les lunettes noires d'Odile valsèrent à quelques mètres, et ses joues prirent une teinte rougeaude.

Cet « échange » musclé dura une poignée de secondes. L'entourage s'agitait désormais autour de Victor, comme pour le protéger d'une mystérieuse hystérique. Son imprésario et les employés municipaux l'exfiltrèrent rapidement. Par-dessus son épaule, Victor lança un dernier regard sombre à son ex-compagne. Celle-ci se tenait raide et coite, comme si la scène ne la concernait pas.

Déjà, quelques journalistes locaux, la mine gourmande, rédigeaient le compte-rendu des « débats » sur leur smartphone.

En ces temps, le féminisme virulent gagnait toutes les sphères publiques et privées. Les femmes militaient pour la reconnaissance et la promotion de leurs droits légitimes. Elles n'acceptaient plus la domination masculine, issue d'un système patriarcal dont elles ne voulaient plus entendre parler. La suprématie des hommes, psychologique ou physique, était régulièrement dénoncée. De plus en plus souvent, les disputes internes aux couples s'achevaient par des coups, et parfois par le décès de la compagne.

Victor avait commis l'irréparable. Une gifle d'un homme à une femme n'était plus admissible par l'opinion publique. Ce geste fit le tour des réseaux sociaux en moins de 24 heures. Il souleva des commentaires horrifiés. Le ministre de la Culture s'en mêla, en soulignant que la notoriété d'un homme ne pouvait excuser sa violence. Dans les librairies, le livre de Victor fut aussitôt retiré de la devanture ou des têtes de gondoles, et les exemplaires furent envoyés au pilon. Les tribunaux l'inculpèrent pour coups et blessures. Il dut s'enfuir de son immeuble pour ne pas être lynché.

Réfugié chez une vieille cousine qui tenait une ferme en pleine nature, il put enfin se poser, après avoir connu quelques jours infernaux. En revenant dans sa ville de naissance, il s'était attendu à revoir Odile. Peut-être même l'avait-il espéré. Mais il n'avait jamais imaginé que leur rencontre se transforme en pugilat. Le coup qu'il lui avait donné, il le regrettait, bien sûr ; il était parti comme un réflexe non maîtrisé.

Après quelques jours de repos, il comprit vite que non seulement sa notoriété dégringolait à toute vitesse, mais aussi que ceux qui l'avaient aimé le détestaient désormais. Pire ! En une fraction de seconde, il avait anéanti tout espoir de réconciliation avec Odile. Elle n'excuserait jamais une paire de claques, même s'il lui jurait qu'il ne l'avait pas vraiment voulu. Elle pardonnerait encore moins son livre, dans lequel il l'avait malmenée, humiliée, insultée, bafouée... En y réfléchissant, Victor se demanda s'il n'avait pas été manipulé par son éditrice et par son agent.

Certains hommes politiques avaient déclaré, à juste titre, que la guerre n'était jamais une solution. De la même manière, Mia, Maria et Iago convinrent que des coups portés entre membres d'un couple n'avaient aucun sens et ne pouvaient en aucun cas consacrer une rupture définitive. D'après les fichiers des ordinateurs, il y avait toujours une suite à la violence. Ce n'était pas forcément la paix, mais plutôt une explication qui pouvait conduire à un pacte de non-agression.

Ni Victor, ni Odile n'en étaient encore là.

Durant l'été 2037, Victor fit la connaissance de Claudine chez un ami. C'était une institutrice discrète, cultivée et calme. Ce n'était pas un canon de beauté, comme Victor en avait croisé dans les couloirs des studios de télévision, mais son regard bleu pétillant d'intelligence avait attiré l'attention de l'ex-star. De son côté, la jeune femme se sentit concernée par le côté extravagant de Victor.

— Claudine, vous êtes la première à ne pas me demander un autographe, remarqua-t-il lors de leur deuxième rencontre.

Elle sourit :

- Une signature sur un bout de papier, ça n'a aucun intérêt, Victor.
- Cela pourrait montrer que vous avez abordé une vedette !
- J'ai plutôt envie de connaître l'homme, Victor !

Ce dernier se sentit en confiance et se complut à parler de lui-même et à la faire parler d'elle-même. Ils se revirent longuement et souvent. La présence de Claudine aida Victor à rompre avec son passé. Grâce à elle, il en vint à la seule décision qui s'imposait. Il admit que, au grand tournoi de la gloire médiatique, il avait joué et perdu. Il fallait donc se réadapter à la vie réelle. De toute évidence, la capitale n'était pas un champ d'action qui lui convenait. En septembre 2037, Victor fit un choix définitif. Pour la première fois depuis longtemps, il n'hésita pas sur la conduite à tenir. Son amour pour Odile, sa situation de vedette, il avait tout perdu. L'honneur commandait de se retirer. Il en informa son agent artistique : « J'arrête tout ! Il faut savoir accepter la défaite et l'évidence. Je ne suis pas adapté à la vie du show-biz. J'ai trop souffert, et j'ai trop fait souffrir. »

Il décida de se réimplanter dans sa ville de naissance. Certes, il risquait de rencontrer de nouveau Odile, mais il ne se sentait pas plus coupable qu'elle : il n'y avait donc aucune raison qu'il lui cède le pas.

De son côté, Odile avait réfléchi aux conséquences de son coup d'éclat. Elle ne l'avait pas prémédité. Quand elle s'était aperçue que Victor allait lui accorder une dédicace sans même la regarder, elle avait senti qu'une impulsion de violence reprenait le dessus. Ce verre rempli d'eau avait été la seule réponse disponible à son envie d'en découdre.

Comme d'habitude, Manuela la soutenait :

- Ne t'inquiète pas, Odile, il l'a bien mérité !

Certes, mais Odile savait que l'affaire n'était pas close pour autant. Ce que Victor racontait dans son bouquin était parfois faux ou souvent monté en épingle, mais cela contenait aussi des parts de vérités, notamment lorsqu'il mettait en évidence son caractère acariâtre et irritable qui, selon lui, avait rendu toute vie commune impossible.

Au total, une explication entre les deux amants sembla nécessaire à l'un

comme à l'autre, mais aucun d'eux n'entendait la provoquer. Pour chacun, prendre l'initiative d'un tête-à-tête paraissait être une reconnaissance de culpabilité.

Il fallait donc laisser faire le hasard.

La rencontre fortuite eut lieu quelques mois plus tard, un jour de marché, sur la place de l'église. Les premiers mots échangés furent d'un grand embarras :

— Odile ?

— Victor ?

Les deux prénoms furent suivis d'un silence lourd et froid. Des deux intéressés, c'est certainement Odile qui avait le mieux digéré les conflits qui les avaient opposés ; c'est donc elle qui prit la parole la première :

— Écoute, Victor, cette ville est petite, nous allons nous y croiser souvent. Il serait plus sage de discuter de nos problèmes.

C'était aussi ce que pensait Victor, mais il se souvenait que, chaque fois que leur union avait été rafistolée, ça ne s'était pas très bien terminé pour lui. Il lui fallait prendre des précautions.

— Tu as raison, Odile, nous devons solder nos comptes. Mais sache que j'ai rencontré Claudine et que nous sommes ensemble, désormais.

Pour se protéger, il venait de s'inventer un couple qui n'existait pas encore tout à fait. Dès qu'il eut prononcé le nom de Claudine, il le regretta ; c'était minable, mais ce n'était jamais qu'un mensonge supplémentaire. Odile eut un rire ironique, il eut l'impression qu'elle ne le croyait pas.

— Ok, Victor. 17 heures chez moi, pour le thé ? Tu connais l'adresse, c'est toujours la même.

19.

Le 16 octobre 2037, Victor cheminait sur un trottoir, la tête basse. Le temps maussade de l'automne n'invitait pas à l'optimisme. En arrivant devant l'appartement d'Odile, il sut qu'il s'approchait du lieu d'exécution définitive de sa relation. Lorsqu'elle lui ouvrit la porte, elle lui montra un visage sans émotion apparente. Il jugea que le présage était mauvais.

— Entre, Victor, assieds-toi.

Depuis le fauteuil de cuir vert d'eau dans lequel il avait pris place, il apercevait le ciel chargé au-dessus des toits de la ville. Il pensa que cette vision correspondait à son état d'esprit. Ce n'était pas le noir de l'orage prochain, ni le soleil automnal ; c'était la grisaille d'une vie monotone ponctuée de petits drames quotidiens. Tandis qu'elle lui servait un verre d'alcool, il décida de se jeter à l'eau le premier :

— Odile, je tiens à te dire que je n'aurais jamais dû te frapper. Je suis désolé !

— Je t'avais bien provoqué, Victor.

Odile trouvait Victor amaigri, fatigué. Des rides qu'elle ne lui connaissait pas s'étaient installées sur son visage. Elle était loin, la belle bête de télé relookée par Jo Lemond.

De son côté, Odile, qui avait repris l'exercice physique, était en meilleure forme. Les vicissitudes de sa vie avaient façonné une femme calme et posée. Elle avait mis de côté les tribulations de son ex-couple, et plus précisément les écarts de Victor.

— Odile, nous avons connu des moments merveilleux ensemble. Je ne les oublierai jamais. Mais je ne vois pas, aujourd'hui, comment on pourrait aller plus loin.

— Sur ce point-là, au moins, je suis d'accord, Victor. Nous avons bouclé la boucle. Moi aussi, je me souviendrai toujours de ce que nous avons vécu, mais je crois inutile de continuer. Je n'ai pas envie que nous

devenions un couple pathétique.

Il y eut entre eux un long moment de silence douloureux.

— Maintenant, il va falloir envisager l'avenir, Odile. Que comptes-tu faire ?

— Danser, Victor ! Je ne sais faire que ça !

— Nous nous sommes beaucoup aimés et beaucoup détestés, n'est-ce pas ?

— Oui, Victor ! Il est temps d'arrêter ce jeu imbécile !

Leur entretien se termina par une sorte de pacte de non-agression. C'était la solution minimale. Les deux admirèrent que, habitant dans la même ville, ils seraient amenés à se rencontrer. Chacun s'engagea à adopter un comportement courtois lors de ces épisodes. Cet arrangement convint parfaitement aux deux intéressés. Odile pourrait se consacrer à sa passion, la danse. Victor serait peu disponible ; il avait retrouvé une place à *Sport new*, où il suivrait la préparation de la Coupe du monde de foot de 2038.

Au total, cette séance de « pourparlers » entre Odile et Victor ne produisit pas d'autres effets.

La paix entre les deux ex-amoureux fut confortée par l'évolution de leurs vies sentimentales respectives. Odile avait croisé un vieux prof d'histoire, Jacques Loubard. Ce nouveau couple était assez déséquilibré quant à l'âge de ses membres : elle avait 35 ans, lui 54.

Ils s'étaient rencontrés dans un concert classique, un récital des principales œuvres de Chopin. Odile avait pris cette habitude ; elle jugeait désormais que la musique calmait ses tensions internes. L'enseignant avait un sourire rassurant et beaucoup d'humour. Pendant un premier verre, après le spectacle, Odile avait admis qu'elle avait besoin de cette influence apaisante.

Jacques Loubard avait compris qu'Odile, après une vie agitée, avait

envie de retrouver de la sécurité. Il avait adopté à son égard une attitude paternelle peu contraignante. Odile en était satisfaite, elle trouvait auprès de lui de la sérénité, et des conseils qui lui donnaient à réfléchir. La seule exigence du professeur était de pouvoir apprécier la présence à ses côtés d'une jeune femme brillante. Odile avait tenté de raconter son passé à Jacques, mais elle avait vite saisi qu'il s'en fichait complètement. Son souci était surtout de jouir du temps présent, car il avait une sorte de prémonition : ça ne durerait pas.

De son côté, Victor vivait désormais avec Claudine, sous le même toit. Il avait été séduit par son tempérament simple et sa façon de se contenter de ce que sa vie lui apportait. Le soir, Victor revenait chez lui et buvait un verre en regardant sa compagne préparer le dîner. À l'heure du coucher, Claudine ne s'endormait pas tout de suite, elle préférait lire tard, à la lueur de la lampe de chevet. Le dimanche après-midi, Victor et Claudine faisaient une petite promenade jusqu'à la rivière, puis se hâtaient de rentrer avant la nuit.

Le duo avait adopté un modèle de couple on ne peut plus bourgeois – peut-être trop.

Mia, Maria et Iago, sous la direction de Lucie, suivaient désormais de loin le destin d'Odile et Victor. Les trois machines avaient reçu des mises à jour portant sur leurs nouveaux couples. C'était l'une des caractéristiques positives de l'intelligence artificielle : s'alimenter de nouvelles données et tirer parti de leurs fautes pour s'autocorriger. Mia remarqua que le mode de vie de Victor et Claudine était particulièrement désuet au XXI^e siècle. Tôt ou tard, d'après elle, les membres du couple allaient s'ennuyer réciproquement, et donc se séparer. C'était très courant.

Victor et Odile oublièrent le malheureux épisode de la gifle. Un événement douloureux les ramena à cette réalité au mois de mars 2038 : Manuela, la copine d'Odile, appartenait à un mouvement de lutte contre les violences faites aux femmes. La jeune Vénézuélienne n'entendait pas passer l'acte de Victor par pertes et profits. Au nom de l'association, elle avait porté plainte. Le temps de la justice étant de plus en plus long, il avait fallu attendre un an pour que l'affaire vienne devant le tribunal.

C'est ainsi que la nouvelle rencontre entre Victor et Odile eut lieu au palais de Justice.

Les violences physiques dans les couples étaient de plus en plus fréquentes. Les juges étaient devenus de plus en plus sévères.

Le témoignage d'Odile fut clément, ce qui étonna le président du tribunal :

— Doit-on comprendre, mademoiselle, que vous pardonnez son geste à votre ancien amant ?

— Tout à fait. Je l'avais moi-même provoqué en lui lançant un verre d'eau à la figure.

— Pensez-vous tolérable, mademoiselle, qu'un homme déçu en vienne à frapper son ex-compagne ?

— Sûrement pas, monsieur le président, je n'excuse pas le comportement de Victor, mais je l'explique. Il est des blessures d'amour-propre qui font aussi mal qu'un coup physique.

L'association antiviolence de Manuela ne l'entendit pas de cette oreille. Pour elle, un acte de violence était un acte de violence. Quel qu'il soit, il portait atteinte à la dignité féminine. Il fallait qu'un exemple soit fait.

Le défenseur de Victor mit en évidence le caractère futile de la gifle, qui de toute évidence avait été oubliée par les protagonistes. Il insista sur les regrets et le bon comportement de citoyen de Victor, qui devait, selon lui, conduire la justice à un verdict bienveillant.

Le tribunal prit une décision originale en condamnant Victor à des travaux d'intérêt général. Pendant six mois, il devrait faire un stage dans l'association contre les maltraitances conjugales qui l'avait fait comparaître devant le juge.

Les locaux de l'association avaient été installés dans un immeuble moderne, en plein centre-ville. Le maire, sans doute soucieux de la partie féminine de son électorat, avait bien fait les choses : les bénévoles bénéficiaient de tout le confort nécessaire pour recevoir les époux

violents. Comme les autres volontaires, Victor dut accueillir et écouter des ménages au sein desquels on avait échangé des coups, et imaginer des suites à donner.

Dès le début, il fut effaré par le nombre de conflits conjugaux qui dégénéraient en brutalités. Toutes les tranches d'âge, toutes les catégories sociales étaient représentées.

Il voyait souvent arriver des femmes très jeunes, certaines avec des traces de blessures. Elles lui racontaient toutes la même histoire. La première d'entre elles s'appelait Liliane ; c'était une vendeuse apeurée, le visage à moitié caché par des lunettes noires. Elle avait été séduite par un dénommé Gary :

— Il disait qu'il était avocat et qu'il avait défendu de nombreux innocents.

— Et vous l'avez cru ? questionna Victor.

— Oui, il parlait bien, il m'emmenait partout, dans toutes sortes d'endroits brillants.

— Il buvait ?

— Au début, je ne m'en suis pas aperçue. Et puis, un soir, pour une raison que j'ignore, il est devenu violent. Entre-temps, j'avais appris qu'il n'était pas plus avocat que moi. Je lui ai donc demandé des explications. Il l'a très mal pris et m'a frappée.

— Vous avez fait constater vos blessures par un médecin ?

— Oui, et depuis, je vis chez ma mère.

— Très bien, vous avez fait ce qui était nécessaire. Désormais, vous n'êtes plus seule, vous pouvez compter sur notre soutien. Maintenant, si vous voulez porter plainte, il faut voir un avocat, un vrai. Je vous donne les coordonnées d'un juriste qui a l'habitude.

La jeune femme était repartie apaisée.

Il y avait aussi le mauvais exemple des couples plus âgés. Vaincus par l'usure et la routine, les protagonistes ne se supportaient plus. Ils

n'avaient plus le courage ou la lucidité de se séparer officiellement. Pourtant, la coexistence devenait infernale, d'autant plus que l'adultère avait fini par anéantir la relation conjugale.

Victor tentait toujours de comprendre les raisons qui conduisaient à la destruction d'une union. En fait, il y avait rarement de motif précis. Il fallait plutôt parler de la promiscuité, c'est-à-dire de ce sentiment diffus d'être étouffé par la seule présence de l'autre.

Victor essayait le plus souvent de proposer une séparation à l'amiable, avec un succès mitigé. Lorsqu'il y avait des enfants, tout se compliquait. Peu de situations se terminaient par une réconciliation. Souvent, lorsqu'il y avait eu des coups, les deux personnes se retrouvaient au tribunal, qui tranchait.

Au bout de six mois de stage dans l'association, Victor conclut pour lui-même qu'il avait connu une vie de couple agitée avec Odile, mais que jamais ils n'en étaient venus à se haïr. La gifle terminale qu'il avait assénée à son ex-amoureuse était bien sûr malencontreuse, mais elle avait été de l'ordre du réflexe. Quant au livre dans lequel il avait insulté Odile, il le regrettait aussi : pour se justifier, il se disait qu'il avait été écrit sous le coup de l'exaspération.

À la fin de sa période de travaux forcés, Victor, qui avait été profondément marqué par les difficultés de vie de ses concitoyens, demanda à rester bénévole dans l'association. Manuela, qui avait accédé à la présidence de l'association, accepta avec reconnaissance et enthousiasme.

Quant à Odile, elle poursuivait sa carrière de danseuse de cabaret. Les exigences du métier devenaient de plus en plus sévères. Il fallait contenter une clientèle avide par des tableaux humains lors desquelles des filles quasi nues exécutaient des cabrioles d'une audace incroyable. Odile s'appliquait à participer aux nouvelles figures de la troupe pour ne pas sembler ringarde.

Jusqu'à ce jour funeste du 18 décembre 2038, où elle dépassa ses

capacités et se rompit la cheville à l'entraînement.

20.

Lucie et Marc voyaient arriver avec satisfaction, et même un certain soulagement, la fin du contrat qu'ils avaient prolongé plusieurs fois avec les deux « amoureux ». Certes, leur union était définitivement défaite, ils devraient donc des indemnités, mais le gain des responsables était ailleurs.

Les signatures d'Odile et Victor avaient été les premières. Depuis, de nombreux couples en danger les avaient sollicités. En outre, l'utilisation de l'intelligence artificielle donnait à l'agence *Lucie et Marc* un sérieux avantage concurrentiel. Enfin et surtout, le caractère tumultueux de l'union Odile-Victor avait permis de tester les possibilités de leurs trois logiciels dans les situations les plus extrêmes. Mia, Maria et Iago avaient montré leur intérêt. D'autres défis pouvaient donc leur être proposés.

Entre Victor et Odile, une période de vide s'était instaurée depuis leur rencontre au tribunal, qui datait déjà d'un an. On ne s'aimait plus, on ne se détestait plus, on ne se chamaillait même plus. Il n'y avait plus rien, rien de rien.

Par curiosité, Lucie interrogea Iago sur un point crucial : une rupture définitive pouvait-elle être vraiment achevée ? Iago consulta plusieurs enquêtes internationales et conclut malicieusement – comme il savait le faire – par une réponse de Normand. Oui, bien sûr, dans toutes les langues, ce qui était « définitif » était « terminé ». Mais, dans le domaine des sentiments, le vocabulaire perdait parfois de sa rigueur. On avait vu des flammes amoureuses s'embraser plusieurs années après leur extinction. C'était un phénomène rarissime, mais il existait.

La relation d'Odile et Victor ne prenait pas ce chemin.

Odile était à mille lieues de remuer des idées de rapprochement. En se brisant la cheville, elle venait de casser son outil de travail. Les médecins avaient produit un diagnostic implacable : elle ne pourrait plus danser. Les premières semaines après l'accident furent difficiles à vivre. Alors

qu'elle avait réussi à stabiliser sa vie, après beaucoup d'embûches, un coup de grâce lui était tombé sur la tête. Elle n'en finissait plus de pleurer son futur enfui. Ce plâtre qui enveloppait son pied représentait une injustice phénoménale – elle disait : « la reine des injustices ».

Bien sûr, elle était entourée d'affection : Manuela, d'abord, qui savait la faire rire. La Vénézuélienne rappelait à Odile que les danseuses de haut niveau étaient contraintes de partir prématurément en retraite. Même si elle avait été au sommet de sa forme, Odile n'aurait pas eu plus de quatre ou cinq ans d'activité devant elle. La nécessité de sa reconversion s'était dévoilée plus tôt que prévu, mais elle se serait inévitablement manifestée un peu plus tard. L'artiste tentait de pousser Odile à parler d'avenir : qu'avait-elle envie de faire ? C'était désormais la seule question à se poser.

Le vieux professeur, qui se présentait – par dérision – comme le « plus jeune des soupirants d'Odile », était également présent à son chevet. Il la faisait rire en lui racontant des histoires de rois fous, de reines frivoles, de héros maladroits ou de marquis cocufiés...

Le 3 mars 2039, Victor vint aussi soutenir le moral d'Odile. Il avait un peu hésité devant l'éventualité de cette visite, mais il avait considéré qu'il ne pouvait pas décemment faire comme si de rien n'était. Après la gifle physique qui le rongait de remords, il ne pouvait pas infliger une nouvelle humiliation à son ex-amante. Victor avait décidé de se rendre au chevet d'Odile, mais il y était arrivé avec des émotions mélangées. Il craignait surtout que la voir dans un état de santé diminué lui inspire de la compassion et – pourquoi pas – ranime le peu de sentiments qui lui restaient pour elle.

Lorsqu'il pénétra dans le salon, il fut atterré par le désordre qui y régnait. Odile n'était plus la jeune femme brillante qu'il avait connue. Elle était fatiguée, amaigrie. Elle et lui n'en étaient plus à digérer leur rupture ou à s'adresser des reproches. Victor sentit que le moment était à la solidarité.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider, Odile ?

Elle haussa les épaules. Manuela assurait la logistique. Le vieux prof lui remontait le moral autant qu'il le pouvait. Victor ne pouvait plus lui

« servir » à quoi que ce soit.

— Plus rien, Victor, c'est fini.

Victor fut froissé par cette triste réponse, mais n'en laissa rien paraître. Il mit la réaction d'Odile sur le coup de l'amertume et fut certain de revenir.

Au mois de mai, Odile vivait le plus souvent allongée dans son salon. Sa convalescence se déroulait bien, mais elle ne pouvait pas encore marcher normalement. Elle recevait de nombreuses personnes, qui la réconfortaient. Un jeudi après-midi, elle vint ouvrir la porte de son appartement en clopinant : Victor était là, un bouquet de roses dans les mains. Sa visite précédente l'avait tourneboulé. Après tant de bonheur ensemble, tout en étant conscient que c'était terminé, il ne pouvait se faire à l'idée qu'il la laissait seule, handicapée, et sûrement le cœur en vrac.

Après avoir pris connaissance de l'état de santé de la jeune femme, Victor ne put s'empêcher de poser la question qui le taraudait :

— As-tu décidé de quelque chose pour le futur ?

— Je ne sais pas, Victor... Je suis tellement déçue que je suis incapable de formuler un projet d'avenir.

Victor se dit que lui aussi avait souvent été « au fond du trou », mais il ne pensa pas judicieux de ressusciter ses souvenirs.

— Tu n'as que 35 ans, Odile, rien n'est fini...

— Bientôt 36... Je le répète : je ne sais pas faire autre chose que danser !

— Il va pourtant falloir trouver les moyens de vivre, Odile...

— Je sais, je sais... Pour le moment, je me débrouille avec le fric de mes films, mais figure-toi que, dans trois mois, je n'aurais plus un rond, je serai SDF !

Victor sortit de cette discussion avec des pensées mitigées. Il se sentait délivré : il avait le sentiment d'avoir fait son devoir. Pourtant, il n'aimait pas ce soulagement, car il venait de revoir Odile, son ex-compagne ; ce n'était pas rien. Quelque chose en lui avait susurré que ce n'était pas terminé. Sans doute plus comme autrefois, mais il restait quelque chose sur quoi il ne pouvait pas encore mettre de mots.

Il avait craint qu'elle ne revienne sur leur passé si compliqué, ce qui l'aurait embarrassé. Il n'avait aucune envie qu'elle lui reparle de ses fautes et de ses excès. Fort heureusement, par un accord implicite, ils avaient effacé tout ce qui aurait pu rappeler les temps d'avant. La conversation avait plutôt abordé l'avenir de la jeune femme, qui lui semblait plein d'incertitudes. Victor était de nouveau victime de son tempérament hésitant. Une fraction de lui disait qu'il n'avait plus à se préoccuper du sort d'Odile, puisque leur pacte de non-agression comportait une clause de non-ingérence. Une autre partie de Victor pensait que laisser tomber son ex-amour dans une misère noire serait particulièrement indigne. Petit problème : il n'avait aucune envie de se conduire comme un pingre, mais il n'avait pas les moyens financiers de faire autrement. Le pactole issu de la vente de son livre avait disparu au moment où il avait fallu se réinstaller avec Claudine.

Il avait eu la chance de retrouver un emploi à *Sport News*, grâce à un copain. Le journal appartenait désormais à un grand groupe de presse, dont les responsables réclamaient surtout des bénéfices et de la rentabilité. Son salaire modeste, ajouté à celui de Claudine, lui permettait de vivre agréablement, mais sans plus. Il passait son temps sur les terrains de foot et de rugby de la région, pour commenter des matchs entre amateurs. Heureusement, il avait conservé un style incisif qui rendait pittoresque n'importe quelle rencontre de cinquième division. Sa manière de décrire la foule des tribunes et ses acclamations, les couleurs du stade et du ciel, les courses et les tactiques des joueurs, formait chaque fois une sorte de pièce de théâtre qui égayait ses lecteurs.

Trois mois plus tard, une partie de Victor ne pouvait toujours pas se

laisser aller à l'indifférence vis-à-vis de la situation d'Odile. Il n'était pas question de tenter une reprise de leur liaison, mais – tout de même – après tant d'aventures, comment se complaire dans l'insensibilité ?

Sa vie avec Claudine, il ne la détestait pas. Elle avait l'avantage des existences tracées à l'avance : le confort. Les deux partenaires connaissaient parfaitement les occupations, les manières et le vocabulaire de l'autre : ils étaient à l'abri de toute surprise. Lorsqu'il s'était ouvert de sa relation avec Odile devant sa compagne du moment, il avait été très vague. Selon ses dires, Odile avait été l'une de ses ex, sans plus.

Pour avoir de ses nouvelles, il rencontrait discrètement Manuela dans un bistrot proche de l'immeuble où il travaillait. L'artiste était une jeune femme vive et résolue. Sur son visage au teint mat, son sourire étincelait. Victor pensait que c'était une boule d'optimisme, exactement ce qu'il fallait à Odile.

À l'été 2039, Odile remarchait, difficilement, mais Manuela estimait qu'elle progressait. Bien sûr, elle était mentalement très atteinte par son impossibilité de danser.

— Victor, ne nous mentons pas. Je connais tout de votre passé avec Odile.

— C'est bien ainsi, Manuela. Vous êtes son amie depuis longtemps ; moi, je voudrais être désormais le sien.

— Nous avons une cause commune à défendre, Victor. Retroussons-nous les manches, comme on dit en français !

Il ressortit enchanté de cette discussion. Manuela était de ces personnes capable d'entraîner le monde entier derrière elles. Victor s'en trouvait soulagé : Odile serait soutenue et encadrée.

Victor consultait Lucie, également en secret. Certes, le contrat qu'il avait avec l'Agence *Lucie et Marc* arrivait à expiration, mais des liens de sympathie s'étaient créés. Victor appréciait l'expérience, la lucidité et la classe de la quadragénaire. Il pensait que ses conseils étaient précieux, surtout parce qu'elle se fondait sur ses machines à intelligence artificielle.

Manuela et Lucie étaient d'accord sur un point : il était bien trop tard pour que Victor puisse espérer renouer une relation avec Odile. Sa vie était désormais avec Claudine. Leur avis rejoignait celui de Victor, mais il avait besoin d'entendre dire ce qu'il savait.

Lucie n'ignorait pas qu'il subsisterait, au creux de l'anatomie de Victor, une espèce de poids douloureux qui lui rappellerait son passé avec Odile jusqu'à la mort. Elle essaya de le soulager en lui conseillant d'entretenir une sorte d'amitié avec elle. C'était possible, à condition de rester distant : « aimable, mais distant », lui avait-elle asséné.

C'est Manuela qui allait apporter la solution susceptible de dénouer le dilemme interne de Victor.

— Victor ! Odile ne peut plus danser, mais elle peut enseigner son art. Elle en serait ravie.

— Une école danse, Manuela ! C'est une excellente idée, mais tu rêves un peu...

— Non, je ne rêve pas : j'ai quelques économies à investir, et tu pourrais emprunter...

Le projet sembla extravagant à Victor. Sa pusillanimité d'autrefois prit le dessus. Se mettre un crédit sur le dos sans en parler à Claudine lui parut hors de question. En plus, il était incapable de gérer la logistique de l'aventure.

La Vénézuélienne sentit qu'il fallait bousculer les choses si elle voulait que son idée aboutisse. Odile était très tentée par la perspective d'enseigner son art, mais les obstacles lui semblaient insurmontables. C'était mal connaître le dynamisme de sa copine ; elle avait déjà en vue un local vide en banlieue qui pouvait convenir, même s'il y avait des travaux à faire.

Pour trouver des fonds, Manuela organisa une collecte au sein de sa troupe, puis une cagnotte en ligne. Avec l'aide ses amis, elle fit le tour des écoles élémentaires : à la sortie des classes, elle sensibilisa les parents aux vertus de la danse pour l'éducation de leurs enfants. Elle s'offrit même le culot de solliciter l'amant actuel d'Odile, malgré

l'opposition de cette dernière.

Devant un tel déferlement, Victor ne put pas se montrer indifférent. Par un de ces froids dimanches de novembre qui incitait à rester chez soi, il se décida à parler à Claudine de ses relations avec Odile – sans rien omettre.

— Claudine, j'ai été lié à Odile pendant très longtemps. Aujourd'hui, nous sommes redevenus amis. Elle a besoin d'un coup de main pour bâtir son école de danse.

— Je sais, Victor. J'ai appris son projet par les parents d'élèves. Je trouve que c'est une idée super, mais tu aurais pu m'en parler avant. Je veux l'aider également, non seulement financièrement, mais aussi en motivant les enfants.

Victor avait misé sur le tempérament réfléchi de Claudine, et elle ne le décevait pas. Il venait de gagner sur deux tableaux : il respectait son engagement d'une amitié distante à l'égard d'Odile, mais, en plus, il avait conforté son couple avec Claudine.

Au mois de septembre 2039, tout était prêt. Les inscriptions à la nouvelle école de danse se multipliaient. Odile vit arriver un bataillon de gamines braillardes et quelques garçons agités dans la salle dont elle avait rêvé. Il allait lui revenir de domestiquer tout ce monde qui s'égayait dans tous les sens. Elle eut un instant de crainte : seule, elle ne pourrait endiguer la marée de petits êtres qui s'ébrouaient autour d'elle.

C'est encore Manuela qui trouva le moyen de motiver deux danseuses de sa troupe pour être les monitrices dont Odile avait besoin.

On approchait de la fin de l'année et du contrat qui liait l'agence *Lucie et Marc* au couple Odile-Victor.

Lucie avait de l'affection pour Victor. Ils se voyaient parfois pour parler de la vie, de l'amour et des choses importantes, comme la santé ou l'argent. Elle regrettait la tournure des événements, qui avait conduit à une rupture définitive entre Odile et Victor. L'homme continuait le chemin de son existence avec application, mais sans enthousiasme. Lucie sentait qu'il était rongé de remords déplaisants dont il n'arrivait pas à s'extraire.

— Victor, je comprends votre lassitude. Nous allons cesser notre collaboration. Certes, nous pouvons considérer que c'est un échec de votre couple, mais notre agence n'en est pas responsable.

— Qui en est le coupable, alors ?

— Laissez-moi vous rappeler notre fonctionnement, Victor. Nous n'avons fait que suivre et répercuter les avis de ces machines à intelligence artificielle. Celles-ci analysent chaque jour des tonnes de données sur la vie des couples, qui leur sont transmises par des instituts de tous les pays. Elles fournissent des constats basés sur les comportements les plus fréquents. Mia, Maria et Iago raisonnent en termes de trajectoire. À partir du moment où une union s'inscrit dans une typologie, son destin est connu avec une forte probabilité, puisque de très nombreux duos du même type l'ont déjà vécu.

— Autrement dit, nous ressemblions à des millions de couples, et ce qui nous est arrivé était plus ou moins inéluctable.

— C'est presque ça, Victor. Si Mia, Maria et Iago avaient pu parler, ils vous auraient expliqué qu'ils ne produisent pas de prévisions, mais se « contentent » de fournir une sorte de diagnostic, avec une marge d'erreur qu'ils assument. Le déterminisme absolu n'existe pas. Dire qu'une situation est probable à 95 % n'exclut pas le fait que, dans 5 % des cas, le résultat inverse puisse intervenir. Autrement dit, à tout moment, vous aviez la possibilité d'exercer votre libre arbitre.

Victor et Odile avaient été catalogués dans la catégorie des couples « explosifs » par les ordinateurs. La probabilité de leur séparation définitive était donc élevée. Ils avaient eu la « chance » d'éviter les affres du divorce, puisqu'ils n'étaient pas mariés. Depuis qu'ils avaient « refait leur vie », Mia avait qualifié leur liaison de « non-couple » et l'avait rangée dans une espèce de case-rebut dans ses fichiers. En revanche, Maria et Iago l'avaient utilisée pour en tirer parti. Les « aventures » d'Odile et Victor serviraient de modèles – ou de contre-modèles – pour des cas à venir.

À la réflexion, Victor se dit que les ordinateurs n'étaient pas loin d'avoir raison. Il avait été pris dans une sorte d'engrenage inexorable ; il n'avait pas montré assez de personnalité et de volonté pour en sortir et démentir les pronostics des machines.

Le temps passait. Victor et Claudine formaient un couple que l'on ne pouvait pas décrire comme fusionnel, mais plutôt comme une association sentimentale solide. Le soir, ils se racontaient leur journée. Dire que les tribulations de la jeune femme passionnaient Victor n'aurait pas été conforme à la réalité, mais il s'appliquait consciencieusement à écouter Claudine.

Parfois, Victor se rendait au studio de danse d'Odile. Officiellement, il suivait son investissement. Après tout, il avait risqué un peu de fonds dans la vie de la salle. Odile lui avait assuré que, la deuxième année, elle serait bénéficiaire, et qu'il pourrait avoir un petit retour.

Bien entendu, il s'en fichait : il ne surveillait pas son argent, mais plutôt son ex-amoureuse. Il trouvait qu'elle évoluait très nettement. Son regard, jadis juvénile, gai et conquérant, n'était plus le même. Il avait désormais l'impression de voir une gestionnaire scrupuleuse, obsédée par son chiffre d'affaires. Il pensait qu'il avait enterré l'Odile d'autrefois, et que ce n'était pas plus mal.

Odile était bientôt quadragénaire. Elle avait fourni des efforts méritoires pour faire le deuil de sa carrière de danseuse et d'actrice. Présentement, elle avait entre les mains le destin d'un bataillon de fillettes et de

garçonnets. Entre cours, nouvelles inscriptions et paperasse, elle n'avait plus beaucoup de temps pour elle, et encore moins pour son vieux professeur d'histoire, qui la suivait de loin. Elle était convaincue de l'importance de son enseignement : elle formait de futurs adultes bien équilibrés et bien dans leur peau. Parfois, Manuela lui parlait de Victor, alors elle avait un genre de hoquet :

— Qui ? Ah, oui, Victor !

Elle ne l'avait pas vraiment oublié. Lorsqu'il venait au studio, elle ne pouvait pas éviter de constater qu'il lui restait dans le fond du regard une sorte de voile de regret, et ça lui faisait mal.

L'esprit de la rédaction de *Sport-news* évoluait. Désormais, Maillard, le nouveau directeur, ne voulait plus entendre parler d'un « hebdomadaire de papa ». Les longs articles d'analyse dans lesquels fleurissait la plume de Victor, c'était terminé. Les lecteurs n'avaient plus le temps de lire. Tant sur Internet que dans la publication papier, Maillard demandait des rubriques très courtes et très *punchy*. Il fallait, disait-il, « frapper les clients à l'estomac ». Pour ça, le mieux, c'était de déclencher des polémiques, même et surtout si l'actualité ne s'y prêtait pas.

Maillard s'occupait personnellement de l'équipe de foot locale, qui se traînait péniblement en ligue 2. Des ramasseurs de balle jusqu'au président du club, Maillard insultait tout le monde dans ses colonnes, sous des prétextes souvent fallacieux. D'après lui, c'était ce genre de bagarre que les lecteurs attendaient. Les chiffres de vente lui donnaient malheureusement raison.

Victor fut prié de ranger ses reportages folkloriques. Il fut relégué dans la rubrique des sports peu suivis, comme le badminton ou le jeu d'échecs.

Il constata que sa collaboration était devenue superflue. Il eut la tentation de démissionner, mais Claudine sut lui remonter le moral. S'il quittait ses fonctions, elle ne voyait pas de nouvel emploi pour lui. Partout, on recrutait des spécialistes du web, mais sûrement pas des journalistes classiques. Victor fit donc l'effort de s'intéresser au badminton et aux

échecs. Il lui fallut néanmoins un dérivatif : sa participation n'étant plus vraiment souhaitée au journal, il utilisa ses compétences dans la rédaction d'un traité de sport pour personnes âgées, qui eut un petit succès.

De son côté, l'entreprise d'Odile connaissait des difficultés. Après un départ très encourageant, elle fut déficitaire dès la troisième année. Une grande chaîne nationale, *Danse pour tous*, avait installé un studio concurrent en plein centre-ville. Elle avait bénéficié d'une publicité massive. Son emplacement, plus facile d'accès que la salle d'Odile, fut un argument décisif pour affirmer sa réussite. Le bâtiment était plus spacieux, l'intérieur était décoré de couleurs vives et, surtout, les cours étaient assurés par des jeunes enseignants au fait des danses modernes qui plaisaient aux adolescents, qui adoraient se déhancher sur les nouvelles musiques. La société d'Odile fut vite débordée par la concurrence.

Il survint ce qui devait arriver : *Danse pour tous* fit une proposition de rachat à Odile, mais la grande maison ne reprit que la moitié du personnel de la petite. Odile connut la pire humiliation de sa vie. Elle dut priver d'emploi des hommes et des femmes qui avaient été travailleurs et chaleureux avec elle. L'indemnité qu'elle reçut au moment de l'absorption de son entreprise lui permit de rembourser les participants au capital de la société.

Ces « détails » étant réglés, elle dut constater qu'il ne lui restait plus grand-chose pour vivre dignement. Heureusement, elle était propriétaire de son appartement. Par respect pour sa carrière, les hauts responsables de *Danse pour tous* lui confièrent les cours pour les enfants de maternelle, qui n'intéressaient absolument pas les spécialistes. Elle accepta cette proposition comme un gagne-pain indispensable.

Désormais, Victor et Odile se rencontraient un peu plus souvent et entretenaient des conversations apaisées. Ils étaient un homme et une femme qui se levaient chaque jour pour affronter un travail qui ne leur plaisait pas. Victor disait à Odile qu'ils n'étaient pas seuls ; dans leur situation, il y avait des millions de personnes qui aliénaient une partie de

leur liberté individuelle contre un modeste salaire. Odile répondait que ça ne la consolait pas beaucoup.

Au printemps 2040, Lucie réunit Victor et Odile pour leur annoncer ce qu'elle considérait comme une bonne nouvelle. Si Mia avait rangé leur cas au rebut, Maria et Iago avaient reçu un grand nombre de nouvelles informations qu'ils avaient analysés. D'après les ordinateurs, les unions qui avaient traversé un parcours « explosif » connaissaient souvent une suite sous forme d'association de type amical. Ils affirmaient que cet état pouvait perdurer. Tout se passait comme si l'intensité du couple, après être montée très haut, retombait très bas, tout en restant très stable.

Victor et Odile répondirent qu'ils se fichaient un peu de ces nouvelles découvertes, d'autant plus qu'elles correspondaient à peu de choses près à la situation qu'ils étaient en train de vivre. Lucie prit acte de leur déception, mais elle pensait que savoir qu'ils n'avaient pas dérogé à leur modèle de couple pouvait les rassurer. Elle leur affirma que leurs périodes de bonheur avaient servi à quelque chose, puisqu'ils se trouvaient aujourd'hui en situation de se porter une attention mutuelle chaleureuse, sans pour autant envisager un rapprochement physique.

En revanche, Lucie, qui ne perdait pas le nord, les interrogea sur leurs nouvelles aventures. Pour alimenter ses ordinateurs, elle était en train d'étudier la vie des seconds ménages : une union « explosive » était-elle suivie d'une ère d'accalmie, d'une autre union du même type, ou complètement différente ? Autrement dit, lorsqu'un homme ou une femme convolaient une deuxième fois, y avait-il une sorte d'hérédité des profils du second couple ?

Victor et Odile répondirent poliment que ces questions étaient sans doute passionnantes, mais qu'ils en avaient assez d'être des objets d'investigations. En clair, ils n'avaient pas envie de conclure de nouveaux contrats avec l'agence *Lucie et Marc*. Ce que l'intelligence artificielle avait à dire sur eux ne les intéressait plus, ils s'en trouvaient même un peu fatigués. Ils avaient l'intention de refaire leur vie sans être suivis par des machines. Pour les ex-amants, savoir que leurs futures existences seraient semblables à des millions d'autres, c'était finalement assez

décevant, voire désespérant.

C'est à cette époque que Victor fut licencié de *Sport-news*. De toute façon, il souffrait de son inutilité professionnelle chronique. Une nouvelle fois, il se trouva sur le pavé, avec le carton qui contenait ses objets personnels entre les bras. Ce jour-là, l'été débutait. Il prit place sur le banc public, sur le trottoir opposé à l'immeuble de *Sport-news*. Gina, la fleuriste, était toujours à la même place ; elle lui apporta un bouquet de violettes en lui souriant gentiment, puis Lucie et Odile, qui « passaient par là », vinrent s'asseoir à ses côtés.